This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

EducT
1518
82.804

3 2044 102 852 324

FOR STUDENTS OF GERMAN.

STUDIEN UND PLAUDEREIEN. First Series, with *Tables of Grammar.* By SIGMON M. STERN.

STUDIEN UND PLAUDEREIEN. Second Series. By SIGMON M. STERN and MENCO STERN.

FOR STUDENTS OF FRENCH.

ÉTUDE PROGRESSIVE DE LA LANGUE FRANÇAISE. By SIGMON M. STERN and BAPTISTE MÉRAS.

ETUDE PROGRESSIVE

DE LA

LANGUE FRANÇAISE

BY

SIGMON M. STERN

Director of Stern's School of Languages, New York City; Author of "Studien und Plaudereien," First Series, "Studien und Plaudereien," Second Series

AND

BAPTISTE MERAS

Professor of French in Stern's School of Languages, New York City

NEW YORK
HENRY HOLT AND COMPANY
F. W. CHRISTERN
BOSTON: CARL SCHOENHOF
1882

Educt 1518.52.504

COPYRIGHT, 1892,
BY
SIGMON M. STERN.

PREFACE.

THERE are at the present time prevailing in this country two systems of teaching modern languages. While in one the mother-tongue of the pupil is used as the medium by which the instruction is given, in the other the foreign language that is to be studied serves at the same time as the only medium of communication between pupil and teacher. Professors of either system may employ this volume to the best advantage. In classes of French where English is spoken, "Etude progressive de la langue française" may be taken as a progressive reader, and, according to the judgment of the teacher, either after having finished the whole or a part of the grammar. In classes where French only is spoken, this book is to the professor a guide for his preparations, and to the students a first reader.

Speaking of methods, it is worth mentioning here that it is now just one hundred years since a book for teaching French made its appearance, which caused a great change in methods, not only at the time of its appearance, but the influence of which is felt this very day in all schools where foreign languages are taught, although it was intended by the author for French classes in the higher schools of Germany exclusively.

"Praktische französische Grammatik, wodurch man diese Sprache auf eine ganz neue und sehr leichte Art in kurzer Zeit gründlich erlernen kann," is the title of the book, by which its author, Johann Valentin Meidinger, 1783, inaugurated that system of teaching modern languages which mainly aims at practical results (writing, reading, speaking). The books of Ploetz and Ahn followed the same principles; branches of this very school, in which Seidenstücker stands highest and Ollendorff lowest, are the methods of Hamilton, Jacquotot, and Robertson (interlinear system).

Another way of treating modern languages was instituted when men began to teach who were trained in the schools of modern philology (Grimm, Humboldt, Becker, etc., or Reynouart, Fallot, A. von Schlegel, Diez, Fuchs, etc.).

Their system is still to-day in great favor, and although it is by far better than the older one, it being more systematic, more scientific, higher in its aspiration and more according to principles of education, it is characterized by the Minister of Education of a country that is justly proud of the high standing of her schools and universities, as "abstract and subtle dogmatic teaching." The same Minister of Education (of Saxony) bitterly complains in his latest report that the present school "destroys the enjoyment of the pupils in the great literature of the past."

To combine the systematic scientific treatment of

the language of the later system with the practical aims of the older; to give full scope to the individuality of the pupils, and to allow the teacher to unfold his personal powers; to preserve all that has been proved valuable in all methods, and add all results of modern sciences of philology and education—that is the task undertaken by the method originated by Prof. Gottlieb Heness, of New Haven, Conn., which system has been named by Ferdinand Bocher, Prof. in Harvard College, Cambridge, Mass., "The Natural Method," which name is to-day generally accepted, and is widely spread through the Eastern States by the efforts of the enthusiastic Dr. Lambert Sauveur. However much has been done in these ten years to develop and systematize the Natural Method, much more remains to be done, and a great field is still open for the best talents among teachers.

It is beyond the limits of this preface to speak at length about this system, and only a few of the most important features can be noticed here. It being the aim of a teacher of languages to enable his pupils—

1. To receive the thoughts of others:
   a. Thoughts which are communicated to us in writing, the literature of the languages (also in letters);
   b. Thoughts which are communicated to us by the spoken word;
2. To communicate his thoughts correctly to others in spoken or written words;

—he has to seek and to prepare for the pupils the most direct and the most pleasant way to reach this result.

Every lesson ought as a rule to comprise Conversation, Reading, Writing, Grammar, and Questioning by the teacher and by the pupils. How to adapt himself to different circumstances (duration of the lesson, number, age, and ability of the pupils, etc.) must be left to the judgment of the teacher.

Only text-books which contain knowledge that is worth gaining and keeping, and ideas which are valuable, should be given into the hands of the pupils, while in the oral exercises it is admissible and even sometimes advisable to treat upon common things of everyday life. The teacher should, as soon as the circumstances will permit it, introduce the pupil into the best literature of the language, and should induce him to read as many books as possible. For beginners, poetry is not advisable.

It is not worthy of a good teacher, and it does not come within the proper limits of teaching languages, to use pictures for explaining. Kindergarten and object lessons are good in their time; students of languages generally have left that age behind. Pictures were used by E. Dröger, author of an Elementary French Grammar, twenty-five years ago, to give pupils occasion to make oral descriptions; and, as every good teacher should endeavor to give his lessons a new feature as often as he can, he may,

after the pupils have acquired some facility in the use of the language, occasionally bring pictures before their eyes, in order to let the pupils exercise also the peculiar expressions which must be used in descriptions. It is one of the numberless means every good teacher has at hand to make his lessons pleasant by variation.

A teacher of French can never pay too much attention to pronunciation, and we will quote here a few words of l'Abbé J. D. Grandmottet. In the preface of his French Grammar, published 1799, he speaks as follows: "Frenchmen would rather forgive a foreigner twenty barbarisms, than one accent a little too long or too short. Their language is to them a kind of music, that perhaps may not be better than any other, but hearing a false tune they cannot help making faces and feeling inward pain."

A teacher should go intelligently to work; he should introduce his pupils into the spirit of the language, and make them acquainted with its laws and formation.

In teaching grammar he should be guided by the following principle: "The formation of the language must not be given in advance, but should be developed from the living organism of the language. It is with the formulas of the grammar as with the multiplication-table in arithmetic—the pupil must handle them with ease; therefore, after comprehending comes practising. "Tables of Grammar" may serve the pupil for repetition and reference.

The words in parentheses are intended to assist the reader in understanding the meaning of a word, but they are not meant for synonyms.

Though these remarks, together with those in the prefaces to "Studien und Plaudereien, I. Series," and "Studien und Plaudereien, II. Series," might be of some use to young teachers, the best thing for them to do will always be, to observe and study works of experienced teachers in their classes; one hour in a live class will enlighten them more than the study of books full of theories.

Distances are shortened; distant countries are brought near; and in fulfilling the great mission to make nations understand and appreciate each other, the teacher of languages takes an active part; and if anything in the present volume should be found to be useful to him, the authors will be happy.

SIGMON M. STERN.

STERN'S SCHOOL OF LANGUAGES,
New York City, August 21, 1882.

I.

LES DEUX CONTINENTS.

MONSIEUR VALÈRE : New-York est en Amérique. Boston est en Amérique ; Boston est une cité américaine. Bordeaux est en France ; Bordeaux est une ville (= cité) de France. Paris est la capitale de la France. " La " est un article. L'article défini est : " le, l'," masculin singulier ; " la, l'," féminin singulier ; " les," pluriel (masculin et féminin).

La France est à une grande distance de l'Amérique. La ville de Paris est-elle (forme interrogative féminine) à une grande distance de New-York, mademoiselle Marthe ?

MARTHE : Oui, monsieur, Paris est à une grande distance de New-York.

M. VALÈRE : La ville de Boston est-elle loin (= à une grande distance) de Paris, monsieur Otto ?

OTTO : Oui, monsieur, Boston est loin de Paris.

M. VALÈRE : Le contraire de " loin" est " près."

LOUIS : Brooklyn est près de New-York.

M. VALÈRE : Oui, monsieur Louis ; New-York est près de Brooklyn et près de l'océan. L'océan Atlantique est entre l'Amérique et l'Europe. La rivière est-elle entre New-York et Brooklyn, mademoiselle Bella ?

BELLA : Oui, monsieur, la rivière est entre New-York et Brooklyn. Brooklyn est près de la rivière et près de l'océan Atlantique.

M. VALÈRE : San Francisco n'est pas (ne—pas = négation) près de l'océan Atlantique ; San Francisco est près de l'océan Pacifique. Mademoiselle Marthe, la ville de Cincinnati est-elle près de l'océan Pacifique ?

MARTHE : Non, monsieur, Cincinnati n'est pas près de l'océan.

M. VALÈRE : Non, Cincinnati est à l'intérieur de l'Amérique. Monsieur Otto, la ville de Paris est-elle à l'intérieur de la France ?

OTTO : Oui, monsieur, Paris est à l'intérieur.

M. VALÈRE : Mademoiselle Marthe, la table est-elle à l'intérieur de la chambre?

MARTHE : Oui, monsieur, la table est à l'intérieur de la chambre.

M. VALÈRE : Oui, la table est dans (= à l'intérieur de) la chambre. L'Europe est-elle dans l'ancien continent, monsieur Louis?

LOUIS : Oui, monsieur, l'Europe est dans l'ancien continent.

M. VALÈRE : La Californie est-elle dans l'ancien continent, Mademoiselle Bella?

BELLA : Non, monsieur; la Californie n'est pas dans l'ancien continent.

M. VALÈRE : Le contraire de "ancien" est "nouveau." La Californie est-elle dans le nouveau continent, monsieur Otto?

OTTO : Oui, monsieur; la Californie est dans le nouveau continent.

M. VALÈRE : Christophe Colomb a découvert le nouveau continent. Christophe Colomb est-il (forme interrogative masculine) un navigateur américain, monsieur Louis?

LOUIS : Oh! non, monsieur; il (= Christophe Colomb) n'est pas américain; il a découvert l'Amérique.

M. VALÈRE : Est-il européen?

LOUIS : Oui, monsieur,

M. VALÈRE : Français ?

LOUIS : Non, monsieur.

M. VALÈRE : Espagnol ?

LOUIS : Non, monsieur.

M. VALÈRE : Anglais ?

LOUIS : Non, monsieur.

M. VALÈRE : Russe, probablement ?

LOUIS : Oh ! non.

M. VALÈRE : Italien ?

LOUIS : Oui, monsieur, italien.

M. VALÈRE : C'est bien ! (= bravo !) Christophe Colomb est un navigateur génois.

M. VALÈRE : Le substantif "Paris" a cinq (= 5) lettres : "P", "a", "r", "i", "s". La syllabe "Pa" a deux (= 2) lettres, "P", "a" ; la syllabe "ris" a trois (= 3) lettres, "r", "i", "s". La lettre "P" est une consonne, "r" est une consonne aussi, "s" aussi est une consonne. La lettre "a" est-elle une consonne, mademoiselle Marthe ?

MARTHE : Non, monsieur, "a" n'est pas une consonne.

M. VALÈRE : La lettre "a" est une voyelle. Le substantif "Paris" a cinq (= 5) lettres : deux (= 2) voyelles et trois (= 3) consonnes. Dans le sub-

stantif "Paris", "P" est la première (1re) lettre, "a" est la deuxième (= seconde = 2e), "r" est la troisième (= 3e), "i" est la quatrième (= 4e), "s" est la cinquième (= 5e). Mademoiselle Bella, quelle est la première (= 1re) lettre du (article contracté = de le) substantif "lion"?

BELLA: La première (1re) lettre du substantif "lion" est "l"; la deuxieme (= 2e) est "i"; la troisième (= 3e) est "o"; la quatrième (= 4e) est "n".

M. VALÈRE: La lettre "P" est au (article contracté = à le) commencement du substantif "Paris". Le contraire de "commencement" est "fin"; "s" est à la fin. Décembre est à la fin de l'année. L'année a douze (= 12) mois: janvier, février, mars, avril, mai, juin, juillet, août, septembre, octobre, novembre, décembre. L'année commence le premier (= 1r) janvier. Le contraire de "commence" est "finit"; l'année finit le trente-un (= 31) décembre. Janvier est le premier mois; décembre est le dernier. La lettre "P" est la première lettre du substantif "Paris", "s" est la dernière. Monsieur Otto, la consonne "r" est-elle à la fin de "Paris"?

OTTO: Non, monsieur, elle (= la consonne "r") n'est pas à la fin.

M. VALÈRE: Est-elle au commencement?

OTTO: Non, monsieur.

M. VALÈRE: Où (à quelle place) est-elle?

OTTO: La consonne "r" est entre les deux premières lettres "Pa" et les deux dernières "is".

M. VALÈRE: C'est bien; la consonne "r" est au milieu. Où est la table, monsieur Louis?

LOUIS: La table est au milieu (= au centre) de la chambre.

M. VALÈRE: Où est Paris, mademoiselle Bella?

BELLA: En France.

M. VALÈRE: Où est New York?

BELLA: En Amérique.

M. VALÈRE: Je suis (M. Valère) à présent en Amérique; vous êtes (Bella) en Amérique. Et monsieur Otto?

BELLA: Il (Otto) est en Amérique aussi.

LOUIS: Mademoiselle Anna n'est pas en Amérique.

BELLA: Non, elle (Anna) est en Europe.

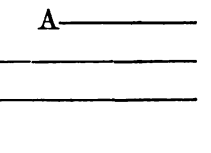
M. VALÈRE: "Je suis" est la première personne; l'infinitif est "être." Le participe présent "étant;" le participe passé "été." Indicatif présent: je suis, vous êtes ou tu es, il est ou elle est, nous sommes, vous êtes, ils sont ou elles sont.

M. VALÈRE: New-York est une grande ville. Paris aussi est une grande ville; Boston aussi; Chi-

cago aussi. New-York est plus grand que Boston. "Plus grand" est le comparatif de supériorité. New-York est plus grand que Philadelphie. Le contraire de "plus" est "moins." Philadelphie est moins grand que New-York. "Moins grand" est le comparatif d'infériorité. Mademoiselle Bella, l'océan Atlantique est-il plus grand que la mer Méditerranée?

BELLA: Oui, monsieur, l'océan Atlantique est plus grand que la mer Méditerranée; la mer Méditerranée est moins grande (féminin) que l'océan Atlantique.

M. VALÈRE: C'est bien. La ligne B est-elle plus longue que la ligne A, mademoiselle Marthe?



MARTHE: Oui, monsieur, la ligne B est plus longue que la ligne A; elle n'est pas plus longue que la ligne C.

M. VALÈRE: Non, la ligne B n'est pas plus longue que la ligne C; la ligne C est aussi longue que la ligne B. "Aussi longue" est le comparatif d'égalité. Le superlatif absolu est "très-longue." La ville de New-York est très-longue. Paris est très-grand. Le superlatif relatif (superlatif de comparaison) est "le plus grand," "la plus grande,"

La ville de New-York est la plus grande ville d'Amérique. Quelle est la plus grande ville de France, mademoiselle Marthe?

MARTHA: Paris est la plus grand ville de France.

BELLA: Quel est le plus grand poëte de France, monsieur?

M. VALÈRE: Il est difficile de répondre (infinitif, répondre; participe présent, répondant; participe passé, repondu; indicatif présent, je réponds, tu réponds ou vous répondez, il ou elle répond, nous répondons, vous répondez, ils ou elles répondent) à votre (adjectif possessif) question. Victor Hugo est un grand poëte moderne; Lamartine est aussi un très-grand poëte; Béranger aussi, Alfred de Musset aussi. Victor Hugo a écrit (= composé) un grand nombre de poésies; il a écrit en vers et aussi en prose. En vers, son plus grand poëme est "La Légende des Siècles;" en prose, son plus grand chef-d'œuvre est le roman historique "Notre-Dame de Paris."

LOUIS: Quel est le chef-d'œuvre de Lamartine?

M. VALÈRE: Les principales poésies de Lamartine sont: "Méditations poétiques," "Harmonies poétiques et religieuses," "Jocelyn." Il a écrit aussi en prose.

BELLA: Et Béranger?

M. VALÈRE: Il a écrit beaucoup (= un grand nombre) de chansons. C'est (= il est) un poëte très populaire. Ses (adjectif possessif) chansons patriotiques le placent (= placent Béranger) au premier rang. Alfred de Musset a écrit en vers et en prose des (article indéfini) nouvelles, des comédies-proverbes, des drames, etc.

OTTO: Quels sont vos plus grands poëtes anciens?

M. VALÈRE: Corneille, Racine, La Fontaine, Boileau, Voltaire.

OTTO: Et Molière, monsieur?

M. VALÈRE: Molière est un de nos plus grands génies. Il a écrit beaucoup de comédies. Son chef-d'œuvre en vers est "le Misanthrope." Quel est le plus grand poëte tragique anglais, monsieur Louis?

LOUIS: Le grand Shakespeare.

M. VALÈRE: Monsieur Otto, quels sont les deux plus grands poëtes de l'antiquité?

OTTO: Homère et Virgile.

M. VALÈRE: Quels sont les grands poëmes d'Homère?

OTTO: L'Iliade et l'Odyssée. Ils sont (3e personne du pluriel) écrits en grec.

M. VALÈRE: Quel est le grand poëme de Virgile?

OTTO: L'Énéide; elle est écrite en latin.

M. VALÈRE : La Bible est le livre le plus ancien. C'est (= elle est) un livre sacré. Mademoiselle Marthe, M. Louis a-t-il une Bible ?

MARTHE : Oui, monsieur, Louis a une Bible de Martin Luther.

M. VALÈRE : Oh ! une Bible de Martin Luther ! Elle n'est pas écrite en français ; Martin Luther est le grand réformateur allemand. Il a écrit la Bible en langue allemande. Louis a une Bible écrite en allemand ; j'ai (1re personne = M. Valère) une Bible écrite en français ; vous (= Louis) avez une Bible allemande. Avez-vous une Bible allemande, mademoiselle Bella ?

BELLA : Non, monsieur, j'ai une Bible anglaise.

OTTO : Monsieur, j'ai une Bible écrite en grec.

M. VALÈRE : Oh ! vous comprenez (infinitif, comprendre ; participe présent, comprenant ; participe passé, compris ; indicatif présent, je comprends, tu comprends ou vous comprenez, il ou elle comprend, nous comprenons, vous comprenez, ils ou elles comprennent) le grec ?

LOUIS : Oh ! oui ; il a étudié le grec au collége.

M. VALÈRE : Et vous, mademoiselle Marthe, quelle Bible avez-vous ?

MARTHE : J'ai une Bible anglaise.

M. VALÈRE : Eh bien ! nous avons (1re personne

du pluriel) cinq (= 5) Bibles : j'ai une Bible française ; M. Louis a une Bible allemande ; M. Otto a une Bible grecque ; mesdemoiselles Bella et Marthe ont (3e personne du pluriel) des Bibles anglaises. Est-ce que (formule d'interrogation) vous avez une Bible, monsieur Otto ?

OTTO : Oui, monsieur ; j'ai une Bible grecque.

M. VALÈRE : Est-ce que vous comprenez le grec ?

OTTO : Oui, monsieur, je le comprends (= je comprends le grec).

BELLA : Quel est l'infinitif du verbe " j'ai " ?

M. VALÈRE : L'infinitif est " avoir " ; participe présent, ayant ; participe passé, eu. Vous employez très-bien l'indicatif présent du verbe " avoir." Vous parlez assez bien français.

M. VALÈRE : Je parle français. Le français est ma langue maternelle. Votre langue maternelle est l'anglais. Avez-vous étudié le latin, monsieur Louis ?

LOUIS : Oui, monsieur, j'ai étudié le latin, le grec et l'allemand, la langue de Goëthe.

M. VALÈRE : Vous comprenez donc (= par conséquent) le latin, le grec, et l'allemand. Je comprends aussi le latin, le grec, et l'allemand. Parlez-vous le latin ?

LOUIS : Non, monsieur.

M. VALÈRE : Quelle langue parlez-vous ?

LOUIS : L'anglais est ma langue maternelle ; je parle anglais.

M. VALÈRE : Vous parlez français aussi. Les habitants de Paris parlent français.

BELLA : Et en ce (ce, adjectif démonstratif masculin ; cette, féminin ; ces, pluriel masculin et féminin) moment, Anna a l'occasion de parler français ; elle est à Paris.

LOUIS : Mademoiselle Anna n'est-elle pas à Cologne ?

BELLA : Non, monsieur, elle a écrit (infinitif, écrire ; part. pr., écrivant ; part. passé, écrit ; indicatif. pr., j'écris, tu écris ou vous écrivez, il ou elle écrit, nous écrivons, vous écrivez, ils ou elle écrivent) une lettre de Paris.

LOUIS : La lettre est-elle écrite en allemand ?

BELLA : Non, monsieur, en français.

OTTO : Oh ! oh ! mademoiselle Anna étudie (infinitif, étudier ; part. pr., étudiant ; part. passé, étudié ; ind. pr., j'étudie, tu étudies ou vous étudiez, il ou elle étudie, nous étudions, vous étudiez, ils ou elles étudient) le français aussi ?

BELLA : Oui, elle a étudié le français à Cologne et elle étudie maintenant (= en ce moment) à Paris.

M. VALÈRE : Qui (= quelle personne) est mademoiselle Anna ? Votre cousine ?

BELLA : Non, monsieur ; le papa d'Anna est aussi mon papa.

M. VALÈRE : Oh ! Le père (= papa) de mademoiselle Anna est votre père, la mère (= maman) de mademoiselle Anna est votre mère ; par conséquent, mademoiselle Anna est votre sœur.

LOUIS : Avez-vous la lettre de mademoiselle votre sœur ?

BELLA : Oui, monsieur, je l'ai (= j'ai la lettre). Monsieur Valère, vous permettez ?

M. VALÈRE : Certainement ; lisez la lettre de mademoiselle Anna.

MARTHE, OTTO, LOUIS : Oui, oui, lisez (infinitif, lire ; part. pr., lisant ; part. passé, lu ; indic. pr., je lis, tu lis ou vous lisez, il ou elle lit, nous lisons, vous lisez, ils ou elles lisent).

BELLA :

MA CHÈRE SŒUR : Je vous ai écrit de Berlin et de Cologne des lettres en allemand ; maintenant, je suis à Paris et je vous écris ma première lettre en français.

Nous avons quitté Cologne, madame Stellen, le docteur Stellen et moi, le trente (= 30) septembre, et nous sommes arrivés ici (= à Paris) le premier

octobre. J'ai voyagé avec une demoiselle française de mon âge, gaie, jolie, amusante, et nous avons parlé français toute la route. N'êtes-vous pas surprise? J'ai commencé l'étude du français en Allemagne, et maintenant je parle assez bien.

Paris, ma chère sœur, quelle merveille!

J'ai visité la place Vendôme, la place de la Concorde, et la Madeleine.

Au milieu de la place Vendôme, il y a une colonne en bronze; au haut (= au sommet) de la colonne est la statue de Napoléon I_{er} en costume d'empereur romain.

La place de la Concorde est entre les Champs-Elysées et le jardin des Tuileries. C'est une place magnifique. L'obélisque de Louqsor est au milieu.

La Madeleine est bâtie (= construite) dans le style grec. Je suis entrée par la grande porte qui est en bronze. Il y a sur la porte des bas-reliefs représentant des sujets de l'ancien Testament. À l'intérieur, j'ai admiré une peinture représentant Madeleine entourée (= environnée) d'évangélistes, d'apôtres, et d'un grand nombre de personnages historiques: Constantin, Clovis, Jeanne d'Arc, Raphaël, Napoléon Ier, etc.

Je finis ici ma lettre; je n'ai pas encore beaucoup de détails à vous transmettre.

Je suis impatiente de recevoir une des vos lettres. Écrivez-moi. Nous sommes au Grand-Hôtel et nous sommes très-bien.

Adieu, ma chère sœur. Mes compliments à M.

Meister et à sa famille, à mademoiselle Marthe et à ses deux frères, M. Otto et M. Louis.

Votre sœur affectionnée,

ANNA.

VALÈRE: C'est une lettre charmante et parfaitement écrite.

OTTO: Oui, oui, charmante.

LOUIS: Mademoiselle Anna est très-intelligente.

MARTHE: Anna parle trois langues maintenant.

BELLA: Où est situé le Grand-Hôtel, monsieur?

M. VALÈRE: Le Grand-Hôtel est situé sur la place de l'Opéra et sur le boulevard des Capucines, au centre du nouveau Paris; c'est un des plus beaux (= magnifiques) hôtels de la capitale; c'est une demeure (= résidence) splendide.

BELLA: Le Grand-Hôtel de Paris ressemble-t-il à l'hôtel Windsor de New-York? Ma famille, monsieur Valère, demeure (infinitif, demeurer) à l'hôtel Windsor.

M. VALÈRE: Oui, ces deux hôtels ont une grande ressemblance pour le confortable. Et vous, mademoiselle Marthe, où demeurez-vous?

MARTHE: Je demeure 225 (= deux cent vingt-cinq), Cinquième avenue. Et vous, monsieur?

M. VALÈRE: Je demeure entre la Cinquième et

la Sixième avenue, 52e (= Cinquante-deuxième) rue.

Louis : Les boulevards de Paris ressemblent-ils à la Cinquième avenue de New-York ?

M. Valère : Non, mon ami (ami est le contraire de "ennemi"). La Cinquième avenue de New-York est très-belle (beau, masculin ; belle, féminin = magnifique), très-aristocratique. Broadway est la grande rue commerciale. Imaginez une rue composée de la Cinquième avenue et de Broadway, et vous avez les grands boulevards de Paris. Là (adverbe de place = sur les boulevards) sont les grands hôtels, les cafés, les restaurants ; là (= sur les boulevards) le mouvement, la gaieté, le Paris des plaisirs (= des amusements).

Mademoiselle Marthe, comprenez-vous bien la lettre de mademoiselle Anna ?

Marthe : Oui, monsieur, excepté cette expression "il y a".

M. Valère : Vous ne comprenez pas "il y a" ? "Il y a" correspond à l'expression "là sont." À Paris, il y a (= là sont) beaucoup (= un grand nombre) de théâtres, beaucoup de musées, beaucoup de monuments, beaucoup de palais, beaucoup de places ; dans la Cinquième avenue, il y a beaucoup de maisons (= habitations) particulières ; dans

Broadway il y a beaucoup de magasins (= maisons où sont les marchandises). Comprenez-vous "il y a," mademoiselle Marthe?

MARTHE: Oui, monsieur, parfaitement.

BELLA: Monsieur, la ville de Paris forme une circonférence, n'est-ce-pas?

M. VALÈRE: Oui, mademoiselle.

BELLA: Monsieur Louis, une question. Qu'est-ce qu'il y a au milieu de Paris?

LOUIS: Il est difficile de répondre.

BELLA: Non, non, ce n'est pas difficile; au contraire, c'est très-facile.

LOUIS: Eh bien! Il y a . . . au milieu de Paris . . . il y a . . . qu'est-ce qu'il y a, mademoiselle?

BELLA: Vous ne devinez pas? . . . Au milieu de Paris il y a un "r": "Pa-*r*-is."

LOUIS: C'est juste. Bravo, mademoiselle; recevez mon compliment.

MARTHE: Y a-t-il (forme interrogative) une rivière à l'intérieur de Paris?

M. VALÈRE: Oui, mademoiselle, la Seine est le fleuve (= grande rivière) qui passe dans la capitale de notre belle France.

En ce moment, la France est une république.

Le Président de la République réside à Paris, au

palais de l'Elysée. La France a été (participe passé du verbe "je suis;" infinitif, être) aussi un royaume. Le roi est le chef d'un royaume. Henri IV a été un grand roi; Louis XIV (= quatorze) aussi. Le féminin de "roi" est "reine:" Victoria est la reine d'Angleterre. L'Angleterre est un royaume. La France a été encore un empire. Napoléon Bonaparte a été le premier empereur. Joséphine a été la première impératrice.

Mes amis, notre conversation a été très-longue, nous avons parlé de New-York et de Paris, et vous avez parfaitement répondu (participe passé du verbe "répondre") à mes questions.

MARTHE: Avez-vous un parc à Paris?

M. VALÈRE: Le Bois de Boulogne est le plus grand parc de Paris.

MARTHE: Avez-vous visité notre Parc Central?

M. VALÈRE: Qui n'a pas visité le Parc Central, mademoiselle?

MARTHE: N'est-il pas beau? N'y a-t-il pas beaucoup d'ornements?

M. VALÈRE: Oh! si (= oui): le lac, la terrasse, la ménagerie, le musée, l'obélisque, les réservoirs, les allées, les fleurs, les oiseaux . . . .

MARTHE: Qu'est-ce que "les oiseaux"?

M. VALÈRE: Le pigeon est un oiseau; le canari

est un oiseau ; l'aigle est un gros oiseau. Eh bien ! n'y a-t-il pas des oiseaux au Parc (= dans le Parc) ?

MARTHE : Si, monsieur, il y a beaucoup d'oiseaux et aussi beaucoup de quadrupèdes.

M. VALÈRE : L'oiseau n'est pas un quadrupède ; il est bipède. Le bipède a deux (= 2) pieds ; le quadrupède a quatre (= 4) pieds. L'éléphant est est un énorme quadrupède ; c'est le plus gros des animaux. Dans la ménagerie, il y a beaucoup d'animaux (animal, singulier ; animaux, pluriel) féroces, des lions, des tigres, des hyènes, des panthères, des léopards, etc., etc. Il y a aussi des animaux domestiques. Qu'est-ce qu'il y a encore au Parc Central ? Il y a des statues, des fontaines, de belles promenades, et beaucoup d'autres ornements. Il est superbe, votre Parc, mademoiselle !

Adieu, mes amis.

TOUS (Bella, Marthe, Otto, Louis) : Adieu, monsieur.

II.

DU TEMPS.

M. VALÈRE : Mademoiselle Bella, mademoiselle Marthe, monsieur Otto, je vous salue. M. Louis n'est pas ici. Où (à quelle place) est monsieur votre frère, mademoiselle Marthe ?

MARTHE : Mon frère n'est pas à la maison.

M. VALÈRE : Il est trois (3) heures cinq (5) minutes, et M. Louis n'est pas arrivé.

BELLA : Pardon, monsieur ; il est trois (3) heures . . . cinq (5) et deux (2) minutes.

M. VALÈRE : Cinq (5) et deux (2) font sept (7). Il est trois (3) heures sept (7) minutes.

BELLA : Combien font cinq (5) et un (1) ?

M. VALÈRE : Cinq (5) et un (1) font six (6).

MARTHE : Combien font sept (7) et un (1) ?

M. VALÈRE : Sept (7) et un (1) font huit (8). Continuons (impératif du verbe "continuer") les nombres. Huit (8) et un (1) font neuf (9) ; neuf (9) et un (1) font dix (10) ; dix (10) et un (1) font onze (11) ; onze (11) et un (1) font douze (12). Il y a douze (12) mois dans une année : janvier, février, etc. Le mois de janvier a trente-un (31) jours. Le mois d'avril a trente (30) jours. Il y a quatre (4) saisons dans l'année. Septembre, octobre, et novembre sont les trois (3) mois de l'automne. Mars, avril, et mai sont les trois (3) mois du printemps. L'hiver (décembre, janvier, février) est entre l'automne et le printemps. L'été (juin, juillet, août) est après le printemps et avant l'automne. Au mois (dans le mois) de juillet le thermomètre marque souvent (fréquemment) quatre-vingt-dix (90) degrés. Au mois de juillet il fait chaud. Au mois de décembre il ne fait pas chaud ; le thermomètre marque souvent trente (30) degrés, il fait froid. L'automne est ici (à New York) la saison la plus agréable ; il ne fait ni froid ni chaud ; mais, en été et en hiver vous avez des températures extrêmes. En France, l'hiver n'est pas très-froid ; l'été n'est pas très-chaud. En été, les jours sont

très-longs et les nuits très-courtes (court est le contraire de long); en hiver, au contraire, les nuits sont longues et les jours sont très-courts. Dans certaines parties du globe, les nuits et les jours sont de six (6) mois.

BELLA : Un instant, M. Valère. Le jour est bien long (extrêmement long) dans ces contrées-là. À quelle heure est le dîner ?

M. VALÈRE : Le dîner ! Il est bien difficile (très-difficile) de répondre à votre question, mademoiselle ; il est plus facile de répondre à la mienne (à ma question). À quelle heure dînez-vous ?

BELLA : Je dîne à six heures ; je prends (infinitif, prendre ; participe présent, prenant ; participe passé, pris ; indicatif présent, je prends, tu prends ou vous prenez, il ou elle prend, nous prenons, vous prenez, ils ou elles prennent) mon lunch à douze (12) heures.

M. VALÈRE : Vous prenez votre lunch à midi (12 heures du jour). Midi est le milieu du jour ; minuit (12 heures de la nuit) est le milieu de la nuit. À minuit, il y a au firmament des millions d'étoiles. Il y a aussi une magnifique planète, la lune. La lune est la reine de la nuit. Le roi du jour est le soleil. Le soleil . . . . Oh ! quelqu'un (une personne) arrive. Entrez.

MARTHE : Ah ! ah ! c'est Louis.

LOUIS : Bonjour, mesdames et messieurs.

BELLA : Il est trois (3) heures et demie ($\frac{1}{2} = 30$ minutes), nous sommes arrivés à trois (3) heures ; vous êtes en retard.

LOUIS : Oui, c'est vrai (c'est exact) je suis en retard ; je vous demande pardon, mademoiselle.

BELLA : Où avez-vous été ? Au Parc Central ?

LOUIS : Non, mademoiselle, plus loin.

MARTHE : À Brooklyn ?

LOUIS : Non, ma chère amie.

OTTO : Sur l'océan ?

LOUIS : Non ; je n'ai été ni au Parc, ni sur l'océan, ni à Brooklyn : j'ai été loin de la ville.

M. VALÈRE : Ah ! vous avez été à la campagne.

BELLA : Pourquoi (pour quel motif) avez-vous été à la campagne, monsieur Louis ?

LOUIS : Mademoiselle, j'ai été à la campagne avec mon professeur de botaniqne pour étudier les plantes.

BELLA : Il n'y a pas de fleurs à la campagne, à la fin du mois d'octobre.

LOUIS : Il n'y a pas de fleurs ?

BELLA : Non, monsieur ; mais je remarque que vous avez deux (2) jolis bouquets.

LOUIS : Oui, un pour vous, mademoiselle Bella, et l'autre pour ma petite (le contraire de grande) sœur Marthe.

BELLA et MARTHE : Merci, merci, monsieur Louis.

M. VALÈRE : Vous êtes très-galant, monsieur Louis.

BELLA : Parlez-nous de la campagne, monsieur Louis.

LOUIS : Un autre jour, mademoiselle ; je suis fatigué maintenant ; permettez-moi (infinitif, permettre ; part. présent, permettant ; part. passé, permis ; indicatif présent, je permets, tu permets ou vous permettez, il ou elle permet, nous permettons, vous permettez, ils ou elles permettent) de me reposer. Quel était (imparfait du verbe "être") le sujet de votre conversation ?

OTTO : Avant de continuer la conversation, monsieur, permettez-moi de vous demander les nombres en français. Les nombres sont nécessaires pour parler.

M. VALÈRE : Vous avez raison ; il faut (il est nécessaire de) étudier les nombres.

MARTHE : Combien font douze (12) et un (1) ?

M. VALÈRE : Douze (12) et un (1) font treize

(13); treize (13) et un font quatorze (14); quatorze (14) et un font quinze (15); quinze (15) et un font seize (16); seize (16) et un font dix-sept (17); dix-sept (17) et un font dix-huit (18); dix-huit (18) et un font dix-neuf (19); dix-neuf (19) et un font vingt (20). Après vingt (20), vingt-et-un (21), vingt-deux (22), vingt-trois (23), vingt-quatre (24), vingt-cinq (25), vingt-six (26), vingt-sept (27), vingt-huit (28), vingt-neuf (29), trente (30). Après trente (30) vous répétez les neuf (9) premiers nombres et vous avez trente-neuf (39). Après trente-neuf (39), quarante (40). Quarante (40) et dix (10) font cinquante (50); cinquante (50) et dix (10) font soixante (60); soixante (60) et dix (10) font soixante-dix (70); vous continuez soixante-onze (71) soixante-douze (72), soixante-treize (73), soixante-quatorze (74), soixante-quinze (75), soixante-seize (76), soixante-dix-sept (77), soixante-dix-huit (78), soixante-dix-neuf (79), quatre-vingts (80). Quatre-vingts (80) et dix (10) font quatre-vingt-dix (90); après quatre-vingt-dix (90) quatre-vingt-onze (91), quatre-vingt-douze (92), quatre-vingt-treize (93), quatre-vingt-quatorze (94), quatre-vingt-quinze (95), quatre-vingt-seize (96), quatre-vingt-dix-sept (97), quatre-vingt-dix-huit (98), quatre-vingt-dix-neuf (99), cent (100).

OTTO : Combien font dix (10) fois cent (100), monsieur ?

M. VALÈRE : Mille (1000). Vous savez maintenant les nombres français, M. Otto.

MARTHE : Que signifie " vous savez," monsieur ?

M. VALÈRE : Ne confondez pas " vous savez" et " vous avez." " Vous avez" est la deuxième (2e) personne de l'indicatif présent du verbe " avoir" (part. pr., ayant ; part passé, eu ; ind. pr., j'ai, tu as ou vous avez, il ou elle a, nous avons, vous avez, ils ou elles ont). " Vous savez" est la deuxième (2e) personne de l'indicatif présent du verbe " savoir" (part. pr., sachant ; part. passé, su ; ind. pr., je sais, tu sais ou vous savez, il ou elle sait, nous savons, vous savez, ils ou elles savent). Vous avez étudié la Bible, n'est-ce pas ? Dieu (le Créateur) demande à Caïn : " Où est votre frère Abel ? Caïn répond Suis-je le gardien de mon frère ?" Mais Dieu " sait" tout, le présent, le passé, l'avenir (le futur).

M. Otto a étudié le grec et le latin, " il sait" le grec et le latin ; vous avez étudié les nombres avec moi, " vous savez" les nombres. Comprenez-vous le verbe " savoir," mademoiselle ?

MARTHE : Oh ! parfaitement.

M. VALÈRE : Monsieur Otto, combien (quel nombre) d'heures y a-t-il dans un jour.

OTTO : Il y a vingt-quatre heures dans un jour.

M. VALÈRE : Quelle heure est-il à présent, monsieur Louis ?

LOUIS : Je ne sais pas, monsieur.

M. VALÈRE : Comment ! vouz ne savez pas ? Regardez votre montre. La montre est une petite machine qui marque les heures. Vous avez une chaîne, n'est-ce pas ?

LOUIS : Oui, monsieur.

M. VALÈRE : Eh bien! la montre est à l'extrémité de la chaîne, dans votre poche.

LOUIS : Très bien, monsieur, je comprends. Il est quatre (4) heures précises.

BELLA : Vous avez une très-belle montre, monsieur Louis.

LOUIS : Elle est excellente, mademoiselle.

M. VALÈRE : Où l'avez-vous achetée (où avez-vous acheté la montre) ?

LOUIS : Je l'ai achetée (j'ai acheté la montre) dans un magasin de Broadway. J'ai payé trois cents (300) dollars.

M. VALÈRE : Votre montre coûte trois cents (300) dollars ; elle est chère. Et la vôtre (votre montre), monsieur Otto ?

OTTO : Ma montre coûte aussi trois cents (300) dollars.

M. VALÈRE : Et la vôtre, mademoiselle Bella ?

BELLA : La mienne (ma montre) coûte deux cent cinquante (250) dollars.

M. VALÈRE : Elle est moins chère que celle (la montre) de monsieur Louis.

MARTHE : La mienne, monsieur, coûte seulement douze (12) dollars.

M. VALÈRE : Elle n'est pas chère. Votre montre est en argent; celle (la montre) de mademoiselle Bella est en or. L'argent est un métal précieux; l'or est aussi un métal précieux, mais l'or est plus précieux que l'argent. Le diamant est encore plus précieux que l'or. Le diamant n'est pas un métal, c'est une pierre. Il y a dans la couronne de la reine Victoria un grand diamant "le Kohinoor." Il est très-ancien ; il a été apporté de l'Inde à Londres. Il pèse (inf., peser ; part. pr., pesant ; part passé, pesé ; ind. pr., je pèse, tu pèses ou vous pesez, il ou elle pèse, nous pesons, vous pèsez, ils ou elles pèsent) $106\frac{1}{16}$ carats (cent six carats un seizième). L'empereur de Russie dans son sceptre a aussi un très gros diamant, le diamant Orloff ; il pèse $194\frac{3}{4}$ carats (cent quatre-vingt-quatorze carats trois quarts). L'empereur d'Autriche possède le diamant "Grand Duc," qui pèse $133\frac{1}{6}$ carats (cent trente-trois carats un sizième); mais le rajah (sultan) de Mattam à

Bornéo possède le plus gros diamant qui pèse 367 carats (trois cent soixante-sept carats). La France possède beaucoup de diamants; le plus fameux est "le Régent." Il pèse 136¾ carats (cent trente-six carats trois quarts); il a une valeur de douze (12) millions de francs. Les diamants sont des pierres très precieuses, n'est-ce pas?

LOUIS: J'ai des pierres précieuses dans ma montre, monsieur.

M. VALÈRE: Il y a des rubis dans votre montre.

LOUIS: Il y a huit (8) rubis.

BELLA: Quelle est la couleur des rubis en français, monsieur?

M. VALÈRE: Le rubis est rouge.

BELLA: Quelle est la couleur du saphir?

M. VALÈRE: Le saphir est bleu; la turquoise est bleue aussi, mais n'est pas transparente; la topaze est jaune; l'émeraude est verte; l'améthyste est violette.

BELLA: Il y a, à Paris, beaucoup de marchands de pierres précieuses, n'est-ce pas, monsieur?

M. VALÈRE: Oh! oui, il y a beaucoup de joailliers à Paris. Il y a aussi de très-bons orfèvres. L'orfèvre est un fabricant d'objets d'or ou d'argent.

LOUIS: Mademoiselle Bella, savez-vous qui a été

le premier orfèvre, le premier fabricant d'objets de métal ?

MARTHE : Oh ! je le sais, Louis ; c'est Tubalcaïn.

LOUIS : Ma petite sœur sait parfaitement la Bible.

MARTHE : Vous n'ignorez pas que je lis souvent (fréquemment) la Bible.

M. VALÈRE : Eh bien ! mademoiselle Marthe, récitez-nous en français le premier chapitre du livre sacré.

MARTHE : Mais, monsieur, c'est bien difficile.

Au commencement, Dieu créa le ciel (le firmament) et la terre. Les cinq (5) premiers jours, il créa le soleil, la lune, les étoiles, les plantes, les arbres, les animaux qui sont sur la terre, les oiseaux qui sont dans l'air et les poissons qui sont dans l'océan. Le sixième (6e) jour il fit (il créa, infinitif, faire ; part. pr., faisant ; part. passé, fait ; ind. pr., je fais, tu fais ou vous faites, il ou elle fait, nous faisons, vous faites, ils ou elles font ; passé défini, je fis, etc.) l'homme ; il le nomma Adam. Adam était (imparfait du verbe "être") seul. Dieu dit (dire, disant, dit ; je dis, tu dis ou vous dites, il ou elle dit, nous disons, vous dites, ils ou elles disent) : "Il n'est pas bon que l'homme soit (subjonctif pr. du

verbe "être") seul," et Dieu fit la femme; il l'appela Ève.

Le septième (7e) jour fut (passé défini du verbe "être") le jour du repos.

Adam et Ève étaient dans un grand jardin, appelé "Paradis Terrestre." Il y avait (imparfait de "il y a") dans ce jardin beaucoup d'arbres. Sur les arbres, il y avait de beaux fruits. Dieu permit à Adam et Ève de manger des fruits de tous les arbres; mais, il leur (à Adam et Eve) défendit de manger les fruits d'un arbre qui était au milieu du jardin. Le serpent dit à Eve d'en manger (de manger des fruits de cet arbre). Ève en mangea et en donna (donner, donnant, donné; je donne, tu donnes ou vous donnez, il ou elle donne, nous donnons, vous donnez, ils ou elles donnent) à Adam qui en mangea aussi. Après cela, Dieu cria: "Adam, où êtes-vous?" Adam répondit: "Me voici (je suis ici)." Et Dieu dit: "Avez-vous mangé des fruits de l'arbre qui est au milieu du jardin?" Adam répondit: "La femme me l'a donné (m'a donné ce fruit)." Dieu dit à Ève? "Pourquoi avez-vous mangé du fruit défendu?" Ève répondit: "C'est le serpent qui m'a dit d'en manger." Alors (en ce moment) Dieu punit le serpent, et Adam et Ève furent chassés du Paradis.

Louis : Ma chère sœur, votre histoire est charmante et très-intéressante, mais pas entièrement nouvelle (nouveau, masculin ; nouvelle, féminin).

Otto : Ma chère Marthe, vous avez parlé français pendant (durant) dix (10) minutes ; recevez mes compliments.

Marthe : Je vous remercie, Otto.

Bella : Vous regardez bien souvent (fréquemment) la montre, monsieur Otto ?

Otto : N'est-ce pas pour savoir l'heure que nous avons une montre, mademoiselle ?

Bella : Sans doute (certainement), sans doute.

Marthe : Monsieur, les anciens avaient-ils des montres ?

Louis : Les montres de poche, ma chère, ne sont pas très-anciennes : les premières montres ont été fabriquées à Nuremberg par Pierre Hèle, en 1477 ; elles avaient la forme ovale.

M. Valère : Et c'est un Français ; le mécanicien Lépine, qui a simplifié le mouvement et donné aux (article contracté = à les) montres la forme moderne. Les montres à répétition qui sonnent l'heure, ont été inventées en Angleterre en 1676.

Marthe : Quel était l'instrument chronométrique des anciens, monsieur ?

M. VALÈRE: Ils mesuraient généralement le temps à l'aide du soleil. Ils avaient des cadrans solaires (cadran = surface ronde où sont écrites les heures).

MARTHE: Savez-vous quelle différence il y a entre une montre et M. de Moltke?

M. VALÈRE: La différence entre M. de Moltke et une montre? Je ne sais, vraiment (positivement).

MARTHE: Notre professeur d'allemand nous a dit la différence: c'est que la montre marche avec tic-tac et le comte de Moltke avec tactique.

M. VALÈRE: C'est très-bien, mademoiselle.

LOUIS: Quel est le nom de la montre qui est sur le cheminée?

M. VALÈRE: C'est une pendule. La montre est pour la poche. La pendule est trop ("trop" exprime un excès) grande pour entrer dans votre poche. Il y a encore une machine plus grande que la pendule de cheminée, c'est l'horloge. Il y a des horloges dans certains établissements publics, dans les tours des églises (grandes chapelles). L'horloge est plus ancienne que la montre. La ville de Dijon, en France, a possédé la première horloge en 1332. Les villes de Strasbourg et de Paris ont eu (part. passé du verbe "avoir") des horloges en

1370. En ce moment, les plus belles horloges sont celles (les horloges) de Strasbourg et de Lyon.

Les horloges sonnent généralement les heures, les pendules aussi, les montres à répétition aussi.

Otto : Monsieur, quel est le nom de l'instrument qui sonne l'heure.

M. Valère : C'est une cloche. Il y a des cloches dans les tours des églises. Les cloches sonnent aussi pour annoncer l'heure du service.

Marthe : Monsieur, quel jour y a-t-il un service à l'église ? Nous ne savons pas les noms des jours en français.

Bella : Oh ! oui, je les sais (je sais les noms des jours).

Marthe : Comment ! M. Valère ne nous les (les jours) a pas dits encore ?

Bella : Anna, dans sa dernière lettre de Paris, m'a donné l'historique des sept (7) jours de la semaine, et si vous voulez (désirez ; infinitif, vouloir ; part. pr., voulant ; part. passé, voulu ; je veux, tu veux ou vous voulez, il ou elle veut, nous voulons, vous voulez, ils ou elles veulent), je vous le lirai (futur du verbe " lire").

Tous : Oui, oui, nous le voulons ; lisez, lisez.

Bella : Ma sœur a commencé sa lettre en anglais.

Elle me parle d'affaires particulières, des heures de ses repas (déjeuner, dîner, souper), de sa toilette, de ses progrès dans la langue française, des différences de caractère qu'elle remarque entre les Français et les Américains, etc., etc. Puis (après) elle continue en français :

"*Dimanche.*—Nous avons déjeuné à 9 heures et non à 10, comme à l'ordinaire, parce que nous avions l'intention d'aller (aller, allant, allé ; je vais, tu vas ou vous allez, il ou elle va, nous allons, vous allez, ils ou elles vont) à l'église. Nous avons été à la chapelle américaine, rue de Berry, 21. Le service a commencé à 11 h. Le ministre a fait (faire, je fais, etc.) un beau discours sur un passage du Nouveau Testament. Dans l'après-midi, à 4 h., j'ai été à Notre-Dame ; c'est une merveille d'architecture. Il y a, dans cette vaste et magnifique cathédrale, un bel orgue. L'organiste a joué admirablement pendant les Vêpres. Après l'office, je suis montée dans les tours. On y (dans les tours) remarque le Bourdon ; c'est une immense cloche de 2 mètres 60 centimètres de diamètre. Naturellement, le roman de Victor Hugo "Notre-Dame de Paris" s'est présenté à ma mémoire.

"*Lundi.*—J'ai été faire une promenade aux Champs-Élysées. Il se composent d'une grande avenue principale, très-longue, et de plusieurs allées ornées de beaux arbres, de fleurs, de fontaines, de petits théâtres, de cafés-concerts, de restaurants et

de palais. Quelle gaieté dans cette promenade! Les enfants s'amusent, les belles dames se promènent, les messieurs les accompagnent, les voitures (coupés, landaus, calèches) passent et repassent; tout le monde (toutes les personnes) a l'air content. En été (juin, juillet, août) c'est encore plus animé et plus ravissant.

"À l'extremité des Champs-Élysées vous apercevez l'Arc-de-Triomphe de l'Étoile, qui est très-beau. Du haut (sommet) de cet édifice, il y a une belle vue sur Paris et les environs.

"*Mardi.*—J'étais fatiguée; j'ai simplement fait une promenade sur les boulevards. Le soir, après dîner, nous avons été à l'Opéra-Comique où l'on a joué "Mignon."

"*Mercredi.*—Nous avons été au Palais-Bourbon, à la Chambre des Députés. Nous sommes arrivés au commencement de la séance; nous avons eu le temps d'examiner les intéressantes physionomies des représentants; nous avons observé d'une manière particulière celle (la physionomie) du celèbre Gambetta. M. Gambetta est un orateur remarquable. Il a parlé avec beaucoup d'énergie pour répondre à une interpellation faite par un membre de l'opposition. Nous avons passé là une charmante après-midi.

"*Jeudi.*—J'ai passé l'après-midi au musée du Louvre; mais une après-midi ne suffit pas (n'est pas suffisante): il faut un mois (un mois est nécessaire) pour visiter en entier ce vaste palais. Je ne peux pas (je ne suis pas capable de; inf., pouvoir;

part. pr., pouvant; part. passé, pu; je peux ou je puis, tu peux ou vous pouvez, il ou elle peut, nous pouvons, vous pouvez, ils ou elles peuvent) exprimer toute mon admiration en quelques (un petit nombre de) lignes.

" *Vendredi.*—La visite d'hier (le jour passé) au Louvre m'a beaucoup fatiguée; je reste dans ma chambre; je me prépare à aller à l'Opéra ce soir. Il m'est impossible de vous faire la description de l'Opéra; un architecte seul en est capable (est capable de faire cette description). La façade principale offre un aspect superbe: des arcades, des colonnes, des statues, des bustes, des médaillons de grands compositeurs. Tout cet ensemble est en marbre de couleur. En haut est la coupole surmontée de la statue d'Apollon avec sa grande lyre d'or. L'intérieur est plus admirable encore. Le grand escalier (suite de degrés pour monter et descendre) est décoré d'arcades, de balcons et de peintures allégoriques. Le foyer (c'est une grande chambre où l'on se promène pendant les entr'actes) est long de 54 mètres; il est décoré de superbes figures représentant les Muses et de grandes glaces (miroirs) hautes de 7 mètres: c'est une féerie. La grande salle de représentations est or et rouge. Demain (le jour futur) j'ai l'intention d'aller au Père-Lachaise.

" *Samedi.*—J'ai visité aujourd'hui (le jour présent) le cimetière du Père-Lachaise. Il y a un grand nombre de beaux monuments; il y a les

restes de beaucoup d'hommes illustres, écrivains, poëtes, peintres, musiciens, sculpteurs, hommes politiques: Racine, Molière, La Fontaine, Danton, Méhul, Bellini, Grétry, Boïeldieu, Rossini, Casimir Périer, Thiers, Raspail, etc., etc. La mort a réuni là tous les talents, tous les caractères, toutes les professions.

"Cettre lettre est bien longue, ma chère Bella, mais elle te donne une idée de mon genre d'existence à Paris.

"Je vais souvent (fréquemment) à New-York en imagination près de toi, ma bonne sœur, mais je regrette que tu ne sois pas (subjonctif du verbe 'être') ici.

"Mes compliments à mes chers amis d'Amérique. Adieu. "ANNA."

LOUIS: Merci, mademoiselle. Mademoiselle Anna a fait beaucoup de progrès, n'est-ce pas, monsieur?

M. VALÈRE: Elle a fait des progrès très-rapides; elle écrit avec une étonnante (surprenante) facilité.

OTTO: Son séjour à Paris est délicieux.

MARTHE: Monsieur, vous avez dit que le pronom de la deuxième personne est "vous" et mademoiselle Anna dit "tu" dans sa lettre.

M. VALÈRE: En France, nous disons "tu" aux enfants, aux amis intimes, aux divers membres de la famille; c'est le langage de l'amitié. Mademoi-

selle Anna a parfaitement raison d'employer cette expression dans sa lettre.

BELLA : Avez-vous été à l'église dimanche dernier, monsieur Louis ?

LOUIS : Mais oui (certainement oui) mademoiselle, et avant le service, j'ai assisté (j'ai été présent) à une leçon de religion donnée par mon frère Otto.

M. VALÈRE : Ah ! monsieur Otto, vous êtes professeur de religion ?

OTTO : Oh ! le dimanche, je donne un cours d'instruction religieuse ; je lis la Bible et j'explique les passages les plus difficiles.

LOUIS : Sa leçon a été très-intéressante. Je regrette, mademoiselle Bella, que vous n'ayez pas été (subjonctif du verbe "avoir") présente.

BELLA : Quel était (imparfait du verbe "être") le sujet de la leçon, Monsieur Otto ?

OTTO : J'ai parlé de l'existence de Dieu (le Créateur). . . . . .

LOUIS : Et des magnificences de la création, et de la nature spirituelle et corporelle de l'homme, de l'admirable organisation de son corps (partie matérielle), de l'immortalité de son âme (partie spirituelle). Il a surtout (spécialement) développé les preuves de l'immortalité de l'âme.

OTTO : C'est juste.

LOUIS : Puis, il a parlé de Socrate, le plus grand philosophe de l'antiquité.

MARTHE : Mais Socrate n'est pas un philosophe du christianisme. Tu parles de Socrate dans ta classe d'instruction religieuse, Otto ?

OTTO : Oui, ma chère amie, j'ai parlé de Socrate. Ne sais-tu pas pourquoi ?

MARTHE : Pourquoi ?

OTTO : Parce qu'il a été le plus sage des hommes. Il avait la patience d'un saint, la vertu d'un philanthrophe, l'énergie d'un héros. Il a noblement supporté la plus injuste des condamnations pour servir d'exemple à l'humanité. Cette admirable conduite lui (à Socrate) a été inspirée par son amour (affection) pour la vertu et par la conscience de ses devoirs (obligations) envers son Créateur.

LOUIS : Ma chère Marthe, est-ce un crime de proposer ce grand modèle à l'École du dimanche ?

BELLA : Avez-vous aussi parlé du dernier entretien (conversation) qu'il eut (verbe "avoir") avec ses disciples, de cet adieu sublime que tous les âges admirent ?

OTTO : Oui, mademoiselle, mon sujet était "l'immortalité de l'âme," et c'est à ce propos que j'ai parlé de Socrate.

M. VALÈRE: Savez-vous l'opinion que Cicéron avait de Socrate? "Socrate a été le premier à transporter la philosophie du ciel (séjour de Dieu) dans les habitations des mortels; il a forcé les hommes à considérer leurs actions."

BELLA: C'est sublime!

LOUIS: Oui, vraiment (assurément); la conclusion du petit discours de mon frère contenait la même ("même" exprime la similitude) idée.

M. VALÈRE: Je suis sûr que c'est un vrai (véritable) plaisir d'être au nombre de vos élèves (membres d'une classe).

OTTO: Merci, monsieur.

BELLA: Et je suis sûre que vos leçons intéressent les élèves.

OTTO: Ils sont si intelligents!

MARTHE: J'ai lu (verbe "lire") dans beaucoup de livres des détails très-curieux sur les sept (7) sages de la Grèce. Socrate était l'un des sept. Il restait souvent 24 heures à la même place à regarder le firmament.

M. VALÈRE: C'est la profonde observation des corps célestes qui nous donne une idée de l'immensité de la Création.

OTTO: N'est ce-pas, monsieur? Il suffit (il est

suffisant) de considérer un instant la distance de 92,000,000 milles qui nous sépare du soleil. Une locomotive, je suppose, part (partir; participe présent, partant; participe passé, parti; indicatif présent, je pars, tu pars, il ou elle part, nous partons, vous partez, ils ou elles partent) de New-York le 1er janvier 1883; elle fait un mille par minute; elle arrivera (futur de "arriver") au soleil en 2058. Et les étoiles sont encore des millions de fois plus loin.

La lumière du soleil (les rayons du soleil) parcourt un espace de 298,000 kilomètres ou 186,000 milles par seconde; elle nous arrive en 8 minutes 18 secondes. La lumière de la plus brillante étoile de la constellation du Centaure arrive sur le globe terrestre en 3 ans 7 mois. La lumière de Sirius, la plus brillante étoile du firmament, voyage dans l'espace pendant 14 ans avant de nous arriver; celle (la lumière) de Véga voyage pendant 15 ans 8 mois; celle de l'étoile polaire pendant 30 ans; celle de la Chèvre pendant plus de 65 ans; et la lumière de certaines étoiles est en route depuis les premiers jours de la Création et n'est pas encore arrivée sur notre globe.

BELLA: C'est prodigieux. Et il y a encore quelque chose de plus rapide que la lumière.

MARTHE: Qu'est-ce qu'il y a de plus rapide que la lumière ?

BELLA: La pensée (l'opération de l'intelligence). Je suis ici et ma pensée se transporte à l'instant à des millions de milles plus loin. Je suis sur la terre et je pense au ciel (séjour de Dieu).

MARTHE: Mon cher ami, le son (le son d'une cloche, par exemple) est-il de beaucoup moins rapide que la lumière.

OTTO: Oh! oui, la lumière est un million de fois plus rapide que le son. Supposez une pièce d'artillerie, un canon, placé à distance: au moment où la détonation est produite, vous voyez (vous apercevez; infinitif "voir") la lumière, mais vous n'entendez pas (verbe "entendre") immédiatement le son. Le son parcourt un espace de 1100 pieds dans une seconde. Supposez 10 hommes placés sur une ligne à 1100 pieds l'un de l'autre; une cloche sonne à une distance de 1100 pieds du premier homme; celui-ci (le premier homme) entend le son dans une seconde, l'homme No. 2 (numéro 2) entend le son dans 2 secondes, le No. 3 dans 3 secondes et ainsi de suite; le dernier dans 10 secondes.

M. VALÈRE: Savez-vous, mes amis, ce qui m'inspire les réflexions les plus profondes: Ce sont: 1°, les

[illegible] phénomènes de la nature ; 2°, la grandeur humaine capable de les étudier [illegible]. Il est vrai que certains sens [illegible] développés que ceux (les sens) [illegible] par exemple, voit à une plus [illegible] l'homme ; ses yeux (organes né- [illegible] sont plus perçants ; mais l'homme [illegible] intelligence, il invente le télescope [illegible] qui permet à l'homme) de voir à [illegible] immensurables. Certains animaux [illegible] (comparatif de bien) que nous, [illegible] l'organe nécessaire pour entendre) [illegible] mais l'homme, grâce à son in- [illegible] peut (est capable d') entendre [illegible] de grandes distances.

[illegible] ont donc (par conséquent) [illegible] dans une très-grande me- [illegible] les cinq sens de l'homme, [illegible] plus de délicatesse et

[illegible] de Cicéron que vous [illegible] a fait penser au [illegible] graver sur la [illegible] *Fuimus caelo*

fulmen, sceptrumque tyrannis."—"Il a dérobé la foudre au ciel, et le sceptre aux tyrans."

M. Valère: Benjamin Franklin est un de vos plus grands hommes.

Bella: L'époque où il vivait (existait; verbe "vivre") est l'âge des grands hommes: B. Franklin, Washington, et votre grand empereur Napoléon.

Louis: Oh! monsieur, j'ai la plus grande admiration pour le génie militaire de Napoléon. Je pense que c'est le plus grand homme de France. Quel colosse! Il a conduit son armée par toute l'Europe; il a été victorieux dans une infinité de batailles; il a pris une multitude de villes; il a fait trembler tous les monarques. . . .

Marthe: Oh! oh! Louis, que signifie "il a pris"?

Louis: "Pris" est le participe passé du verbe "prendre." "Prendre une ville" signifie "entrer victorieux dans une ville." Napoléon a pris beaucoup de villes, il a fait la conquête de beaucoup de villes.

Marthe: À quel âge est-il mort, monsieur?

M. Valère: Voyons (impératif du verbe "voir"). Il est né (verbe "naître") à Ajaccio, le 15 août 1769; il est mort (verbe "mourir") à

Sainte-Hélène le 5 mai 1821. Eh bien! il est mort âgé de 51 ans 8 mois et 20 jours.

MARTHE: Il n'était pas vieux (très-âgé), monsieur.

M. VALÈRE: Non, un homme est encore jeune (contraire de vieux) à 51 ans. Savez-vous l'anecdote sur l'âge de Napoléon?

MARTHE: Non, monsieur, dites-nous cette anecdote.

M. VALÈRE: À l'époque de la campagne d'Italie, une dame des environs de Milan invita le général Bonaparte à dîner. C'était la veille (le jour avant) de la prise de Milan. À table, le grand général ne parlait pas beaucoup; il avait l'esprit occupé des grandes opérations militaires du lendemain (le jour après). La dame, pour animer la conversation, et aussi, poussée par la curiosité, dit: "Quel âge avez-vous, général? Vous paraissez (vous avez l'apparence) jeune, et vous comptez déjà beaucoup de victoires." "Madame," répondit Bonaparte, "aujourd'hui (le jour présent) je suis encore jeune, mais demain (le jour futur) j'aurai (futur du verbe "avoir") Milan (1000 = mille ans).

MARTHE: C'est très-joli, monsieur.

BELLA: Le général fait un jeu de mots, il joue sur le mot "Milan."

M. VALÈRE : Bonjour, mes amis.
TOUS : Bonjour, monsieur.
M. VALÈRE : À demain.

III.

LE LANGAGE.

MARTHE : Oh ! Louis, c'est très-gentil cela (cette histoire) ! Tu as déjà fini ?

LOUIS : Oui, ma chère, c'est la fin de mon histoire.

BELLA : Mais, monsieur Louis, j'admire votre facilité ; vous parlez vraiment (véritablement) comme un Français.

LOUIS : Merci, mademoiselle ; vous êtes toujours (tout le temps) caustique (satirique).

BELLA : Non, non, monsieur, je parle sérieusement.

OTTO : Mademoiselle Bella a raison. Ne pensez-

vous pas, monsieur Valère, que mon frère parle très-bien ?

M. Valère : Vraiment oui ; j'en suis surpris (je suis surpris de cela). Donnez-nous le secret de ce mystère. Vous avez une étonnante (surprenante) facilité pour l'étude des langues.

Louis : Pas précisément, mais je comprends la vérité (l'exactitude) de ce que m'a dit mon ami M. Meister dans un de nos entretiens (conversations) : "L'étude des langues "de cette manière" n'est pas difficile. Vous pouvez (vous êtes capable d') étudier plusieurs (" plusieurs" marque la pluralité) langues dans un espace de temps relativement court. L'une (une langue) aide l'autre (l'autre langue)."

J'ai étudié l'allemand. J'ai observé qu'il y a une grande similitude entre l'allemand et l'anglais, et maintenant je constate qu'il y a aussi une grande similitude entre le français et l'anglais.

Otto : J'ai fait la même remarque.

Marthe : Et moi aussi.

M. Valère : Je pense que vous avez aussi remarqué la différence qu'il y a dans ces deux similitudes. On peut dire, en général, que l'anglais a pris à l'allemand les mots (expressions) qui expriment les choses matérielles, et au français les mots

qui expriment les choses spirituelles ou intellectuelles. Savez-vous le mot de Grimm à ce sujet: "Il y a eu (parfait indéfini de 'il y a') autrefois (dans les temps anciens) en Angleterre un grand mariage entre les langues germaniques et la langue romane, et l'enfant de ce mariage est la langue anglaise."

OTTO: J'ai lu (participe passé de "lire") cela, et Grimm dit aussi que notre langue a la force de l'allemand et la beauté du français. C'est la langue qui a produit le plus grand poëte depuis les Grecs.

BELLA: Shakespeare! J'aime (j'affectionne) le mot de Grimm.

MARTHE: J'aime Grimm surtout (spécialement) parce qu'il a écrit beaucoup de petites histoires, des contes de fées.

OTTO: Les frères Grimm ont d'autres titres à la célébrité; ils sont les pères d'une science moderne, la philologie.

LOUIS: Nous n'avons pas en anglais les difficultés qu'il y a dans les autres langues: les déclinaisons et les conjugaisons; notre langue les a abandonnées.

M. VALÈRE: Nous n'avons pas de déclinaisons

en français, mon ami, mais je reconnais (j'admets) qu'il y a quelques difficultés pour les étrangers dans les conjugaisons et dans la prononciation. On m'a raconté (on m'a dit) une petite anecdote qui le démontre (qui prouve cela) clairement.

"Un Anglais, qui voyageait en France, entra un jour dans un restaurant pour dîner. Il avait faim."

MARTHE: Pardon, monsieur, de vous interrompre. Que signifie "il avait faim"?

M. VALÈRE: Après avoir fait une longue promenade à la campagne, vous retournez à la maison pourvue (armée) d'un excellent appétit: vous avez grand envie (désir) de manger; vous avez faim.

MARTHE: Merci, monsieur; je comprends ce mot "faim."

M. VALÈRE: Il faut (il est nécessaire de) prononcer "faim" comme "fin" et non comme "femme."

"Eh bien! l'Anglais avait faim. Il dit au garçon (domestique): "Garçon, j'ai une grande 'femme.' Il voulait dire: j'ai une grande faim. Le garçon, surpris de recevoir cette communication, s'incline profondément et murmure: "Monsieur a des enfants aussi?" "Ah Bah! pense l'Anglais, je me suis mal (contraire de bien) exprimé. J'ai employé l'auxiliaire "avoir," il faut probablement em-

ployer l'auxiliaire "être." Alors il corrige sa phrase et dit: "Garçon, je suis une femme." "Oh! monsieur, impossible, réplique le garçon; impossible, avec cette longue barbe."

Voilà (mot composé de "voyez-là") une difficulté de prononciation.

OTTO: Et une autre difficulté: Nous disons en anglais "I am," et en français vous dites "j'ai;" et quelquefois vous dites "je suis," et nous disons "I have."

M. VALÈRE: Vous comprendrez (futur de comprendre) cette différence dans l'emploi des auxiliaires "être" et "avoir" par la pratique de la conversation et de la lecture.

LOUIS: Les conjugaisons présentent pour moi de très-grandes difficultés.

M. VALÈRE: Eh bien! Voici (mot composé de "voyez ici") quelques explications.

Il y a quatre conjugaisons en français.

La première conjugaison a l'infinitif terminé en *er*: aimer.

La deuxième conjugaison a l'infinitif terminé en *ir*: finir.

La troisième conjugaison a l'infinitif terminé en *oir*: recevoir.

La quatrième conjugaison a l'infinitif terminé en *re* : perdre.

MARTHE : Monsieur, que signifie " perdre" ?

M. VALÈRE : Deux messieurs jouent au *whist*, je suppose ; tous les deux ne gagnent pas (ne sont pas victorieux), l'un gagne et l'autre perd.

Plusieurs officiers sont morts dans l'expédition au pôle Nord sur la " Jeannette ;" plusieurs officiers ont perdu (perdre ; participe passé, perdu) la vie (l'existence) dans cette expédition.

MARTHE : Merci, monsieur.

M. VALÈRE : L'imparfait de l'indicatif dans toutes les conjugaisons est terminé en " ais, ais, ait, ions, iez, aient :" [1] J'aimais, tu aimais, il aimait, nous aimions, vous aimiez, ils aimaient.

Le futur dans toutes les conjugaisons est terminé en " rai, ras, ra, rons, rez, ront : Je finirai, tu finiras, il finira, nous finirons, vous finirez, ils finiront. Je recevrai, etc.

Le conditionnel présent dans toutes les conjugaisons est terminé en " rais, rais, rait, rions, riez, raient : je perdrais, tu perdrais, il perdrait, nous

[1] Quelques verbes de la deuxième conjugaison sont terminés en issais, issais, issait, issions, issiez, issaient : Je finissais, tu finissais, il finissait, nous finissions, vous finissiez, ils finissaient.

perdrions, vous perdriez, ils perdraient. En anglais, vous employez deux mots pour exprimer ce temps; vous l'exprimez à l'aide de l'auxiliaire "would" ou "should.' Notez cette différence.

L'imparfait, le futur, et le conditionnel n'offrent donc pas de difficultés.

Le parfait défini est un peu plus difficile :

MARTHE : Qu'est-ce que le parfait défini, monsieur ?

M. VALÈRE : Nous avons en français deux temps simples pour exprimer le passé : l'imparfait et le parfait défini. Je vous expliquerai plus tard la différence qu'il y a entre ces deux temps.

MARTHE : Quelle est la terminaison du parfait défini ?

M. VALÈRE : Pour les verbes de la première conjugaison : "ai, as, a, âmes, âtes, èrent" : j'aimai, tu aimas, il aima, nous aimâmes, vous aimâtes, ils aimèrent.

Pour les verbes de la deuxième conjugaison : "is, is, it, îmes, îtes, irent" ; je finis, tu finis, il finit, nous finîmes, vous finîtes, ils finirent.

Pour les verbes de la troisième conjugaison : "us,[1]

[1] Plusieurs verbes irréguliers de la troisième conjugaison ont la terminaison "is" de la deuxième, et réciproquement,

us, ut, ûmes, ûtes, urent;" je reçus, tu reçus, il reçut, nous reçumes, vous reçutes, ils reçurent.

Pour les verbes de la quatrième conjugaison : " is, is, it, îmes, îtes, irent ;" je perdis, tu perdis, il perdit, nous perdîmes, vous perdîtes, ils perdirent.

Avant de finir, je veux (je désire ; verbe " vouloir") vous signaler une exception. Les verbes terminés en " enir," comme venir, ont le parfait défini en " ins" et non en " is :" ins, ins, int, înmes, întes, inrent.

OTTO : Que signifie " venir," monsieur ?

M. VALÈRE : " Venir" est le contraire d' " aller." " Aller" est un verbe de mouvement ; " venir" exprime le mouvement contraire. Vous venez ici chaque jour. Le parfait défini est : je vins, tu vins, il vint, nous vînmes, vous vîntes, ils vinrent.

BELLA : Monsieur, dites-nous une autre anecdote.

M. VALÈRE : Ah ! je vois que vous êtes fatiguée de la grammaire.

MARTHE : Et moi aussi, monsieur, je vous prie de nous dire une autre anecdote.

M. VALÈRE : Vous savez qu'un " muet" est un homme qui ne peut pas parler.

---

plusieurs verbes irréguliers de la deuxième conjugaison ont la terminaison " us" de la troisième.

Il y avait (imparfait de "il y a") un jour, dans la Cinquième avenue, au coin (angle) de la quarante deuxième (42e) rue, un homme avec cette inscription écrite en grosses lettres, "Je suis muet." Il demandait [1] l'aumône (la charité) aux passants. Une dame charitable lui donna [2] une pièce d'argent et lui dit: [3] "Pauvre homme! y a-t-il longtemps que vous êtes muet?" "Oh! madame," répondit [4] l'homme, "il y a dix (10) ans que je suis muet."

Louis: Moi aussi, je vous demande une autre petite histoire.

M. Valère: Un jeune fanfaron (homme vain) invita [5] une demoiselle à monter à l'Observatoire de Paris pour observer une éclipse de soleil. À la porte, le concierge leur dit [3] qu'il était trop tard. Mais, le jeune homme, ne voulant pas accepter cette raison, dit à la demoiselle: "Montons,[6] montons, mademoiselle; je prierai [7] (je demanderai à) ces messieurs (les astronomes) de recommencer."

---

[1] "Demandait" imparfait de "demander."

[2] "Donna" parfait défini de "donner."

[3] "Dit" parfait défini de "dire."

[4] "Répondit" parfait défini de "répondre."

[5] "Invita" parfait défini de "inviter."

[6] "Montons," impératif de "monter."

[7] "Je prierai" futur de "prier."

Encore une autre sur deux orphelins. L'orphelin, n'est-ce pas, est un enfant qui a perdu (participe passé de "perdre") son père et sa mère.

Un ministre, se promenant[1] dans la campagne, rencontra[2] deux jeunes gens qui lui dirent[3] pour le railler (le substantif est "raillerie"): "Monsieur, nous avons une grande nouvelle à vous annoncer." —"Laquelle?" (quelle nouvelle) dit le ministre.— "Le diable (Satan) est mort," reprirent[4] les deux jeunes gens.—"Pauvres orphelins!" s'écria[5] (s'exclama) le ministre, "j'ai pitié de vous."

BELLA: Monsieur, quelle est cette sorte de verbes: "se promener," "s'écrier"?

M. VALÈRE: Ce sont des verbes pronominaux ou réfléchis. Le verbe pronominal se conjugue à l'aide de deux pronoms: Je me, tu te, il se, nous nous, vous vous, ils se. En anglais vous employez une autre forme; vous dites, par exemple: "*I rest myself*," je repose moi-même; en français nous disons: je me repose.

Le pronom est toujours avant le verbe.

---

[1] "Se promenant" participe présent de "se promener."

[2] "Rencontra" parfait défini de "rencontrer."

[3] "Dirent" parfait défini de "dire."

[4] "Reprirent" parfait défini de "reprendre."

[5] "S'écria" parfait défini de "s'écrier."

Maintenant, M. Otto, dites-nous vous-même une anecdote.

Otto: Frédéric-le-Grand avait l'habitude, toutes les fois qu'un nouveau soldat était admis au nombre de ses gardes, de lui faire ces trois questions: "Quel âge avez-vous?" "Depuis combien de temps êtes-vous à mon service?" "Recevez-vous régulièrement votre paie et votre habillement (uniforme)?" Un jeune Français qui ne comprenait[1] pas l'allemand se présenta[2] un jour au capitaine de cette compagnie d'élite et lui demanda[3] la faveur d'être placé sous ses ordres (d'entrer dans la garde). Sa belle (superbe) stature le fit[4] accepter sur-le-champ (immédiatement). Mais le capitaine lui dit que le roi lui ferait[5] trois questions et lui recommanda d'étudier les trois réponses en allemand: 1°, "Vingt-et-un ans;" 2°, "un an;" 3°, "l'un et l'autre." Le lendemain, Frédéric vint[6] l'interroger, mais, contrairement à son habitude, il commença par la seconde question: "Combien y a-t-il de temps que vous

---

[1] "Comprenait" imparfait de "comprendre."

[2] "Se présenta" parfait défini de "se présenter."

[3] "Demanda" parfait défini de "demander."

[4] "Fit" parfait défini de "faire."

[5] "Ferait" conditionnel de "faire."

[6] "Vint" parfait défini de "venir."

êtes à mon service?"—"Vingt-et-un ans," répondit le soldat. Le roi, fort (très) surpris, lui dit alors: "Quel âge avez-vous donc?"—"Un an," dit le soldat sans se troubler. Frédéric, encore plus étonné, s'écria: "L'un ou l'autre de nous deux a perdu l'esprit." Le soldat qui voulait répondre à la troisième question, répliqua sans hésiter: "Sire, l'un et l'autre."

Louis: Très-bien, Otto. Je sais maintenant les terminaisons des verbes, monsieur, mais je ne comprends pas quelle différence il y a entre l'imparfait et le parfait défini; l'un et l'autre de ces deux temps expriment le passé.

M. Valère: Oui, l'un et l'autre expriment le passé, avec cette différence:

L'imparfait exprime une action répétée plusieurs fois, et aussi, une action qui s'est continuée un certain temps, un état (condition) habituel, une habitude. Ex.: "Le soldat français ne comprenait pas l'allemand;" c'est un état habituel. L'imparfait "comprenait" exprime cette habitude.

Le parfait défini exprime un fait isolé, une action faite dans un temps déterminé et complètement passée. Ex.: Le capitaine "recommanda" au soldat d'étudier l'allemand;" c'est un fait isolé. Le parfait défini "recommanda" exprime ce fait isolé. Si

(conjonction exprimant une condition) vous employez l'imparfait au lieu (à la place) du parfait défini, le sens est complètement changé. "Le capitaine recommandait d'étudier" signifie qu'il recommandait habituellement.

MARTHE : Encore une anecdote, mais sans (exprime l'exclusion) grammaire, je vous en prie.

M. VALÈRE : La Fontaine, notre grand fabuliste, avait l'habitude de déjeuner tous les matins de quelques fruits. Un jour, il prit[1] une poire et la mit[2] (plaça) sur la cheminée ayant l'intention de la manger plus tard ; puis, il passa dans son cabinet. Sur ces entrefaites (en ce moment-là) un de ses amis entra dans la chambre, vit[3] la poire et la mangea. Quelques instants après, le bon La Fontaine rentre, et, ne voyant[4] plus sa poire : "Ah ! mon Dieu !" s'écrie-t-il avec émotion, "qui a mangé la poire que j'avais mise[5] (placée) sur la cheminée ?"—"Ce n'est pas moi," répond l'ami.—"Je suis bien aise (je suis content), mon cher, que ce ne soit pas vous."

---

[1] "Prit" parfait défini de "prendre."

[2] "Mit" parfait défini de "mettre;" je mets, tu mets, il met, nous mettons, vous mettez, ils mettent.

[3] "Vit" parfait défini de "voir."

[4] "Voyant" participe présent de "voir.'

[5] "Mise" participe passé féminin de "mettre."

"Pourquoi cela!" "Pourquoi? parce que j'avais mis de l'arsenic dedans (à l'intérieur) pour empoisonner les rats." "Ah! mon Dieu! de l'arsenic! je suis empoisonné! du contre-poison, mon ami, du contre-poison!" "Bah! tranquillisez-vous, mon cher," continua La Fontaine, "c'est une plaisanterie: je voulais tout simplement savoir qui avait mangé ma poire."

LOUIS: L'anecdote est jolie, mais La Fontaine faisait un repas bien frugal, s'il (si'il) déjeunait toujours avec une poire.

M. VALÈRE: Dites: "s'il déjeunait d'une poire. On déjeune avec une personne, avec ses parents, avec ses amis; on déjeune d'une poire, d'une tasse de café.

Mademoiselle Marthe, comprenez-vous le mot "coquin"?

MARTHE: Non, monsieur.

M. VALÈRE: Le mot "coquin" est une insulte. Un coquin est un homme sans probité, sans conscience.

Voltaire et Piron étaient allés ensemble passer quelques jours dans un château. Un jour, après une vive discussion, Voltaire quitta brusquement son ami et alla se promener seul dans un bois

(forêt). Piron, offensé de cette conduite impertinente, alla aussitôt (à l'instant) à la chambre de Voltaire et écrivit[1] sur la porte le mot "coquin." Une heure après, Voltaire, de retour de la promenade, se présentait chez son ami (à l'appartement de son ami). Piron le reçut amicalement et lui dit: "Quel bon hasard me procure l'honneur de vous voir chez moi (dans mon appartement)?" "J'ai vu[2] votre nom sur ma porte, répartit Voltaire; et je viens vous rendre ma visite."

BELLA: J'aime bien cette réplique.

OTTO: Encore une difficulté grammaticale, monsieur. Vous nous avez donné les temps simples du verbe, mais vous n'avez pas parlé des temps composés. Comment les formez-vous, en français?

M. VALÈRE: Les temps composés sont, en français comme en anglais, formés à l'aide de l'auxiliaire "avoir" ou de l'auxiliaire "être." Les verbes actifs ou transitifs sont conjugués avec l'auxiliaire "avoir:" j'ai mangé, j'ai fini, etc.

Les verbes neutres ou intransitifs sont conjugués tantôt avec l'auxiliaire "avoir," tantôt avec l'auxiliaire "être."

---

[1] "Écrivit" parfait défini d' "écrire."

[2] "Vu" participe passé de "voir."

Les verbes réfléchis forment toujours leurs temps composés avec l'auxiliaire "être:" Je me suis reposé, nous nous sommes repentis.

OTTO: Quand (dans quelle circonstance) est-ce que vous employez le parfait indéfini: j'ai mangé, j'ai dit, etc.?

M. VALÈRE: Dans la conversation familière nous employons très-souvent (fréquemment) le parfait indéfini à la place du parfait défini; nous disons: "j'ai dit" au lieu de (à la place de) "je dis;" "j'ai mangé" au lieu de "je mangeai." Mais, au point de vue grammatical, le parfait indéfini exprime deux choses:

1°. Une action faite à une époque vague, indéfinie: j'ai lu ce livre, j'ai reçu une lettre. Le temps (l'époque) n'est pas déterminé.

2°. Une action faite à une époque déterminée, mais qui n'est pas encore complètement passée: j'ai reçu une lettre aujourd'hui, cette semaine, cette année.

MARTHE: Ne pouvez-vous pas dire: J'ai reçu une lettre hier?

M. VALÈRE: Nous disons communément (généralement), J'ai reçu une lettre hier; l'usage le permet.

LOUIS: Qu'est-ce que Piron, monsieur?

M. VALÈRE: C'est un poëte du siècle (période de 100 ans) dernier; il était très-caustique.

OTTO: Est-il célèbre?

M. VALÈRE: Pas précisément, mais il a écrit une comédie qui est un chef-d'œuvre de gaieté comique: "La Métromanie."

Un mot encore et je finis.

M. Casimir Bonjour, un homme de talent, bon écrivain, se présenta une fois chez (à la maison d') un académicien qui avait pour tout domestique une jeune servante, récemment venue[1] de province. "Monsieur, veut-il me dire son nom?" demanda la domestique. "Bonjour." "Bonjour, monsieur," répond la servante très-flattée;" mais je demande à monsieur son nom." "Eh bien, je vous dis: Bonjour." "Moi aussi, monsieur; mais qui annoncerai-je?" En ce moment, l'académicien, entendant une discussion dans l'antichambre, ouvrit[2] la porte du salon: "Ah!" dit-il, "c'est monsieur Bonjour." "Vous voyez, mon enfant," fit l'auteur des "*Deux Cousines*" en se retournant vers la femme de chambre; "au lieu de dire: 'Bonjour, mon-

---

[1] "Venue" participe passé féminin de "venir."

[2] "Ouvrit" parfait défini de "ouvrir;" part. pr., ouvrant; part. pas., ouvert; j'ouvre, tu ouvres, il ouvre, etc.

sieur,' il fallait[1] dire (il était nécessaire de dire) Monsieur Bonjour, tout simplement."

Adieu, mes amis. N'est-ce pas le cas de nous dire bonjour?

Tous: Bonjour, bonjour, monsieur.

---

[1] "Il fallait" imparfait de "falloir." Verbe impersonnel; il faut, il fallait, il fallut, il a fallu, il faudra, il faudrait.

IV.

LA ROSE.

M. VALÈRE : Bonjour, mesdemoiselles ; bonjour, messieurs. Je suis bien aise (je suis content) de vous voir tous ici.

Oh ! oh ! vous avez l'air d'être bien (très) animés. Qu'est-ce donc ?

BELLA : Mademoiselle Marthe connait (sait ; verbe " connaître ;" connaissant, connu ; je connais, tu connais, il connait, nous connaissons, vous connaissez, ils connaissent) beaucoup de contes de fées que son frère, le docteur Albert, lui a racontés. Je l'ai priée de nous dire une de ces histoires au-

jourd'hui ; elle a répondu qu'elle ne le peut pas, que cela lui est absolument impossible.

M. VALÈRE : Impossible ! Ne savez-vous pas, mademoiselle Marthe, le mot de Napoléon : " Impossible n'est pas français."

Vous pouvez certainement répondre au désir de mademoiselle Bella.

Pour converser dans une langue étrangère, il faut une langue (organe nécessaire pour parler), une oreille (organe nécessaire pour entendre) et beaucoup de courage. Les deux premières choses vous les avez déjà, n'est-ce pas, mademoiselle ? et la dernière, je vous la donnerai.

MARTHE : Voulez-vous me permettre de faire quelques questions en anglais ?

M. VALÈRE : Oh ! oh ! Pourquoi l'anglais ? Parlez (impératif) uniquement la langue que vous étudiez ; n'ayez pas (impératif de " avoir") recours à d'autres langues.

MARTHE : Mais, monsieur, je ne sais pas assez (suffisamment) de mots français.

M. VALÈRE : Vous avez lu, vous avez parlé, vous avez entendu parler ; les mots que vous savez forment un petit capital ; servez-vous en (employez ces mots) pour arriver à de nouvelles combinaisons et à l'expression de vos pensées.

BELLA : Ayez du courage, Marthe.

LOUIS : Oh ! commence, je t'en prie.

OTTO : Allons ! allons ! commence, nous t'aiderons (infinitif "aider").

MARTHE : Eh bien ! je ne puis pas vous refuser. Mais, avant que je commence, monsieur, ayez la bonté (ayez la complaisance) de me dire les noms des divers objets qui sont sur la table au moment du dîner.

M. VALÈRE : La nappe couvre la table, elle est de couleur blanche. Chaque personne a une sorte de petite nappe appelée "serviette." La soupe est dans une soupière de porcelaine au milieu de la table. Vous ne mangez pas la soupe dans la soupière ; chaque personne a une assiette de porcelaine et on met (on place) la soupe dans une assiette. Pour prendre la soupe vous avez une cuillère ; la cuillère est ordinairement en argent. Vous ne prenez pas le beefsteak avec une cuillère, vous avez pour cela une fourchette. Le beefsteak est dans un plat au milieu de la table ; pour couper (mettre en plusieurs pièces) le beefsteak vous employez un couteau ; vous avez le couteau dans une main et la fourchette dans l'autre (main). Le couteau a deux parties, l'une de métal appelée "la lame," et l'autre d'ivoire ou d'argent appelée "le manche ;" votre

chiffre (monogramme) est sur le manche. Pour boire (boire, buvant, bu; je bois, tu bois, il boit, nous buvons, vous buvez, ils boivent) le vin de Bordeaux ou le vin de Champagne vous avez un verre. Le vin est dans une bouteille. Ah! pardon, en Amérique vous ne buvez pas de vin; c'est un pays de tempérance, vous buvez de l'eau et dans l'eau vous mettez de la glace. À mon avis (opinion), l'eau glacée n'est pas bonne pour l'estomac: elle est trop froide.

BELLA: L'eau glacée n'est pas bonne, monsieur, si vous avez chaud; mais si . . . .

M. VALÈRE: Mademoiselle, vous avez raison, vous avez toujours raison. Vous buvez aussi du café; le café est dans une tasse. Le matin, à déjeuner, vous mettez du lait dans le café. Le lait est une liqueur blanche.

MARTHE: Monsieur, quel est le nom de l'objet où nous nous reposons pendant (durant) la nuit? Ce n'est pas un sofa; qu'est-ce que c'est?

M. VALÈRE: C'est un lit. Après votre dîner, vous causez (causer, converser) avec vos amis; vous lisez; vous allez au concert; vous allez au théâtre; que sais-je? Après cela, à 11 heures, à minuit, vous vous retirez dans votre chambre et vous vous couchez (se coucher) dans votre lit. Si vous êtes

fatiguée, vous vous endormez (s'endormir; je m'endors, tu t'endors, il s'endort, nous nous endormons, vous vous endormez, ils s'endorment) tout de suite (immédiatement). Vous n'entendez plus, vous ne voyez plus; vos yeux sont fermés (clos; verbe "fermer;" je ferme, tu fermes, etc.); vous dormez (dormir; je dors, tu dors, il dort, nous dormons, vous dormez, ils dorment.) Le matin, à 7 h., à 8 h., vous ouvrez (ouvrir est le contraire de "fermer") les yeux, vous vous éveillez (s'éveiller; je m'éveille, tu t'éveilles, il s'éveille, nous nous éveillons, vous vous éveillez, ils s'éveillent).

MARTHE: C'est clair, monsieur; mais j'ai encore quelques autres questions à faire. Vous avez parlé de la nappe de table. De quoi (de quelle matière) est elle faite?

M. VALÈRE: La nappe est un tissu; le tissu est formé de plusieurs fils entrelacés; les fils sont de coton ou de lin.

MARTHE: Qui fait ce tissu?

M. VALÈRE: Le fabricant.

MARTHE: Le fabricant lui-même?

M. VALÈRE: Non, il a des hommes dans sa fabrique, il a des ouvriers (artisans).

MARTHE: Mais les ouvriers ne le font pas de leurs propres mains.

M. VALÈRE : Non, ils ont des machines.

MARTHE : Ces machines sont mises (participe passé de "mettre") en mouvement par la vapeur ; c'est une invention moderne, mais anciennement on n'avait pas de machines à vapeur.

M. VALÈRE : Anciennement les femmes pour faire le fil (pour filer) avaient un petit instrument de bois terminé à une extrémité par une pointe de métal.

MARTHE : Je veux savoir précisément le nom de cet instrument.

M. VALÈRE : C'est le fuseau. Les reines et les grandes dames d'autrefois (du temps passé) filaient au fuseau.

BELLA : Cet instrument est très rare à présent ; j'en ai un (j'ai un fuseau) dans ma chambre ; je le garde comme un objet de curiosité.

MARTHE : Je sais maintenant tous les mots ; je puis commencer.

Il y avait autrefois un roi et une reine qui étaient désolés de n'avoir pas d'enfant. Enfin, après de longues années, une princesse naquit (verbe "naître ;" part. passé, "né ;" parf. défini, je naquis, etc.). Grande joie, grande fête au palais. Le roi donna l'ordre d'inviter toutes les fées des environs.

Elles étaient au nombre de treize (13). Mais, la reine dit: "Je ne veux pas treize personnes à table dans mon palais. Le nombre 13 est un nombre malheureux." Les ministres du roi invitèrent seulement douze fées, et les douze fées vinrent aussitôt (à l'instant) au palais. On leur donna un grand festin (banquet). Les nobles seigneurs du royaume les servaient à table. Les plats, les assiettes, les fourchettes, les cuillères, les couteaux, les coupes étaient d'or, ornés de diamants et de rubis. À la fin du dîner, l'enfant fut présentée aux convives (personnes invitées) dans un magnifique berceau (petit lit d'enfant), et tout le monde était dans la joie de la voir. Les fées commencèrent alors à lui faire les dons (présents) les plus précieux. La première dit: "Elle sera la plus belle personne du monde." La seconde dit: "Elle sera intelligente comme un ange" (esprit céleste). La troisième: "Elle aura une grâce admirable." La quatrième, la cinquième, la sixième, la septième, la huitième, la neuvième, la dixième et la onzième firent aussi des dons de la plus grande importance. Alors (à ce moment) une vieille femme qui était là et qu'on n'avait pas remarquée, s'avança et dit d'une voix terrible: "Et moi, je vous annonce que cette princesse se percera la main d'un fuseau et qu'elle mourra (futur

de "mourir"). C'était la vieille fée qui n'avait pas été invitée à la fête. Ce don funeste (fatal) fit trembler d'horreur toute la compagnie. Mais, la douzième fée qui n'avait pas encore parlé, dit: "Rassurez-vous, roi et reine, votre fille (votre enfant) ne mourra pas. Il est vrai que votre fille se percera la main ; je ne peux pas changer cette prédiction fatale, mais au lieu de mourir, elle entrera (futur de "entrer") dans une profonde léthargie qui durera cent (100) ans. Au bout (à la fin) de cent ans un jeune roi viendra (futur de "venir"), et elle s'éveillera devant lui (en sa présence). Le roi, voulant éviter le malheur (désastre) annoncé par la vieille, défendit à ses sujets, sous peine de mort, de filer au fuseau.

Quinze ans après, la famille royale alla passer une partie de l'été à une maison de campagne. La jeune princesse, allant un jour de chambre en chambre, monta au donjon du château et vit dans une petite pièce (chambre) ronde une bonne vieille en train de filer. Cette femme n'avait pas entendu parler de la défense que le roi avait faite de filer au fuseau. "Que faites-vous là, ma bonne femme ?" dit la princesse. "Je file, ma bonne enfant," répondit la vieille. "Ah ! que cela est joli !" répartit la princesse. "Comment faites-vous ? Donnez—moi

cela pour voir si je ferai comme vous." Hélas! elle prit le fuseau, se perça la main et tomba par terre comme morte. La bonne vieille crie ; le roi et la reine arrivent et voient avec douleur que la terrible prédiction de la vieille femme s'est réalisée.

Alors le roi fit mettre (placer) la princesse dans le plus bel appartement du château, sur un lit en broderies d'or et d'argent. Elle était belle comme un ange ; elle avait les yeux fermés, mais on l'entendait respirer. Elle n'était pas morte ; elle était endormie.

La bonne fée, qui l'avait condamnée à dormir cent ans, arriva. Elle toucha tout ce qui était dans le château : gouvernantes, filles d'honneur, femmes de chambre, gentilshommes, officiers, maître-d'hôtel, cuisiniers, gardes, suisses, pages, valets de pied ; elle toucha aussi le petit chien (dogue) de la princesse, les gros mâtins (gros chien) et les autres animaux, et tous s'endormirent.

Le roi et la reine se séparèrent alors de leur chère enfant. Immédiatement le château fut entouré (environné, enveloppé) d'une grande quantité de grands arbres, de petits arbres et de rosiers (le rosier produit la rose) entrelacés les uns dans les autres. Personne ne pouvait plus en approcher.

Au bout de cent ans, un jeune prince vint dans

le pays. Un paysan (un homme de la campagne) lui raconta cette histoire. Aussitôt le prince résolut (prit la résolution) de mettre fin à cette belle aventure. Il s'avança vers (dans la direction de) le bois et à l'instant les arbres et les rosiers lui ouvrirent un passage. Il arriva devant (en face de) le château; c'était un silence affreux (horrible); l'image de la mort se présentait partout (dans toutes les places), des corps d'hommes et d'animaux qui paraissaient (avaient l'apparence d'être) morts. Il entre dans le château; il monte l'escalier de marbre, il entre dans la salle des gardes qui étaient sur deux rangs, mais endormis; il passe dans plusieurs chambres et partout des dames et des gentilshommes endormis. Il arrive enfin dans une chambre d'or et voit le plus beau spectacle qu'un homme puisse (subjonctif de pouvoir) voir: une princesse de quinze ans qui brillait d'un éclat tout divin. Il s'approcha en tremblant et s'inclina avec respect. Alors, la fin de l'enchantement étant venue, la princesse s'éveilla et dit: "Est-ce vous, mon prince?" Le prince charmé de ces paroles (mots prononcés) lui exprima ses sentiments de joie, d'amour, et de profonde admiration.

En même temps, tout le monde s'éveilla dans le château, et l'on vint annoncer que la princesse était

servie. Ils passèrent dans un salon de miroirs et y (dans le salon) dînèrent servis par les officiers de la princesse. Pendant le repas, les musiciens jouèrent sur leurs violons des airs vieux de cent ans, et, le soir, le grand aumônier (chapelain) les maria dans la chapelle du château.

TOUS : Bravo !

M. VALÈRE : C'est très-bien, mademoiselle.

MARTHE : Aimez-vous ce conte, monsieur ?

M. VALÈRE : Oh ! beaucoup.

MARTHE : Moi, je préfère les contes de fées à toutes les autres histoires.

OTTO : On m'a dit que ces contes remontent à la plus haute antiquité (aux temps les plus anciens). Ils plaisent (plaire, plaisant, plu ; je plais, tu plais, il plaît, nous plaisons, vous plaisez, ils plaisent) beaucoup aux enfants ; c'est très-naturel : c'est l'humanité dans son enfance qui les a inventés. Ils ont été d'abord (premièrement) en grand honneur en Asie, le berceau du monde ; puis, les Européens les ont transportés chez eux (dans leur contrée). De l'Europe ils sont venus en Amérique et font encore partout (dans toutes les places) les délices du jeune âge.

BELLA : Oui, votre raisonnement est juste.

LOUIS : Pourquoi dites-vous cela, mademoiselle ?

BELLA : Le conte de la belle princesse endormie prouve de lui-même son ancienneté.

LOUIS : Comment cela ?

BELLA : Vous connaissez mademoiselle Marguerite, mon amie ; elle est très-instruite, très-versée dans la science des fleurs, et elle m'a dit que la Perse est le pays (la contrée) du monde où l'on a le plus de culte pour la rose. Les poëtes de Perse exaltent la beauté de la rose avec plus d'inspiration et de charme que les poëtes des autres nations. Eh bien ! ce conte n'est-il pas la glorification des roses ? Les roses n'ont elles pas protégé la princesse pendant (durant) le long espace de cent ans ? Tout fait donc supposer que cette histoire nous vient de Perse, qu'elle a été originairement écrite par un poëte persan.

M. VALÈRE : Vous nous donnez, mademoiselle, une excellente raison.

OTTO : J'ai grande confiance dans tout ce que dit mademoiselle Marguerite, et je suis de son avis (opinion). De tous les poëtes du monde il n'y en a point (ne—point, négation ; "ne—point" a plus de force que "ne—pas") qui célèbrent la rose et le rossignol comme les deux grands poëtes persans Firdousi et Saadi.

Marthe : Qu'est-ce que "le rossignol," monsieur Valère ? Je ne connais pas cette fleur.

M. Valère : Ce n'est pas une fleur, mademoiselle ; c'est un petit oiseau, c'est un habile musicien. C'est le seul artiste dans le peuple des oiseaux, le seul créateur, a dit Jules Michelet, notre grand poète historien. Il aime le silence de la nuit ; c'est [illegible] surtout (principalement) qu'il [illegible] mélodies.

[illegible] Otto, je n'ai jamais entendu [illegible] persane : j'ai toujours pensé [illegible] les barbares.

[illegible] c'est une erreur de sup- [illegible] communément, que les [illegible] toutes les gloires, et que [illegible] les Grecs et les Romains, [illegible] l'estime et à l'admira- [illegible] peuples de l'Orient nous [illegible] civilisation très-avan- [illegible] causer de la [illegible] la première [illegible] de cette ri- [illegible] dans nos [illegible] de la Chine [illegible] a été le pre- [illegible] des pares

chinois, et après lui (après Bacon) Addison et Pope les ont célébrés dans leurs écrits et ont fait construire leurs propres parcs sur un plan oriental.

Tu vois donc que l'Asie n'est pas un pays de barbares, et pour revenir (retourner) à ma première idée, la Perse a produit beaucoup de grands poëtes, et je pense que les deux plus célèbres sont Saadi et Firdousi. Le livre de Firdousi "Schahnaméh" (livre des rois) est un poëme sublime qu'il faut mettre au premier rang dans l'histoire de la littérature. Saadi a écrit des poésies de la plus belle inspiration. On raconte qu'il passa 30 ans à étudier, 30 ans à voyager, 30 ans à réfléchir sur les trésors amassés (collectionnés) dans ses études et dans ses voyages, et c'est seulement les 12 dernières années de sa vie qu'il composa ses admirables poésies. Je me souviens (se souvenir = avoir mémoire; je me souviens, tu te souviens, il se souvient, nous nous souvenons, vous vous souvenez, ils se souviennent) d'une de ses fables; me permettez-vous de la dire, monsieur Valère?

M. Valère: Volontiers (avec plaisir), mon cher ami.

Otto: Quel est le nom de ce petit insecte très-industrieux, très-diligent, qui vit en société dans la terre?

M. VALÈRE : C'est la fourmi, je pense. Dans la Bible, le roi Salomon propose l'exemple de cet insecte à son peuple : " Paresseux (indolents) ! " dit-il, " allez, prenez exemple de la fourmi, et soyez" (impératif de " être") " industrieux comme elle."

OTTO : Un rossignol avait fait son nid (habitation pour les petits oiseaux) sur la branche d'un arbre. Au pied de l'arbre était une fourmilière (habitation des fourmis). Jour et nuit, le rossignol chantait ; il allait se reposer sur le rosier d'un jardin, il jouait (s'amusait) avec les roses, il leur disait (il disait aux roses) ses petits secrets. La fourmi, au contraire, jour et nuit était occupée ; elle faisait des provisions pour la saison du froid et des tempêtes. Le rossignol chantait toujours, la fourmi travaillait (s'occupait) toujours. Bientôt (quelques jours après) la belle saison disparaît, les roses disparaissent aussi ; l'air est froid ; l'hiver arrive avec sa glace et ses tempêtes. Le rossignol n'a plus de roses à regarder, plus de beautés qui l'inspirent, il est découragé, il ne chante plus. Il a faim, il pense à la fourmi, il descend au pied de l'arbre et dit : " Voyez, ma chère, j'ai faim ; je suis sans ressources ; vous, vous êtes riche, vous êtes généreuse ; j'ai été négligent, vous avez été industrieuse ; ayez pitié

de ma profonde misère." La fourmi lui répond: "Vous avez joué pendant toute la belle saison; vous avez chanté votre amour à la rose; ne saviez-vous pas que l'hiver succède à l'automne et que toute route conduit au désert?"

M. VALÈRE: C'est une belle fable, monsieur Otto; elle ressemble beaucoup à une fable de notre grand fabuliste. Un jour, sans doute, vous l'étudierez et vous l'aimerez. La Fontaine, vous le savez, occupe une grande place dans l'histoire de la littérature française. Il vivait (vivre, exister; je vis, tu vis, etc.) au siècle (période de 100 ans) de Louis XIV., notre grand siècle littéraire. Avant lui, Ésope avait traité beaucoup de sujets de fables; La Fontaine, en les appropriant à la langue française, les a complètement transformés par un certain charme, par un certain air agréable qu'il leur a donné. Naïveté, finesse, simplicité, délicatesse de sentiments, grâce, variété de style, du plus élevé au plus simple, tout est réuni dans ses fables. Il aimait la nature avec passion. Il passait sa vie dans les champs, avec les plantes, les fleurs, les arbres, et les bêtes. Il était sans cesse dans le pays des visions; il conversait avec ses personnages fictifs, il les regardait comme ses bons amis.

Un jour, Madame de La Sablière le vit seul auprès (près) d'un rosier du jardin absorbé dans de profondes rêveries, et, le soir, elle le vit encore au même endroit (place) et dans la même attitude. Il était en extase devant la beauté d'une rose.

Vous voyez, mon cher Otto, que les poëtes du beau pays de France ont aussi le culte des roses.

Oh ! oui, on aime beaucoup les roses dans notre belle France. La tradition raconte que Saint-Médard, évêque (chef des prêtres d'un diocèse dans l'Église catholique) de Noyon et maître de Salency, après avoir introduit le christianisme dans cette partie de la Gaule, eut l'idée de célébrer une fête, tous les ans, pour encourager la vertu des jeunes filles de son diocèse. La jeune fille que la congrégation proclamait la plus vertueuse recevait une couronne de roses et 25 lyres ; c'était à cette époque une grande somme d'argent. Le premier prix fut décerné à la sœur du saint évêque. On peut voir encore aujourd'hui son buste de pierre sur la façade de la chapelle de St. Médard à Salency. Pour assurer la perpétuité de cette institution, l'évêque donna une grande terre dont le revenu servirait à payer le prix de vertu.

Après la mort du saint, on continua de célébrer

cette fête tous les ans. Le jour de la cérémonie arrivé, la jeune rosière (la jeune fille désignée), en robe blanche, allait processionnellement au château du village, accompagnée de 12 jeunes filles également en robe blanche et des divers membres de sa famille. Elle était reçue au château par tous les seigneurs des environs. De là, la procession se dirigeait vers la chapelle où la jeune fille recevait sa belle couronne de roses. Après la cérémonie du couronnement, on chantait un Te Deum solennel et la fête se terminait par un grand repas donné à toute la congrégation.

Henri IV., de sa propre main, plaça la couronne sur la tête d'une de ces vertueuses jeunes filles, et son fils, Louis XIII., décida que la rosière recevrait une plus grande récompense.

Ordinairement, la rosière faisait dans le courant de l'année un riche et brillant mariage. Un artiste prenait toujours son portrait et on le gardait en grand honneur dans la famille. Un portrait de rosière était un vrai (véritable) titre de noblesse.

Encore aujourd'hui, cette institution est en honneur dans plusieurs villages de France. Le cortége (procession) se forme devant la maison de la jeune personne; il se compose de tous les enfants des écoles en habits de fête. La rosière est en robe

blanche, accompagnée de la rosière de l'année précédente et de plusieurs demoiselles d'honneur.

BELLA : Quelle délicieuse institution ! Et quelle glorieuse mission pour la rose de couronner ainsi la vertu ! Anna, dans une de ses lettres, me dit que les Français aiment beaucoup les roses. Elle a vu au jardin du Luxembourg la plus belle collection de roses qu'on puisse (subjonctif de " pouvoir") voir.

LOUIS : Un de mes amis m'a raconté, il y a longtemps, un fait de l'histoire de Louis XV. Un peintre vint présenter à ce monarque une rose épanouie (ouverte) parfaitement peinte, au milieu de laquelle était le portrait en miniature de Marie-Antoinette. Le roi fut si content qu'il récompensa très-libéralement cette idée ingénieuse de l'artiste.

OTTO : Vous connaissez tous le célèbre philosophe allemand Emmanuel Kant. Un jour il tomba dans la rue. Une dame qui se trouvait (qui était) près de lui l'aida à se relever, et le philosophe, pour la remercier, ne jugea pas nécessaire de lui adresser la parole : il se contenta de lui donner la rose qu'il avait dans la main.

BELLA : J'ai une petite histoire, moi aussi, une petite histoire très-gentille, mais un peu mélancolique.

Un jeune homme aimait une jeune fille. Hélas !

la jeune fille mourut (mourir, passé défini : je mourus, etc.) Sur sa tombe le jeune homme plaça une pierre et sur la pierre il représenta une rose avec cette inscription :

VOILÀ SON PORTRAIT.

V.

EN VOYAGE.

M. Valère : Mes amis, j'ai eu le plaisir de vous voir passer hier dans la Cinquième avenue en brillant équipage.

Bella : Après la mélancolique histoire d'hier, monsieur Louis nous a invités à faire une promenade en voiture (coupé, victoria, landau, etc.) en compagnie de quelques autres amis. Oh ! nous nous sommes bien amusés. La nature était gaie, nous aussi. En route, nous avons eu une discussion très-vive (animée) qui n'est pas encore terminée. Nous avons décidé de vous prendre pour arbitre (juge), monsieur Valère ; c'est vous qui direz le dernier mot.

LOUIS : C'est moi qui ai proposé de vous soumettre le différend, parce que devant vous (en votre présence) nous devons (nous sommes obligés de ; verbe "devoir," devant, dû ; je dois, tu dois, il doit, nous devons, vous devez, ils doivent) parler français et les chances de la discussion sont égales (les mêmes). En anglais, nous ne pouvons pas (pouvoir = être capable) nous mesurer à mademoiselle Bella.

BELLA : Oh ! oh ! monsieur Louis, vous vous souvenez (se souvenir, avoir mémoire) des compliments que nous vous avons faits avant-hier à propos de votre facilité à parler français. Vous savez que vous êtes notre maître dans cette langue.

M. VALÈRE : Mes amis, vous avez piqué ma curiosité. Je vous en prie, dites-moi le sujet de votre différend.

BELLA : Eh bien ! une demoiselle de mes amis nous dit en route combien elle aimait les promenades en voiture, et à cette occasion, elle fit observer (remarquer) que, de nos jours (à l'époque actuelle, présente), on va (aller) trop vite (rapidement), qu'il y avait plus de poésie dans les voyages avant l'invention de la vapeur, et je partage (je suis de) son opinion.

M. VALÈRE : Et vous, mademoiselle Marthe ?

MARTHE : Moi, pas tout-à-fait (pas complètement).

M. VALÈRE : Et vous, messieurs ?

OTTO : Mon frère et moi, nous n'avons pas du tout les mêmes idées sur ce sujet.

M. VALÈRE : Mademoiselle Bella, voulez-vous nous donner vos raisons ?

BELLA : Autrefois (anciennement), quand on voyageait en diligence, on pouvait voir toutes les beautés de la création, admirer la nature dans la poésie de ses détails ; aujourd'hui, on passe à travers (par) les champs, les forêts, les montagnes, les villes et les villages sans rien (aucun objet, pas un objet) voir, sans rien étudier, sans avoir le temps de respirer l'air pur et embaumé de la campagne. Ah ! le bon vieux temps ! le bon vieux temps ! J'en ai souvent entendu parler (j'ai entendu parler du vieux temps). Voilà (voyez-là) la diligence devant la poste. Le postillon en jaquette courte ornée de galons d'or est déjà à sa place, les guides dans une main, et le fouet dans l'autre [main]. Un premier signal ! Les voyageurs sont casés (placés). Il y en a (il y a des voyageurs) partout (à toutes les places). Ils parlent avec animation. Ils font leurs adieux aux bons amis qui sont venus les accompagner. Les amis leur souhaitent (désirent) un bon voyage et

un prompt retour. "Faites mes compliments à Marguerite. . . . Rappelez-moi au bon souvenir de votre mère. . . . Dis à la cousine que je pense toujours à elle. . . . Amusez-vous bien. . . . Adieu. . . . Bon voyage. . . . Adieu. . . . Bon voyage." C'est une confusion de cris et d'adieux. Un autre signal! Le conducteur prend sa place. La longue trompette sonne. Un autre signal, le dernier. Le postillon crie: hop! hop! les chevaux (singulier, le cheval) galopent.

En route, on questionne ses compagnons de voyage. Où allez-vous? D'où venez-vous? Qui êtes-vous? Que faites-vous dans ce pays (cette contrée)? Bientôt (quelques moments après) on sait tout; on cause (on converse) avec abandon.

On est dans la campagne. On regarde de tous côtés (dans toutes les directions). Ici, c'est une verte prairie émaillée (ornée) de fleurs; là, c'est une vaste plaine magnifiquement cultivée. Ici, c'est un troupeau de moutons, là un troupeau de bœufs: plus loin ce sont des chevaux et des poulains (petits du cheval). Voici (voyez ici) un joli petit ruisseau (petite rivière) qui serpente dans la prairie et qui est bordé de grands arbres. Voilà une chaîne de montagnes dont les cimes (les sommets) semblent toucher le ciel.

Nous sommes maintenant dans un bois (petite forêt). Voyez, sur les branches des arbres, les gracieux musiciens des forêts qui donnent un concert. Regardez aussi sur la route et voyez tout ce monde (toutes ces personnes) qui passe, ce va-et-vient (mouvement) perpétuel de jeunes gens, de vieillards (hommes vieux), de femmes et d'enfants. Où vont-ils? (aller; je vais, tu vas, il va, nous allons, vous allez, ils vont.) Le savez-vous? Non. Pour le savoir, vous examinez leur costume, leur figure, leur physionomie; vous devinez. Cette femme va faire des provisions à la ville. Cette autre ne va pas à la ville; elle a son travail (occupation, labeur) à la campagne, elle va travailler dans les champs. Et ce jeune homme, d'où vient-il? Il a l'air content; il revient (il retourne) au village après une longue absence. Cet autre a l'air infatigable. Où va-t-il? Il va vendre son ballot (paquet) de marchandises de village en village. Voici un vieux militaire qui rentre (retourne) chez lui (dans sa famille). C'est un brave, celui-là! sa poitrine est décorée de plusieurs médailles. Que (combien) de choses il aura à raconter (dire)! Voici venir un homme à cheval. Il est sur la selle, les pieds dans les étriers, la bride à la main gauche, la cravache (petit fouet) à la main droite. Son cheval va tan-

tôt (tantôt . . . tantôt = alternativement) au pas, tantôt au trot, tantôt au galop.

Tandis que (pendant que) je fais toutes ces remarques la diligence arrive au village. La trompette résonne ; tout le monde se range pour nous voir passer.

Changement de chevaux. En route encore. Les voyageurs, étrangers au commencement du voyage, sont à la fin de vrais amis.

Louis : Cette description est très-romantique, mademoiselle Bella. Oui, c'est très-agréable de voyager en diligence, surtout (particulièrement) quand on est pressé. Vous partez (partir, se mettre en route) pour assister (être présent) à une cérémonie de mariage et vous arrivez après la cérémonie ; vous êtes invité à dîner et vous arrivez au dessert. Tout cela est charmant ; je veux dire (j'ai l'intention de dire) tout cela était charmant autrefois. Mais, mademoiselle, les temps changent et nous changeons avec eux. Un petit enfant va lentement, une grande personne va vite (avec rapidité). Au commencement l'humanité allait lentement, maintenant elle va vite. La vitesse est un des principes de la nature, et l'homme doit (verbe "devoir") se conformer à ce principe. Nous n'avons plus de

diligences ni de chevaux pour les voyages, nous avons le train et la locomotive. Je vais faire un voyage. Je vais à Washington.

Voulez-vous venir avec moi, mademoiselle Bella? Je prends ma valise. Je dis "au revoir" à mes parents. Je quitte la maison. Je vais à la gare (grande station). Je vois déjà beaucoup de monde; la train partira dans cinq minutes. Je vais au guichet (petite ouverture pour prendre les billets); je demande un billet pour Washington. Combien? Huit dollars. Voilà dix dollars. L'employé me rend deux dollars. Je monte dans un vagon; tout le monde est assis (occupe sa place), je m'assieds (je prends une place; verbe "s'asseoir," je m'assieds, tu t'assieds, il s'assied, nous nous asseyons, vous vous asseyez, ils s'asseyent). Le train se met en mouvement; nous partons. En route, je vois la campagne, mais elle ne captive pas mon attention; si je veux (je désire) étudier la nature, je vais à pied. En ce moment, je pense à une chose, au terme de mon voyage. J'arrive à Washington; je prends un coupé, et me voilà à l'hôtel. Quelle différence, mademoiselle! Si je pouvais, j'irais (conditionnel de "aller") encore plus vite, je voyagerais en ballon. Le temps viendra (futur de "venir") où l'Amérique continuera l'idée que votre pays, la France, a

revélée au monde. Oui, certainement, les Américains donneront définitivement aux hommes le vaste empire de l'atmosphère que les Montgolfier leur ont ouvert, il y a un siècle (100 ans).

BELLA : Je pensais bien que monsieur Louis était toujours dans les airs. Moi, je préfère rester sur la terre ferme.

M. VALÈRE : M. Otto, qu'est-ce que vous dites de tout cela ?

OTTO : Moi, je n'aime ni la terre ferme, ni les airs, ni le ballon, ni la diligence ; l'eau est mon élément ; je préfère le voyage en bateau à vapeur (steamer.)

Comme tout est grand, et beau, et majestueux. En haut vous avez l'immensité des cieux ; en bas, l'insondable profondeur de l'océan. Le matin (commencement du jour) le soleil se lève (apparaît à l'horizon) dans toute sa splendeur ; le soir (la fin du jour), il se couche enveloppé des plus brillantes couleurs.

Comme tout est beau surtout au moment de la tempête ! La mer (l'océan) est magnifique dans sa colère (fureur). Les vagues (l'eau agitée par le vent forme des vagues) longues et menaçantes s'avancent comme des montagnes. Le navire (bateau) est tantôt au sommet de la montagne, tantôt

au bas dans une vallée profonde. Le vent (l'air agité) redouble de violence ; le bruit (tumulte) des vagues est effrayant (terrible). Rien n'égale la poésie de l'océan !

MARTHE : Mon cher Otto, je ne comprends pas ce genre (cette sorte) de poésie. Le voyage en bateau est si désagréable !

M. VALÈRE : Oh ! oh ! vous êtes malade sur le bateau, mademoiselle ; vous avez le mal de mer ?

MARTHE : Oui, je suis malade tout le temps. Aussi (pour cette raison) au lieu de (à la place de) visiter les pays étrangers, je visite mes amis. C'est plus facile, plus agréable, et plus instructif.

Je commande ma voiture. Je dis au cocher (l'homme qui conduit les chevaux) : "N° 225, Cinquième avenue." Et le cocher part. Dans les rues, je vois beaucoup de monde, j'examine les toilettes ; il y en a de très-riches et de très-belles ; il passe un nombre infini de voitures ; j'aperçois quelqu'une de mes amies, je la salue de la main. Enfin (finalement), mon coupé s'arrête au N° 225 ; je descends de voiture ; je vais à la porte ; je sonne ; le concierge (le portier) ouvre ; il me mène (conduit) au salon ; je donne ma carte, le domestique apporte ma carte à mademoiselle Bella ; mademoi-

selle Bella dit: Oh! Marthe est en bas! et elle descend au salon. Je l'embrasse et nous causons (conversons). De quoi? Un peu de tout. Nous parlons de nos frères, de nos cousins, de nos cousines; nous passons agréablement le temps.

OTTO: Oui, n'est-ce pas, voilà une conversation très-instructive.

M. VALÈRE: Mes amis, vous voulez (vous désirez) que je termine votre différend. La chose n'est pas facile. Eh bien! Voyons (impératif de "voir")! . . . . . Faisons (impératif de "faire") ensemble un voyage de New-York à Paris; nous déciderons ensuite (après).

Vous faites d'abord (premièrement) vos préparatifs de voyage. Vous mettez (vous placez) vos jolies robes, vos manteaux, vos cachemires, vos bonnets, etc., dans de grandes malles solides, capables de résister à la rude épreuve d'un long voyage. Cela fait (après cela), vous allez au bureau de la Compagnie Générale Transatlantique et vous demandez un billet de passage de New-York au Havre, qui vous coûtera cent (100) dollars.

LOUIS: Mais monsieur, c'est une bien mauvaise (mauvais est le contraire de "bon") ligne que vous nous conseillez de prendre.

M. VALÈRE : Comment cela, mon ami ?

OTTO : On dit que les Français ne sont pas bons marins, et beaucoup de gens (personnes) n'ont pas grande confiance dans leur habileté.

M. VALÈRE : C'est là une erreur, mon cher monsieur Otto ; c'est un des nombreux préjugés que l'Angleterre, nation jalouse, a importés dans votre pays. Il ne faut pas, monsieur Otto, accepter sans examen les fausses idées qui courent (circulent) sur le caractère des différents peuples. Je pense que les matelots (marins) français ont, au moment du danger, autant (le même degré, également) de courage et de sang-froid (présence d'esprit) que ceux (les matelots) des autres nations.

Eh bien ! nous prenons (prendre) cette ligne ; nous nous embarquons (s'embarquer). Le temps est beau. Nous sommes en bonne compagnie ; nous parlons français toute la route ; nous avons une bonne table et un appétit excellent.

Nous débarquons au Havre. Le voyage a été beau, grandiose, mais vous êtes heureuse (contente), mademoiselle, de vous trouver (se trouver, être) sur la terre ferme.

Le Havre est une ville qui a près de 100,000 habitants ; c'est un des ports les plus commerçants de France.

BELLA : Quelle distance y a-t-il du Havre à Paris ?

M. VALÈRE : Il y a 229 kilomètres. Le kilomètre est la mesure itinéraire en France. La mesure de longueur est le mètre. Il y a mille (1000) mètres dans un kilomètre. Le mille anglais est plus long que le kilomètre. Il y a dans un mille anglais 1609 mètres, plus d'un kilomètre et demi ($\frac{1}{2}$), par conséquent.

Une fois débarquée, vous prenez une voiture qui vous porte à l'hôtel ou directement à la gare (grande station). Vous allez au guichet et vous dites: "Une première pour Paris." L'employé vous donne un billet de première classe. Les wagons français, plus petits que les wagons américains, sont divisés en wagons de première, de deuxième, et de troisième classe. Quand vous demandez donc un billet à l'employé, vous devez (vous êtes obligé de) dire : Une première ; deux premières, etc. On enregistre vos bagages, on vous donne un bulletin (billet pour les bagages). Vous passez dans la salle d'attente ; c'est la salle des voyageurs ; vous attendez l'heure du départ. Un employé ouvre la porte et crie : "Messieurs les voyageurs, en voiture." Vous vous levez (se lever), vous quittez la salle et vous montez dans un wagon de première classe. Vous voilà en

route. Deux heures après, vous entendez les cris d'un employé: "Rouen, 20 minutes d'arrêt." Il y a là un buffet (restaurant) où vous pouvez faire un excellent déjeuner que vous payez avec de la monnaie française. Vous connaissez la monnaie française.

MARTHE: Pas très-bien, monsieur. Quelle est la valeur d'un franc?

M. VALÈRE: Un franc vaut (valoir, valant, valu, je vaux, tu vaux, il vaut, nous valons, vous valez, ils valent) vingt (20) sous. La pièce de 5 francs (un dollar) vaut cent (100) sous.

En Amérique, vous comptez par dollars et par *cents;* en France, nous comptons par francs et par centimes. Un sou vaut 5 centimes.

1 sou	= 5 centimes.	11 sous	= 55 centimes.
2 sous	= 10 "	12 "	= 60 "
3 "	= 15 "	13 "	= 65 "
4 "	= 20 "	14 "	= 70 "
5 "	= 25 "	15 "	= 75 "
6 "	= 30 "	16 "	= 80 "
7 "	= 35 "	17 "	= 85 "
8 "	= 40 "	18 "	= 90 "
9 "	= 45 "	19 "	= 95 "
10 "	= 50 "	20 "	= 100 "

Nous disons en France: Ce livre coûte 1 fr. 50

centimes; en Amérique, vous dites: Ce livre coûte 30 cents.

Il y a des pièces d'or et des pièces d'argent.

PIÈCES D'ARGENT.	PIÈCES D'OR.
5 francs	20 francs.
2 "	10 "
1 "	5 "
0, 50 centimes.	

Il y a encore de plus grandes pièces d'or; je parle seulement de la monnaie courante. La pièce de 20 fr. s'appelle le louis d'or.

LOUIS: Pourquoi l'appelle-t-on "louis," monsieur?

M. VALÈRE: Parce que le roi Louis XIII. fut le premier à faire fabriquer cette pièce en 1640.

Arrivée à Paris, mademoiselle, vous voyez une multitude de fiacres (voitures de place); vous dites à un cocher, " Grand-Hôtel," et le cocher vous conduit au Grand-Hôtel. Là, vous prenez un appartement. Puis, vous sortez (vous allez en ville, sortir, sortant, sorti, je sors, tu sors, il sort, nous sortons, vous sortez, ils sortent); vous visitez les monuments publics, les églises, les musées, les théâtres, les grands magasins, tous les lieux (places) d'intérêt. Vous voyez les grands hommes de France, sénateurs,

députés, hommes d'État, écrivains, artistes, etc.; vous les entendez parler. Vous allez d'un bout (extrémité) de Paris à l'autre, en omnibus, en voiture, en chemin de fer (train), à pied; vous avez tous les plaisirs de la vie (existence) parisienne; vous êtes chez vous (dans votre propre maison) à Paris.

BELLA: Mais, monsieur, vous n'avez pas encore décidé la querelle (la dispute).

M. VALÈRE: Pardon, mademoiselle. Ne voyez-vous pas ma réponse: Le chemin de fer (train), le bateau, la voiture, l'omnibus et s'il le faut (si cela est nécessaire) la diligence dans le même voyage. La variété est un agrément. Mais, ce n'est pas tout.

Faire un voyage d'agrément est un art. Choisissez (choisir, faire le choix de) une bonne compagnie; soyez (impératif de "être") en harmonie d'idées avec vos compagnons de route et appréciez la beauté et la valeur de tout ce que vous voyez.

Un Américain, qui voyageait en Europe avec un Anglais de ses amis, restait indifférent à tout ce qu'on lui montrait (montrer, indiquer) de remarquable. "Comment trouvez-vous (quelle est votre opinion sur) ce monument?" lui disait l'Anglais. "C'est

bien," répondait l'Américain, "mais nous en avons d'aussi beaux (nous avons des monuments aussi beaux) en Amérique." "Comment trouvez-vous cette église, ce théâtre, cette place, ce jardin, cette montagne, cette rivière?" "Nous avons tout cela en Amérique." Il visita l'Angleterre, la France, l'Allemagne, la Suisse, l'Espagne; rien (aucun objet) ne put (pouvoir) soulever (exciter) son admiration. Il arrive enfin à Naples en face du mont Vésuve. "Eh bien!" lui dit l'Anglais triomphant, "avez-vous cela en Amérique?" "Non," répliqua l'Américain sans se déconcerter; "mais nous avons la cataracte du Niagara qui peut éteindre (faire l'extinction de, éteindre, éteignant, éteint; j'éteins, tu éteins, il éteint, nous éteignons, vous éteignez, ils éteignent) ce volcan en cinq minutes."

Un autre Américain, qui voyageait aussi en Europe avec un Anglais, avait coutume (l'habitude) de dire devant toutes les merveilles de l'ancien monde: "Oh! c'est encore plus beau en Amérique! L'Amérique est le premier pays du monde!" Un jour, à Rome, les deux amis, après avoir bu (boire) beaucoup de champagne, allèrent visiter les catacombes. L'Américain, un peu troublé par les vapeurs du vin, demanda à son ami la permission de s'asseoir un moment; il s'assit et

s'endormit. Une heure après: "Où suis-je?" s'écria-t-il tout étonné (surpris). "Ne suis-je pas mort? .... Mais, oui. .... Je vois des tombeaux autour de moi. Ah! ah! .... Je comprends. .... C'est le jugement dernier. .... C'est le jour de la résurrection générale. Moi, Américain, je suis le premier. Vive l'Amérique!"

Pour bien jouir (avoir les plaisirs) du voyage, il faut encore parler et bien prononcer la langue du pays que l'on visite.

Un jour, un Anglais monta dans un fiacre (voiture de place) en compagnie d'une dame américaine et dit au cocher: "Cochon (porc), conduisez-nous à l'Hôtel des Invalides." Vous entendez d'ici le cocher parisien: "Vous êtes un drôle, monsieur! un impertinent! un mal élevé!" "Que veut cet homme?" demanda l'Anglais à sa compagne. "Cet homme se fâche (s'irrite)," répondit la dame, qui avait de la peine (difficulté) à garder son sérieux; "vous l'avez appelé 'cochon;' il faut dire 'cocher.'" "Bah!" fit l'Anglais, "cochon, cocher, la différence n'est pas grande, elle est seulement sur la dernière syllabe."

Au Grand-Hôtel, une dame était un jour assise à table toute seule, exécutant une vraie pantomime

pour commander le menu (le dîner). Elle ne savait pas un mot de français. Au moment de boire le café, elle s'aperçut (s'apercevoir, remarquer) qu'elle n'avait pas de sucre. Au premier geste, le garçon comprit ce qu'elle désirait et dit : "Tout de suite (immédiatement), madame." "*Too sweet! too sweet!*" fit la dame ; "*oh! no, no, there is not a little bit of sugar in it!*"

Louis : Monsieur, je puis vous dire l'histoire de trois voyageurs ; mais, j'éprouve une difficulté—je ne sais pas le nom d'un des principaux personnages.

Bella : Oh ! n'importe le nom, monsieur Louis.

Louis : Ici, le nom est très-important. Comment appelez-vous cet animal, monsieur : il a deux yeux, un .... quel est l'organe de l'odorat ?

M. Valère : Le nez.

Louis : Un nez et surtout (spécialement) deux oreilles, deux oreilles très-longues, plus longues que celles (les oreilles) du cheval. Il est obstiné, il n'obéit pas à son maître ; son maître est armé d'un bâton (grosse canne) ; il le frappe (frapper) pour le faire marcher.

M. Valère : C'est l'âne.

Louis : Voici l'histoire.

Il était une fois dans un des plus anciens villages

des Pyrénées, un homme qui avait trois enfants. On les appelait Le Long, Le Gros, et Le Sot (stupide). L'aîné (le plus âgé) travaillait comme apprenti dans l'atelier de son père, qui était le plus habile charpentier du village.

À 18 ans, il voulut (il désira) voyager pour se perfectionner dans son état (profession); c'était le moment de faire son tour de France. Son père et sa mère lui donnèrent d'excellents conseils et un peu d'argent. Il partit tout joyeux (content) rêvant (rêver, penser) à mille aventures.

Il alla de ville en ville, de village en village, mais, hélas! point (pas) de travail. Le peu d'argent que son père lui avait donné touchait à sa fin. Que faire? Il frappait à toutes les portes; il offrait ses services à tout le monde et personne (négatif, pas une personne) ne voulait accepter ses offres. Enfin, le jour arriva où disparut (disparaître) le dernier sou. Voilà le malheureux (infortuné) Le Long réduit à la misère la plus complète: loin de la maison paternelle, seul, sans amis, sans argent.

Il se couche sous un arbre au bord de la route et se met (commence) à rêver. Tandis qu'il rêvait (pendant qu'il rêvait), un petit homme vieux vint (venir) à passer qui le vit et lui dit: "Que faites-

vous là, mon ami? Un jeune homme, comme vous, ne devrait-il (conditionnel de 'devoir') pas être à travailler?" "Hélas!" répondit Le Long, "je voudrais bien (conditionnel de 'vouloir') travailler." "Que savez-vous faire?" reprit le petit homme. "Je suis charpentier." "Ah! ah! venez chez moi, je vous occuperai." Le Long accepta aussitôt (à l'instant). Le pauvre jeune homme mit (plaça) toute son énergie à contenter son maître. Ah! il avait passé par une bien (très) rude épreuve. Il avait vu (voir) la faim, la nudité, toutes les misères prêtes (disposées) à tomber sur lui. Il travaillait maintenant (à présent) avec rage.

Plusieurs jours, plusieurs semaines, plusieurs mois se passèrent de la sorte (de cette manière). Le maître était ravi (très-content); c'était un vrai trésor (une véritable fortune) que ce Le Long.

Enfin, Le Long eut envie (désir) de revenir (retourner) dans sa famille. Il annonça ce projet au petit homme vieux, et le petit homme vieux lui dit: "Mon ami, j'ai été bien (très) content de vous. Je n'ai pas d'argent pour vous payer, mais voici quelque chose (un objet) de plus précieux que l'argent; c'est une table, une table merveilleuse. Je vous la donne. Quand vous aurez (futur de 'avoir') faim, posez (placez) cette table à terre

et dites gravement ces mots trois fois : ' Table, couvre-toi ! ' et à l'instant le couvert sera mis (participe passé de ' mettre ') et vous aurez sur votre table les choses les plus rares et les plus délicates."

Et le jeune homme partit avec ce don (présent) précieux.

Quand il fut seul dans la campagne, il ne put (pouvoir) résister à la tentation d'expérimenter sa table.

Il la posa (plaça) sur le bord de la route. Alors (à ce moment), prenant l'air grave d'un pontife qui offrirait un sacrifice : " Table, couvre-toi ! " dit-il trois fois. Et la table se couvrit comme le vieillard (l'homme vieux) l'avait annoncé : ici, une soupe des plus fines ; là, une grande variété de poissons (carpes, soles, saumons, maquereaux, harengs) ; plus loin, des pieds de porc, une tête de mouton ; au milieu, un gros oiseau ; à droite et à gauche, mille choses dont il ne savait pas le nom. Le Long était dans l'embarras. Par où commencer ? par où finir ? " Oh ! l'étrange, l'étrange chose ! " disait-il.

Il se mit à manger. Son appétit satisfait, tout disparut (disparaître). Le Long reprit la table et continua sa route. Le soir, le lendemain, et les jours suivants, il se procura tous ses repas de la

même façon (manière): " Table, couvre-toi !" La formule avait toujours la même vertu.

Un soir, il s'arrêta dans une auberge (petit hôtel) de village et récita la formule merveilleuse en présence de l'aubergiste (le maître de l'auberge). Le lendemain matin, Le Long se remit en route et arriva chez lui de bonne heure. Imaginez la joie du père, de la mère, et des deux frères Le Gros et Le Sot. Le Long est de retour ! Que (combien) de choses il aura à dire. " Mon père," s'écria-t-il, " faites venir à l'instant tous nos parents (cousins, cousines, oncles, tantes, etc. . . .), et tous nos amis du village ; je veux vous montrer à tous une chose que vous n'avez jamais vue (participe passé féminin de ' voir,') une chose unique, extraordinaire, une chose merveilleuse." Le père fait assembler les parents et les amis. On est là, les yeux grands ouverts sur la table et sur Le Long. Le Long prononce trois fois la formule : " Table, couvre-toi !" . . . . Hélas ! . . . . la table ne se couvrit point. Le jeune homme était stupéfait. Évidemment, l'aubergiste avait changé la table et avait gardé pour lui la table merveilleuse.

C'est maintenant Le Gros qui va faire son tour de France. Après de nombreuses aventures, il arriva aussi chez le petit homme vieux. Il travailla,

et quand il voulut partir, le petit homme lui dit: "Je n'ai pas d'argent; mais, je vous donnerai un âne merveilleux. Dites-lui: 'Bon âne, servez-moi!' et l'or tombera de son nez en grande abondance." Le Gros partit monté sur son âne. L'âne fournit tout l'argent du voyage. Arrivé à l'auberge, Le Gros commanda un grand dîner pour tous les voyageurs qui se trouvaient (qui étaient) ce soir-là dans la maison. L'aubergiste demanda à maître Le Gros s'il avait assez d'argent pour payer ce dîner colossal. "De l'argent?" dit-il; "venez voir." Et il lui montra quelle source de richesses il avait dans cet âne enchanté. Le dîner fut servi; on but (boire) à la santé de Le Gros, à la santé surtout de son âne.

Le lendemain, le jeune homme rentra chez lui. "Mon père," dit-il, "faites venir ici nos parents et nos amis du village, j'ai une vraie merveille à vous montrer." "Mon ami," dit le père, "montre-moi la merveille à moi tout d'abord (premièrement)." "Je veux bien (je consens)," dit Le Gros; "permettez-moi de vous présenter mon bon âne." Et il fit entrer l'âne dans la maison. "Bon âne, servez-moi," dit-il trois fois. Hélas! l'âne était comme tous les autres ânes, ni plus ni moins; il regarda bêtement (stupidement) son interlocuteur. Et le père entra en fureur contre son second fils.

Enfin, voici le tour du plus jeune des trois, Le Sot.

Lui aussi va voyager; lui aussi rencontre le bon petit vieillard, et le bon petit vieillard lui donne un gourdin (gros bâton court). "Ce gourdin," lui dit-il, "vous délivrera de tous vos ennemis. Dites-lui: 'Gourdin, à moi!' et il frappera sans pitié." Le Sot arrive à l'auberge armé de son gourdin. Naturellement, il parle de la vertu de sa canne en présence de l'aubergiste et des autres voyageurs. Dans la nuit, pendant que le jeune homme dormait, l'aubergiste voulut faire l'expérience et dit la formule: "Gourdin, à moi!" À l'instant, le gourdin tombe sur lui et le frappe à grands coup. L'aubergiste crie, appelle au secours. Le Sot se lève et lui dit: "Mon cher monsieur, le gourdin cessera de vous frapper quand vous me rendrez la table et l'âne que vous avez volés (dérobés) à mes frères." L'aubergiste rendit aussitôt (immédiatement) la table et l'âne. Le Sot rentra triomphant à la maison.

Le père, heureux (content) cette fois, appela ses parents et ses amis, et leur dit: "Voilà mes trois enfants, Le Long, Le Gros, Le Sot! Le plus bête (stupide) des trois n'est pas celui qu'on pense."

M. Valère: Très-bien! très-bien!

Mes amis, nous avons tant parlé de voyageurs et

de voyages que je veux vous donner, pour finir, un extrait de la comédie "Le Voyage de Monsieur Perrichon."

BELLA : Qui est ce monsieur ?

M. VALÈRE : C'est un homme qui voyage pour la première fois, et vous savez que les voyageurs novices donnent bien souvent (très-fréquemment) de vraies scènes de comédie dans les gares.

M. Perrichon est un carrossier (fabricant de voitures, de carrosses) enrichi qui va faire un voyage en Suisse avec sa femme et sa fille Henriette.

Voici la scène qui se passe à la gare :

Perrichon : Par ici ! . . . ne nous quittons pas (ne nous séparons pas) ! . . . Où sont nos bagages ? . . . [*Regardant à droite.*] Ah ! très-bien ! qui est-ce qui a les parapluies (l'ombrelle ou parasol est pour se garantir du soleil ; le parapluie est pour se garantir de la pluie) ?

Henriette : Moi, papa.

Perrichon : Et le sac de nuit ? . . . les manteaux ? . . .

Madame Perrichon : Les voici (voici les manteaux).

Perrichon : Et mon panama ! . . . Il est resté dans le fiacre. [*Faisant un mouvement pour sortir et s'arrêtant.*] Ah ! non ! je l'ai à la main ! . . . Dieu, que j'ai chaud !

Madame Perrichon : C'est ta faute . . . tu nous

presses, tu nous bouscules . . . je n'aime pas à voyager comme ça !

Perrichon : C'est le départ qui est laborieux . . . une fois que nous serons casés (placés) ! . . . Restez-là, je vais prendre les billets . . . [*Donnant son chapeau à Henriette.*] Tiens, garde-moi mon panama . . . [*Au guichet.*] Trois premières pour Lyon ! . . .

L'employé [*brusquement*] : Ce n'est pas ouvert. Dans un quart d'heure !

Perrichon [*à l'employé*] : Ah ! pardon ! c'est la première fois que je voyage . . . [*Revenant à sa femme.*] Nous sommes en avance.

Madame Perrichon : Là ! quand je te disais que nous avions le temps . . . Tu ne nous as pas laissé déjeuner !

Perrichon : Il vaut mieux (il est préférable de) être en avance ! . . . On examine la gare. [*À Henriette.*] Eh bien ! petite fille, es-tu contente ? Nous voilà partis . . . encore quelques minutes, et, rapides comme la flèche de Guillaume Tell, nous nous élancerons vers les Alpes ! [*À sa femme.*] Tu as pris la lorgnette (instrument d'optique pour voir à distance) ?

Madame Perrichon : Mais, oui.

Perrichon [*tirant de sa poche un petit carnet*] : Tiens, ma fille, voici un carnet (petit livre de poche pour prendre des notes) que j'ai acheté pour toi.

Henriette : Pourquoi faire ?

Perrichon : Pour écrire d'un côté la dépense et de l'autre les impressions.

Henriette : Quelles impressions ?

Perrichon : Nos impressions de voyage ! Tu écriras, et moi je dicterai.

Madame Perrichon : Comment ! vous allez vous faire auteur à présent ?

Perrichon : Il ne s'agit pas (il n'est pas question) de me faire auteur . . . mais il me semble qu'un homme du monde peut avoir des pensées et les recueillir (collectionner) sur un carnet !

Madame Perrichon : Ce sera bien joli.

Perrichon [*à part*] : Elle est comme ça, chaque fois qu'elle n'a pas pris son café.

Un facteur [*poussant un petit chariot chargé de bagages*] : (Le facteur est l'employé qui transporte les bagages.) Monsieur, voici vos bagages. Voulez-vous les faire enregistrer ?

Perrichon : Certainement ! Mais avant, je vais les compter . . . parce que, quand on sait son compte . . . Un, deux, trois, quatre, cinq, six ; ma femme, sept; ma fille, huit; et moi, neuf. Nous sommes neuf.

Le facteur : Enlevez !

Perrichon [*allant à droite*] : Dépêchons-nous (faisons vite) !

Le facteur : Pas par là, c'est par ici. [*Il indique la gauche.*]

Perrichon : Ah ! très-bien ! [*Aux femmes.*] Attendez-moi là ! [*Il sort avec le facteur.*]

. . . . . .

Madame Perrichon : Je suis lasse (fatiguée) d'être assise.

Perrichon [*entrant*] : Enfin ! c'est fini ! j'ai mon bulletin. Je suis enregistré.

Madame Perrichon : Ce n'est pas malheureux !

Le facteur [*poussant son chariot, à Perrichon*] : Monsieur . . . n'oubliez pas (oublier est le contraire de se souvenir) le facteur, s'il vous plaît.

Perrichon : Ah ! oui . . . attendez . . . [*Se concertant avec sa femme et sa fille.*] Qu'est-ce qu'il faut lui donner à celui-là, dix sous ?

Madame Perrichon : Quinze.

Henriette : Vingt.

Perrichon : Allons . . . Va pour vingt sous. [*Les lui donnant.*] Tenez, mon garçon.

Le facteur : Merci, monsieur. [*Il sort.*]

Madame Perrichon : Entrons-nous ?

Perrichon : Un instant . . . Henriette, prends ton carnet et écris.

Madame Perrichon : Déjà ?

Perrichon [*dictant*] : Dépenses : fiacre, deux francs . . . chemin de fer, cent soixante-douze francs cinq centimes . . . facteur, un franc.

Henriette : C'est fait.

Perrichon : Attends ! impression !

Madame Perrichon [*à part*] : Il est insupportable !

Perrichon [*dictant*] : Adieu, France . . . reine des nations ! [*S'interrompant.*] Eh bien ! et mon

panama ? . . . je l'aurai laissé aux bagages ! [*Il veut sortir.*]

Madame Perrichon : Mais non, le voici !

Perrichon : Ah ! oui. [*Dictant.*] Adieu, France ! reine des nations ! [*On entend la cloche, et l'on voit passer plusieurs voyageurs.*]

Madame Perrichon : Le signal ! tu vas nous faire manquer le convoi (le train).

Perrichon : Entrons, nous finirons cela plus tard ! [*L'employé l'arrête à la porte pour voir les billets. Perrichon querelle sa femme et sa fille, et finit par trouver les billets dans sa poche. Ils entrent dans la salle d'attente.*]

DEUXIEME PARTIE.

VI.

LA LITTÉRATURE FRANÇAISE.

BELLA : Je suis enchantée (très-contente) de vous voir aujourd'hui, monsieur Valère ; j'ai beaucoup de questions à vous faire et beaucoup de choses à vous dire.

M. VALÈRE : Eh bien ! mademoiselle . . . . . ?

BELLA : J'ai été hier dans une réunion où l'on m'a présentée à beaucoup de dames que je n'avais pas l'honneur de connaître. J'ai longtemps causé (conversé) avec l'une d'elles, une dame charmante. Elle m'a demandé à quoi je passais (j'employais) mon temps ; je lui ai répondu que, cet hiver, je con-

sacrais toutes mes heures à l'étude du français. "Oh! que je vous félicite!" m'a-t-elle dit. "C'est toujours avec un plaisir extrême que je pense au temps où j'ai étudié cette belle langue. Je fus forcée de l'étudier pour avoir le plaisir d'accompagner mes parents dans leurs fréquents voyages en Europe. Mon père, qui savait très-bien le français, m'avait promis de m'emmener (de me prendre avec lui), si j'arrivais à parler passablement cette langue. Aussi, je commençai l'étude avec beaucoup d'ardeur, et, dans un espace de temps relativement court, je parvins (parvenir, arriver) à parler à la grande satisfaction de mes parents. Quelle agréable étude! et que (comme) je fus heureuse (contente) quand je pus (parf. déf. de pouvoir) lire les ouvrages (les livres) des grands écrivains français. Un monde nouveau s'ouvrit devant moi, un monde différent de celui que j'avais vu dans la littérature anglaise. Plus tard, quand j'arrivai en France, je fus aux anges (être aux anges, être excessivement contente) de trouver que je pouvais comprendre et que j'étais comprise." Elle parla encore longtemps sur ce sujet et, à la fin, je lui demandai, par quel secret elle avait acquis une si parfaite connaissance de la langue française. Elle me répondit que trois choses lui avaient rendu un grand service: 1°, un

bon professeur ; 2°, d'excellents compagnons d'étude; 3°, la pratique de la langue. Son père l'ayant engagée (invitée) à former une petite classe d'enfants, elle réunit (assembla) ses petits frères et ses petites sœurs et leur donna des leçons de français. Elle retira de cette classe les plus grands avantages (profits). Je lui ai parlé de nos études, de notre système, de mes amis, de ma sœur Anna, de ses lettres, et je lui ai dit: "Madame, je voudrais (conditionnel de 'vouloir') bien ouvrir une classe, moi aussi, mais je n'ai ni des frères ni des sœurs plus jeunes que moi." Alors, elle m'a promis de me donner ses propres enfants et les enfants de ses amis. Je vous annonce que je commence demain. J'ai l'intention de prendre pour assistante ma chère petite amie, mademoiselle Marthe.

MARTHE: Oh! que je suis heureuse!

OTTO: Te voilà professeur de français, ma chère Marthe!

LOUIS: Mademoiselle Bella, ne voulez-vous pas me prendre dans votre classe?

BELLA: Vous êtes trop grand pour les enfants, monsieur, et trop savant pour moi; nous aurions tous peur de vous.

M. VALÈRE: C'est bien! c'est bien!

BELLA: Maintenant, monsieur, vous le voyez, je

prends plus d'intérêt à l'étude, et je voudrais avoir une idée exacte des origines de votre langue et quelques notions de littérature française.

M. VALÈRE : Je vais répondre à vos désirs, mademoiselle.

Vous savez que les premiers habitants de la Gaule furent les Gaulois qui parlaient une langue de la famille celtique : c'était un idiome semblable à celui que parlent encore aujourd'hui les Bas-Bretons, en France, et certains habitants de l'Irlande, de l'Écosse, et du pays de Galles.

Avant l'établissement du christianisme, les Romains, sous la conduite de César, conquirent la Gaule et imposèrent aux habitants la langue latine. Vers le Ve siècle, le latin populaire transformé par la prononciation gauloise, commença à apparaître comme une langue distincte appelée "langue romane." Cette langue se partagea (se divisa) en deux grandes langues selon les deux races du nord et du midi (sud) : au nord de la Loire "la langue d'oïl ;" au sud de la Loire "la langue d'oc." C'était l'habitude, au moyen âge, de désigner les langues par le signe de l'affirmation : "oui," était "oïl" au nord, "oc" au midi.

C'est en Provence (dans le sud) que l'on vit s'épanouir (s'ouvrir) les premières fleurs de la litté-

rature romane. La vie (l'existence) des gentilshommes se passait à cultiver le gai savoir (la poésie). Ils faisaient de longues dissertations sur des sujets fort (très) subtils. Les dames y prenaient une part active et présidaient à ces espèces de joutes (tournois) littéraires, appelées "Cours d'amour," parce que l'amour idéal y était ordinairement traité par les poëtes ou troubadours. Ces troubadours étaient des seigneurs ou des chevaliers qui célébraient la beauté de leurs dames et les exploits des preux (braves). Seuls ou accompagnés d'un ménestrel, ils allaient de château en château, récitaient ou chantaient leurs poésies (chansons ou complaintes) au son d'un instrument.

Ce sont eux qui ont introduit la rime dans la poésie. Richard Cœur-de-Lion, roi d'Angleterre, et Bertram de Born sont les deux plus célèbres troubadours.

Dans les premières années du XIIIe siècle la croisade contre les Albigeois, qui se termina par la défaite du Midi par les hommes du Nord, donna le coup de mort à cette florissante littérature des troubadours et la langue d'oc rentra dans son obscurité. Le pays du Languedoc passa à la France. Les patois du midi (patois limousins, provençaux, languedociens, gascons) que l'on parle encore aujourd'hui sont des débris de cette langue.

La langue d'oïl, parlée dans le Nord, devait avoir de plus brillantes destinées : c'est d'elle qu'est sortie la langue française. Ses poëtes sont les trouvères. Ils composèrent de longs poëmes épiques appelés "chansons de gestes." La plus célèbre est la " Chanson de Roland " dont les chevaliers chantaient des fragments avant de marcher à l'ennemi. Elle était très-populaire ; c'était " La Marseillaise" de la chevalerie. La " Chanson de Roland " est le récit de cette funeste (fatale) journée de Roncevaux où Roland périt avec l'arrière-garde de l'armée de Charlemagne. Le grand empereur, retournant de son expédition contre les Maures d'Espagne, marchait en avant avec le corps de son armée. Il avait recommandé à Roland, qui commandait l'arrière-garde, de sonner du cor s'il était attaqué par l'ennemi ; mais Roland, surpris par les Sarrasins dans un étroit défilé des Pyrénées par suite de la trahison d'un chevalier, pensa qu'il était indigne de lui de sonner du cor et donna l'ordre à ses compagnons d'armes de résister vigoureusement à l'attaque. Les Sarrasins étaient en plus grand nombre ; les soldats de l'arrière-garde furent tous massacrés. Au dernier moment, avant de succomber Roland sonna de son cor merveilleux. Le roi accourut, détruisit les Sarrasins et condamna au supplice le traître Ganelon.

Cette chanson est d'une grande beauté. Elle se compose de 4000 vers.

Les trouvères composaient aussi des Fabliaux. On appelait ainsi des apologues ou allégories. Le plus fameux est le " Roman de Renart " qui, sous une forme allégorique est une véritable satire politique et morale du monde contemporain. Ce roman passa en Allemagne et, de nos jours, le célèbre Gœthe lui a donné la forme moderne.

Un mot du théâtre : Pour trouver l'origine des théâtres, il faut remonter à ces naïves représentations scèniques dans les églises comme accompagnement des liturgies. Au commencement, les prêtres récitaient des textes bibliques ; plus tard, on représenta les faits les plus signalés de la vie du Sauveur et des saints populaires. Puis, les mystères (c'est ainsi qu'on appelait ces pièces) sortirent de l'église et furent joués sur la place publique : Adam, les Vierges folles et les Vierges sages, le Jeu de Saint-Nicolas, etc. Ces pièces étaient d'une longueur excessive. Il en est qui n'ont pas moins de 60,000 vers ; il fallait naturellement plusieurs jours pour les représenter. Aussi, un tel (semblable) spectacle était un événement. On l'annonçait plusieurs mois à l'avance. On construisait sur une

place publique un immense édifice en bois, divisé en plusieurs étages dont le plus élevé représentait le Paradis, et le plus bas l'Enfer (séjour de Satan). Les étages intermédiaires représentaient les différents lieux (places) de la terre où devait se passer l'action. Les hommes se plaçaient dans les étages intermédiaires, les anges dans l'étage supérieur, et les diables dans l'étage inférieur. Quelquefois ceux-ci (les diables) montaient dans les étages intermédiaires pour tenter les hommes, mais aussitôt (à l'instant) les anges descendaient pour venir au secours de la faible humanité.

Quand on fut un peu las (fatigué) de ces pièces religieuses, on se mit à jouer (on commença à jouer) des pièces profanes : moralités, soties, farces. Les moralités n'étaient autre chose que des allégories. Pièces moins grossières que les mystères, elles attiraient un public plus cultivé. Les soties étaient des pièces satiriques qui attaquaient tout, la politique, la religion, la vie publique, la vie privée. Les farces étaient des pièces comiques prises dans la vie bourgeoise. La farce de " Maître Pathelin" est un chef-d'œuvre de bonne plaisanterie qui mérite le nom de comédie. Elle a été représentée en 1873 au Théâtre Français. Voici son analyse en quelques mots.

Monsieur Guillaume est un marchand d'habits et de drap (le drap sert à faire des habits) qui possède de grands troupeaux de moutons. Comme il remarque que le nombre de ses moutons diminue toujours au lieu d'augmenter, il accuse de larcin son berger (pasteur) Aignelet et va faire sa plainte au juge. Le berger Aignelet prend pour défenseur l'avocat Pathelin. C'est un avocat très peu honnête : il a volé (dérobé ; "voler" signifie "commettre un larcin") du drap à M. Guillaume. Le marchand est indigné quand il voit au tribunal cet avocat infâme. Dans sa plainte au juge, il parle tour-à-tour (alternativement) de son drap et de ses moutons ; il confond sans cesse les deux larcins. Le juge qui ne s'attend pas (qui n'est pas préparé) à recevoir cette double accusation, lui répète souvent ces mots : "Revenons à nos moutons." Le berger Aignelet répond à toutes les questions qu'on lui adresse en imitant les bêlements des moutons : Bêe, bêe. Il est regardé par le juge comme idiot, incapable d'agir avec discernement. Quand l'affaire est terminée, l'avocat demande ses honoraires (son salaire) à son client. Aignelet lui répond : "Bêe, bêe." "Dites, Aignelet." "Bêe, bêe." "Dites ; ai-je bien plaidé ?" "Bêe." "Votre accusateur s'est retiré, ne dites plus : bêe." "Bêe." "Ne vous ai-je pas bien défendu ?" "Bêe."

"Il faut que je parte; payez-moi." "Bêe." "Quoi! bêe! il ne faut plus le dire; payez-moi." "Bêe." Et l'avocat ne reçoit pas d'autre salaire.

Après la longue nuit du moyen-âge, les lettres et les arts brillèrent de nouveau (encore) en Europe. Ce fut l'époque de la Renaissance. Trois grands faits déterminèrent cet heureux mouvement: 1°, la découverte de l'imprimerie par Gutemberg, qui mit les livres dans les mains de tout le monde: 2°, la prise de Constantinople par les Turcs en 1453, qui eut pour résultat de disperser en Occident les savants et les littérateurs de l'Orient; 3°, la découverte de l'Amérique qui donna une impulsion immense au commerce et à la navigation.

Cinq noms résument l'histoire littéraire de la France à cette époque: Rabelais, Marot, Ronsard, Montaigne, et Malherbe. Ce dernier est considéré comme le grand réformateur de la langue française. Il formula des préceptes, donna des décisions, condamna les ouvrages (livres) et les idées de certains écrivains au nom du bon sens et de la grammaire. Il était extrêmement sévère pour lui-même et pour les gens de sa maison. Quand il écrivait, il retouchait vingt fois sa phrase. On raconte qu'un de ses amis ayant perdu sa femme, il prit la plume pour

écrire une lettre de condoléance. La première rédaction ne le satisfit pas, il en fit une seconde, puis une troisième, une quatrième ; il passa des semaines, des mois à écrire. Quand la lettre fut achevée (finie), l'ami était remarié.

Il mourut en 1628, âgé de 73 ans. Il conserva jusqu'à ses derniers moments la pleine (entière) possession de ses facultés. À son lit de mort, pendant que son confesseur le préparait, dans une touchante exhortation, à paraître devant Dieu, il entendit qu'une de ses gardes faisait une faute de français. Le sévère grammairien interrompit brusquement le prêtre (le confesseur) pour réprimander sa domestique et corriger la faute.

Quand la langue fut formée et soumise à certaines règles, le cardinal de Richelieu fonda l'Académie française. Composée de quarante membres, l'Académie eut pour mission de conserver l'unité et la pureté de la langue, et de stimuler l'émulation des écrivains par l'honneur qui s'attachait au titre d'académicien.

Et maintenant, mes amis, voici la grande époque qui commence. Voici devant vous les poëtes sublimes, les gracieux écrivains, les brillants orateurs, toutes les gloires de notre grande littérature. Un jour, vous les connaîtrez et vous les admirerez.

C'est assez de littérature aujourd'hui, n'est-ce pas mademoiselle Bella? Permettez-moi de finir en vous donnant certains détails de la vie intime de quelques hommes illustres.

Guillaume Budé, "la merveille de France," comme l'appelle Érasme, était toujours distrait. Un jour, son domestique entra précipitamment dans sa chambre et lui dit: "La maison est en feu (en flammes)." "Dites cela à ma femme," répliqua-t-il; "je ne m'occupe pas des affaires domestiques."

Le duc de Sully, ministre de Henri IV., prisait (priser, aspirer le tabac par le nez) beaucoup, sans égards (respect, considération) pour la compagnie. Un jour qu'il était chez le roi (dans l'appartement du roi), il prit sa tabatière (boîte pour le tabac) et son mouchoir. . . .

LOUIS: Pardon, monsieur, de vous interrompre; qu'est-ce que "le mouchoir"?

M. VALÈRE: Le mouchoir? c'est un objet indispensable, il est fait de lin. Tout le monde a un mouchoir dans sa poche; tout le monde se sert du mouchoir, surtout (particulièrement) les dames sensibles qui entendent, au théâtre, quelque grand tragédien. Quand elles sont émues (quand elles ont une grande émotion), elles portent le mouchoir à

leurs yeux; elles pleurent. Vous savez tous l'histoire du mouchoir de la reine Élisabeth. Un jour qu'elle assistait à une tragédie dont Shakespeare jouait le principal rôle, elle laissa tomber son mouchoir sur la scène pour éprouver (mettre à l'épreuve) la présence d'esprit du grand homme. Quand Shakespeare eut fini sa phrase, il dit en s'adressant aux spectateurs: "Permettez-moi de ramasser le mouchoir de la reine, notre sœur." Et il ramassa solennellement le mouchoir royal.

MARTHE: Tu comprends, n'est-ce-pas, Louis? Voici mon mouchoir.

LOUIS: Merci, merci, Marthe; je comprends.

M. VALÈRE: Avant de continuer l'anecdote, je vous demande la permission de vous expliquer encore deux mots que je vais employer: "remplir" et "vider." Vous mettez beaucoup d'objets dans votre poche, vous la remplissez (vous remplissez votre poche); vous versez beaucoup d'eau (vous mettez beaucoup d'eau) dans un verre, vous le remplissez. "Vider" est tout le contraire: vous ôtez les objets de la poche, vous videz la poche; vous buvez l'eau, vous videz le verre; le verre n'est plus plein (rempli), il est vide.

Eh bien! Sully prit sa tabatière et son mouchoir, et les mit sur la table. Le roi, offensé de ce sans-

gène (de cette liberté), lui dit : " Duc, vous êtes en présence de Sa Majesté." Le ministre répliqua avec sang-froid : " Sire, ne soyez pas fâché (mécontent, irrité) que je vide mes poches en votre présence ; les autres officiers remplissent les leurs (leurs poches) en votre absence."

Rabelais, le grand satirique et joyeux écrivain, disait souvent : " Manger et boire, c'est ma seule source d'inspiration. Regardez cette bouteille, c'est mon Hélicon ; elle contient ce qui m'inspire. Quand je bois, je pense ; quand je pense, je bois."

Chateaubriand, au contraire, était une mélancolique majesté. Il avait la manie de vouloir paraître plus vieux qu'il ne l'était (qu'il n'était vieux). À soixante ans, il se comparait à Mathusalem. Dans toutes ses lettres il parlait de la mort.

Béranger, notre grand poëte-chansonnier aimait beaucoup le travail manuel. Il avait fréquemment un instrument de charpentier dans une main et la plume dans l'autre (main).

Il est intéressant d'observer à quels moyens (expédients) ont eu recours certains écrivains pour composer leurs chefs-d'œuvre. Le Sage, l'auteur de " Gil Blas de Santillane," ne pouvait travailler qu'à la lumière du soleil (pouvait travailler seulement

à la lumière du soleil ; ne—que signifie "seulement"). Son inspiration commençait au lever du soleil et grandissait (grandir, devenir grande) à mesure (à proportion) que le soleil montait dans le ciel. À midi, son esprit était merveilleusement fécond, et le soir, au coucher du soleil, la source de l'inspiration était tarie.

L'historien Mézeray ne pouvait travailler à la lumière du jour. Il fermait les portes et les fenêtres de sa chambre et allumait la lampe ou la chandelle. Alors (à ce moment) arrivait l'inspiration ; et si quelque ami venait lui rendre visite, il le reconduisait (il l'accompagnait), la chandelle à la main.

Eugène Sue avait aussi cette habitude ; il faisait du jour la nuit et de la nuit le jour.

Buffon, notre célèbre naturaliste, se retirait toujours, pour écrire, dans le petit pavillon du château de Montbars ; il en avait fait son cabinet de travail. C'était comme un temple magnifiquement décoré, et lui (Buffon) en était le prêtre. Quand il écrivait, il était toujours en grande toilette.

Charles Étienne, écrivain dramatique et politique, écrivait toujours seul. Si l'inspiration lui arrivait dans la rue, il rentrait vite chez lui, se retirait dans sa chambre, fermait la porte, et se couchait sur son lit.

Monseigneur Dupanloup, le célèbre évêque d'Orléans, a composé toutes ses brochures (pamphlets) en se promenant. Ses secrétaires écrivaient sous sa dictée.

Gustave Planche, critique de talent, aimait beaucoup les bonbons ; quand il écrivait, il en avait toujours un (il avait toujours un bonbon) dans la bouche (la bouche est la partie de la figure où vous portez les aliments quand vous mangez).

Lamartine, le grand poëte, avait habituellement le bonnet de nuit sur la tête. Il aimait extraordinairement les chiens ; il en avait toujours un grand nombre.

George Sand aimait aussi les chiens.

Je vais vous dire encore quelque chose de deux grands écrivains. Mais, auparavant (avant), je dois vous expliquer deux mots : bâiller et siffler. Quand vous êtes fatigués, quand vous êtes dans une société peu agréable, quand vous allez au théâtre et que la pièce n'est pas intéressante, vous vous ennuyez (s'ennuyer, avoir de l'ennui), et quand vous vous ennuyez, vous ouvrez la bouche, vous bâillez. En France, quand la pièce de théâtre est mauvaise (" mauvais" est le contraire de " bon"), non seulement nous bâillons, mais pour montrer notre mécontentement nous sifflons. Comprenez-vous " siffler" ? Le locomo-

tive siffle avant de se mettre en mouvement, les machines des fabriques sifflent à l'heure du matin pour donner le signal du travail.

Zaïre, la plus grande tragédie de Voltaire, n'eut pas à la première représentation tout le succès qu'elle méritait. Le public resta froid, indifférent. Voltaire était indigné et ne pouvait comprendre cette injustice. Enfin, pour se consoler un peu, il dit à son ami Piron : " Il est vrai que ma pièce n'a pas plu (participe passé de ' plaire '), mais elle n'a pas été sifflée." " Comment voulez-vous, mon ami, que l'on siffle quand on bâille ?" lui répliqua Piron.

Victor Hugo rencontra un jour, dans la rue, son ami Émile Augier et lui dit : " Mon cher ami, vous avez des idées politiques bien étranges ; vous êtes un affreux (horrible) réactionnaire. S'il arrive une révolution, vous êtes capable de me faire trancher (couper) la tête." " Oui," répliqua Augier, " je vous la ferais trancher, mais, je la garderais pour moi."

Il n'y a pas longtemps, Victor Hugo donnait un dîner dans sa résidence de l'avenue d'Eylau. À la fin du repas, un des convives (invités) porta un toast au maître de la maison. Celui-ci (Victor Hugo) se tourna vers Coppée (c'est un bon poëte moderne) assis à sa droite, et, lui présentant amicalement son

verre, lui dit: "Voulez-vous que les deux poëtes ici présents boivent un peu à leur santé?" "Oh! maître," répondit modestement Coppée, "il n'y a ici qu'un poëte (il y a ici un poëte seulement)." "Eh bien! et moi," demanda Victor Hugo du ton le plus aimable, "je ne compte donc pas?"

LOUIS: Monsieur, vous nous avez dit que Voltaire et Victor Hugo étaient de grands écrivains. À ce propos, permettez-moi de vous demander quelle place il faut donner à l'adjectif en français. Tantôt vous le mettez avant le substantif, tantôt après; tantôt vous dites un grand homme, tantôt un homme grand.

M. VALÈRE: Il y a des adjectifs qui se mettent avant le substantif: un beau jardin, un grand arbre, etc. Il y en a qui se mettent après: un habit rouge, une table ovale, etc. L'usage vous les fera connaître. Mais, ordinairement, l'adjectif peut précéder ou suivre le substantif, c'est l'oreille qui décide: une charmante demoiselle, une demoiselle charmante. Il y a des adjectifs qui changent la signification du substantif, selon qu'ils sont placés avant ou après: Un grand homme est un homme de génie, un homme illustre; un homme grand est un homme haut, un homme qui n'est pas petit. Un

brave homme signifie un homme qui a de la bonhomie (simplicité) et de la probité ; un homme brave désigne un homme qui a du courage. Un honnête homme est un homme qui a de la probité ; un homme honnête signifie un homme poli. Un pauvre homme est un homme sans capacité ; un homme pauvre désigne un homme sans fortune.

LOUIS : Encore une autre question, monsieur. Pourquoi le participe passé se met-il tantôt au masculin, tantôt au féminin ? Vous avez dit, par exemple, que les dames sont " émues" au théâtre.

M. VALÈRE : Le participe passé, accompagné de l'auxiliaire être, s'accorde avec le sujet : Je suis allé ; Madame est allée.

Le participe passé, accompagné de l'auxiliaire avoir, s'accorde avec son complément (objet) direct, quand il en est précédé (quand il est précédé de ce complément), et reste invariable quand le complément direct est placé après, ou qu'il n'y a pas de complément de cette nature. Ex.: Les fleurs que j'ai vues. La lettre que j'ai reçue. Je l'ai perdue. Il nous a récompensés. Quelle peine j'ai causée à cette personne ! Combien de livres avez-vous lus ? Dans les verbes réfléchis, l'auxiliaire " être" est employé pour " avoir ;" il faut donc appliquer la même règle.

MARTHE: Permettez-moi aussi, monsieur, de vous demander deux petites explications. J'ai remarqué, 1°, que vous supprimez quelquefois l'article devant les noms; vous avez dit que Voltaire et Victor Hugo sont "de grands écrivains;" 2°, que vous mettez souvent le pronom "ce" à la place de "il ou elle." Rabelais dit: Regardez cette bouteille, c'est mon Hélicon. "Bouteille" est féminin; pourquoi ne pas dire: "elle est mon Hélicon"?

M. VALÈRE: 1° On supprime l'article, quand le nom, employé dans un sens partitif, est précédé d'un adjectif; on emploie seulement la préposition "de." Ex.: Je vois de belles maisons. La France a produit de grands écrivains.

On supprime aussi l'article dans les phrases négatives: Je ne vous ferai pas de reproches; je ne veux pas de café.

Mais, si le nom est suivi d'un adjectif ou d'une proposition incidente qui en détermine la signification, on met l'article: Je n'ai pas étudié la grammaire française. Je n'ai pas reçu la lettre que vous m'avez écrite. 2° On emploie, en français, le pronom sujet "ce" à la place de "il, ils, elle, elles," quand l'attribut de la proposition est un substantif ou un pronom: J'aime beaucoup La Fontaine, "c'est mon auteur favori," et non "il est mon

auteur favori;" "c'est celui que je préfère" et non "il est celui que je préfère."

MARTHE: Merci, monsieur, je comprends.

BELLA: Tout ce que vous nous avez dit, monsieur, au sujet de la langue française et des écrivains, nous a bien intéressés, je vous en remercie beaucoup. Mais, ordinairement, les Français aiment à parler de Corneille, de Racine, de Molière, et vous n'en avez rien dit. Pensez-vous que ce sujet soit trop élevé pour nous?

M. VALÈRE: Les ouvrages (les livres) de ces trois grands hommes sont vraiment très-élevés, mais nous ferons un choix des pièces les plus faciles et je pense que vous pourrez bientôt (avant longtemps) les lire.

OTTO: Monsieur, la France a-t-elle produit d'autres poëtes comparables à ceux-là (Corneille, Racine, Molière)?

M. VALÈRE: C'est une question à laquelle il est difficile de répondre en quelques mots. Je pourrais (conditionnel de "pouvoir") vous nommer d'autres grands poëtes; je pourrais vous en nommer un (vous nommer un grand poëte) qui est encore en vie.....

LOUIS: Est-ce que Victor Hugo a écrit comme les anciens classiques?

M. VALÈRE: Non, mon ami, les écrivains clas-

siques et les écrivains modernes diffèrent pour les allures (le mouvement) du style. De plus, les anciens écrivains tragiques observaient ordinairement les règles des trois unités; les modernes ne les observent pas.

Louis : Je suis bien aise (très content) que vous ayez prononcé ce mot. J'ai souvent (fréquemment) entendu parler des trois unités, et je ne les ai jamais bien comprises. Je vous serai bien obligé, monsieur, de me les expliquer.

Otto : Permettez-moi, monsieur, de donner cette explication à mon frère.

Les trois unités sont : l'unité d'action, l'unité de temps, et l'unité de lieu (place). Les écrivains de tous les pays ont toujours été d'accord sur l'unité d'action : une pièce doit avoir une action principale, une seule intrigue; mais on n'a pas été toujours d'accord sur les deux autres unités. Les anciens Grecs étaient forcés de les observer par la nature de leur théâtre. Les représentations théâtrales étaient originairement un acte de religion, une cérémonie en l'honneur du dieu Dionysos (Bacchus); il n'y avait pas de changement de scène, voilà par conséquent l'unité de lieu qui s'imposait. Dans leurs tragédies, ils avaient aussi des chœurs, composés

d'hommes et de femmes habitant les environs du lieu de l'action, et l'unité de temps leur était nécessaire pour rendre vraisemblable la présence de tous ces personnages.

BELLA : Savez-vous, monsieur Otto, que je suis jalouse de vous ?

OTTO : Pourquoi donc, mademoiselle ?

BELLA : Je vous envie vos nombreuses connaissances et surtout (particulièrement) votre connaissance de la langue grecque. Vous lisez le grec, n'est-ce pas ?

OTTO : Avec quel plaisir, mademoiselle !

BELLA : Vous avez lu, sans doute, Homère en grec ?

OTTO : Oui, mademoiselle.

BELLA : Et les grandes tragédies ?

OTTO : Oui, quelques pièces d'Eschyle, de Sophocle, et d'Euripide. C'est un charme que de lire ces tragédies, surtout celles de Sophocle. Et l'histoire grecque, l'histoire du siècle de Périclès, de quel intérêt n'est-elle pas pour nous ? N'est-ce pas la période la plus glorieuse de l'histoire de l'humanité ? Le peuple était heureux, riche, hautement cultivé. C'est à cette époque qu'ont vécu (participe passé de "vivre") les artistes fameux et que les arts s'élevèrent jusqu'à l'exquise perfection. Tous les âges

qui ont suivi ont regardé de ce côté, et c'est là qu'il ont trouvé l'idéal du beau et du sublime.

LOUIS: J'ai lu dans un livre, je ne sais plus lequel, que les Français sont pour les nations modernes ce que les Grecs étaient pour les nations de l'antiquité.

M. VALÈRE: Cela est vrai, monsieur Louis, jusqu'à un certain point (degré). Les Français aiment la beauté; ils la recherchent, ils s'appliquent à la mettre partout, dans la littérature, dans l'architecture, dans les modes, dans les fabrications, dans les bonnes manières. . . .

BELLA: N'y a-t-il pas une grande différence entre la civilité française et celle des autres nations?

M. VALÈRE: Assurément, il y a une différence; les peuples n'ont pas tous les mêmes usages.

BELLA: Je pense que les Français diffèrent de nous en des choses essentielles.

M. VALÈRE: Qu'est-ce qui vous fait supposer cela, mademoiselle?

BELLA: Une lettre d'Anna. Ma sœur me dit, par exemple:

"Les jeunes filles ne vivent pas en France comme chez nous. En Allemagne et en Angleterre les

jeunes filles sortent seules comme en Amérique. Ici (en France) elles vivent entourées de la protection de leur famille. Une jeune fille ne fait aucune visite sans être accompagnée d'un chaperon."

Anna me parle de quelques autres points; les voici:

"On est très-poli dans les formules qui terminent les lettres. Une terminaison trop brève (courte) est peu polie. 'Je vous salue' est protecteur; toute personne bien élevée (polie) lui substitue cette formule: 'Veuillez (impératif de "vouloir") recevoir mes compliments.'

"Un homme qui écrit à une femme, à un supérieur, ou à un homme âgé, termine sa lettre par une formule dans laquelle figure le mot 'respect:' 1° 'Veuillez accepter les témoignages de mon respect;' 2° 'Veuillez agréer (ou recevoir) les témoignages de mon profond respect;' 3° 'Veuillez agréer l'assurance de mes sentiments respectueux,' etc., etc.

"Si un homme écrit à un égal, ou bien à un inférieur, il adresse ses compliments. Il peut employer aussi ces formules: 'Veuillez recevoir l'assurance de ma considération;' ou 'Agréez l'assurance des sentiments que je vous dois.'

"Les formules respectueuses sont aussi employées par les femmes qui écrivent à des femmes âgées. Dans tout autre cas, une femme emploie un ton d'égalité: 'Veuillez recevoir mes compliments les

plus empressés ;' ou, 'Veuillez recevoir mes compliments les plus affectueux,' etc. . . L'amitié ou la familiarité inspire une lettre et sa formule finale.

"En tête de la lettre on place le mot 'Monsieur' ou 'Madame.' Si l'on a des relations familières avec la personne, on met 'Cher Monsieur' ou 'Chère Madame.' On n'écrit pas 'Ma chère dame.' On ne doit pas écrire deux fois le mot 'Monsieur' ou 'Madame' sur une adresse, comme le font quelques personnes.

"On adresse aux amis des lettres annonçant les événements les plus importants, naissance, mariage, décès ; on les appelle 'lettres de faire part.'

"Voici des modèles de cartes d'invitation : 'Monsieur et Madame X. . . prient Monsieur V. . . de leur faire l'honneur de venir dîner chez eux, lundi prochain, 3 décembre, à sept heures.'

"'Monsieur X. . . et Madame X. . . prient Monsieur V. . . de leur faire l'honneur d'assister au bal qu'ils donneront le 20 décembre à . . . heures.'

"On adresse les cartes d'invitation quinze jours avant le bal.

"Au bal, un homme demande toujours à une femme 'si elle veut bien consentir à lui faire l'honneur de danser avec lui.' Toute autre formule, et par exemple la substitution du mot 'plaisir' à celui d'' honneur' serait inconvenante.

"Dans la conversation on ne place pas le nom de famille après le mot 'Monsieur' ou 'Madame.' On

ne dit pas : 'Oui, monsieur Smith ;' on dit : 'Oui, monsieur.' On ne dit pas : 'Volontiers, madame Smith ;' on dit : 'Volontiers, madame.' Quelquefois, on dit le nom de la personne pour appeler son attention dans une réunion (assemblée) nombreuse.

" Quand on parle d'une personne absente, on doit dire le nom de famille. On dit : 'Comment va madame Smith ?'

" Un homme célèbre, on le désigne par son nom, sans le faire précéder du mot 'Monsieur.' On dit, Alexandre Dumas, Victor Hugo. Mais on place toujours le mot 'Madame' avant le nom d'une femme célèbre : Madame de Sévigné, Madame de Staël.

" Les domestiques parlent à la troisième personne. Ils ne disent pas : 'Madame, votre tailleur est arrivé ;' ils disent : 'Le tailleur de madame est arrivé.' Ils ne disent pas : 'Monsieur, voulez-vous que je vous apporte le déjeuner dans votre chambre ?' Ils disent : 'Monsieur veut-il que je lui apporte le déjeuner dans sa chambre ?'

" Pour annoncer le dîner une servante dit : 'Madame est servie.'

"En France, le ton impératif n'est pas poli. 'Apportez-moi,' 'Donnez-moi,' et tous les équivalents, sont essentiellement grossiers. 'Voulez-vous m'apporter,' 'Ayez la bonté de m'apporter,' 'Voudriez-vous me donner' sont des formules plus convenables qui indiquent une bonne éducation."

Ma sœur m'a écrit encore beaucoup d'autres choses

au sujet des visites, des cartes de visite, des repas, des soirées, des théâtres, des promenades, des cérémonies du baptême, des funérailles, mais je ne veux pas vous fatiguer, je vous lirai tout cela un autre jour ; je vais vous lire seulement la question du mariage.

"Le fiancé offre la corbeille, la veille du jour fixé pour la célébration du mariage. Cette corbeille est un coffret (une boîte) plus ou moins grand, en bois plus ou moins précieux ; il porte les initiales de la jeune femme. Il contient un ou plusieurs châles de cachemire, des bijoux (objets précieux, diamants, boutons d'oreille, etc.), une ou deux garnitures de dentelle, un porte-monnaie, un carnet pour cartes de visite, etc.

"Le fiancé joint à la corbeille des présents destinés à chacun des frères et des sœurs non mariés de sa future.

"Ordinairement on célèbre le mariage civil la veille du jour fixé pour le mariage religieux.

"Pour se rendre (aller) à l'église, la mariée monte dans la première voiture, et se place au fond, à droite, près de sa mère ou de la personne qui la représente ; vis-à-vis (en face) d'elle se placent son père et le plus proche parent. La seconde voiture est occupée par le marié et sa famille ; puis, viennent les invités. Pour entrer à l'église, la mariée donne le bras (le bras est cette partie du corps à l'extrémité de laquelle est la main) à son père, le

marié à sa mère; le père du marié à la mère de la mariée. La famille de la mariée, et les personnes invitées par elle, se placent à gauche de l'église; la famille du marié et les personnes invitées par cette famille occupent la droite de l'église. La demoiselle d'honneur et le garçon d'honneur se placent derrière (l'opposé de 'devant') le couple.

"Pour sortir, le père du marié donne le bras à sa belle-fille, le marié à sa belle-mère, le père de la mariée à la mère de son gendre (beau-fils), et l'on remonte en voiture. Cette fois, le marié et la mariée sont dans la même voiture; la mariée se place près de sa belle-mère, son beau-père et son mari occupent le devant de la voiture.

"Le déjeuner est offert par la famille de la mariée. Celle-ci (la mariée) occupe la place d'honneur entre son père et son beau-père; vis-à-vis d'elle son mari est assis entre sa mère et sa belle-mère.".

LOUIS: Mademoiselle, écrivez-vous bientôt à mademoiselle votre sœur?

BELLA: Ce soir.

LOUIS: Veuillez lui faire mes compliments. Bonsoir; je dois (je suis obligé de) sortir.

MARTHE: Je t'accompagne, Louis. Adieu, Bella. Bonsoir, messieurs.

TOUS: Bonsoir, mademoiselle.

VII.

RÉCRÉATIONS.

M. VALÈRE : Mesdemoiselles, veuillez me donner des nouvelles de votre petite classe. Comment marche-t-elle ?

BELLA : Très-bien, monsieur. C'est un charme de voir avec quel intérêt les enfants assistent à nos réunions et avec quel entrain (vivacité) ils répondent à nos questions. Nous sommes très-contentes de nos élèves et les élèves, je pense, sont très-contents de leurs professeurs. Nous avons l'intention de jouer demain le jeu des vingt questions, mais nous ne savons comment faire ; je vous prierai, monsieur, de nous le dire et de nous donner quelques autres jeux en français pour nos petits amis.

M. VALÈRE : Je veux bien répondre à vos désirs, mademoiselle ; seulement je dois vous dire que nous avons causé (conversé) un peu, monsieur Louis et moi, avant votre arrivée, et je lui ai fait une promesse que je vous demande la permission de tenir (garder ; tenir, tenant, tenu ; je tiens, tu tiens, il tient, nous tenons, vous tenez, ils tiennent). Je lui ai promis de raconter devant vous l'histoire de Paul et Virginie.

BELLA : Je n'insiste pas pour les jeux, monsieur, j'aime mieux (je préfère) entendre le récit de cette belle histoire.

M. VALÈRE : En 1726, un jeune homme de Normandie, appelé Monsieur de La Tour, après avoir sollicité en vain du service en France et des secours de sa famille, se détermina à s'embarquer pour l'Ile de France. Il avait avec lui une jeune femme qu'il aimait beaucoup et dont il était aimé. Elle était d'une ancienne et riche maison de province, mais, ses parents s'étant opposés à son mariage, il l'avait épousée (il s'était marié avec elle) en secret et sans argent. Arrivé à l'Ile de France, il songea (il pensa) à faire fortune. Il laissa sa femme à Port Louis, capitale de l'île, et s'embarqua pour Madagascar, dans l'intention d'y acheter quelques noirs (nègres), et de revenir (retourner) prompte-

ment. Il débarqua à Madagascar dans la mauvaise saison qui commence vers le 15 octobre, et, peu de temps après son arrivée, il y mourut des fièvres pestilentielles qui y règnent pendant six mois de l'année. Sa femme, restée seule à l'Ile de France, se trouva donc veuve dans un pays où elle n'avait ni crédit, ni recommandation. Elle résolut (elle prit la résolution) de cultiver, avec son esclave Marie, un petit coin (espace) de terre, afin de se procurer de quoi vivre. Elle se retira dans une gorge (défilé) de montagne où la Providence lui réservait une amie.

Dans ce lieu solitaire demeurait une femme bonne et sensible qui s'appelait Marguerite. Elle était française aussi, pauvre comme madame de La Tour et mère d'un petit enfant. Un vieux noir, appelé Domingue, cultivait avec elle une petite terre. Madame de La Tour fut charmée de rencontrer une femme dans une position qu'elle jugea semblable à la sienne. Elle lui raconta son histoire, et Marguerite lui offrit sa cabane (petite maison) et son amitié. Un homme du voisinage (d'une terre adjacente), ami de Marguerite, leur conseilla (leur donna le conseil, l'avis) de prendre définitivement possession de ce bassin (vallée) et de se le partager (diviser) entre elles. C'est ce qu'elles firent, et le voisin

(l'ami de Marguerite qui demeurait dans le voisinage) bâtit (construisit) une seconde cabane tout près de celle de Marguerite. Elle venait d'être achevée (finie) quand madame de La Tour mit au monde une fille. Le voisin avait été le parrain (le parrain est l'homme qui présente l'enfant au ministre pour le faire baptiser) de l'enfant de Marguerite, qui s'appelait Paul; il fut aussi celui de la fille de madame de La Tour qui s'appela Virginie. À cette même époque, Domingue, l'esclave de Marguerite, se maria avec Marie, la négresse de madame de La Tour, et les deux familles se trouvèrent plus étroitement (intimement) unies. Domingue, qui était robuste, cultivait indifféremment sur les deux habitations les terrains les plus fertiles, et Marie préparait à manger. Un gros chien faisait la garde autour de la maison.

Les deux dames unies par les mêmes besoins (nécessités), se donnèrent les doux noms d'amie, de compagne et de sœur; elles n'avaient qu'une volonté (elles avaient seulement une volonté), qu'un intérêt, qu'une table. Tout entre elles était commun. Leur amitié mutuelle redoublait à la vue de leurs enfants. Elles prenaient plaisir à les coucher dans le même berceau. Souvent elles les changeaient de

lit. "Mon amie," disait madame de La Tour, "chacune de nous aura deux enfants, et chacun de nos enfants aura deux mères." Souvent aussi elles parlaient de leur mariage, et cette perspective de félicité conjugale leur faisait oublier (perdre le souvenir de) leurs propres peines (afflictions).

Rien (aucune chose) n'était comparable à l'attachement que les enfants avaient déjà l'un pour l'autre. Si Paul se mettait en colère (entrait en fureur) on lui montrait Virginie; à sa vue, il s'apaisait (il se calmait). Si Virginie souffrait, on en était averti (informé) par les cris de Paul. Ils étaient ensemble tout le jour; la nuit même ne pouvait les séparer; ils étaient couchés dans le même berceau, les mains passées mutuellement autour de leurs cous (le cou est la partie du corps qui unit la tête au tronc), et endormis dans les bras l'un de l'autre.

Quand ils surent (parf. déf. de "savoir") parler, les premiers noms qu'ils se donnèrent furent ceux de frère et de sœur. Toute leur étude était de se complaire et de s'entr'aider (s'aider mutuellement). Ils étaient ignorants comme des créoles, et ne savaient ni lire ni écrire. Ils ne se préoccupaient guère (ils se préoccupaient très-peu) de l'histoire des temps anciens, leur curiosité n'allait pas si loin. Leur affection mutuelle et celle de leurs mères oc-

cupaient toute l'activité de leurs âmes. Ainsi (de cette manière) se passa leur première enfance comme une aube (aurore) qui annonce le plus beau jour.

Madame de La Tour, voyant sa fille se développer avec tant de charmes, devenait (devenir, devenant, devenu ; je deviens, etc.) de plus en plus inquiète. "Si je venais à mourir," disait-elle quelquefois, "que deviendrait (conditionnel de 'devenir') Virginie sans fortune?" Elle avait en France une tante, fille de qualité, riche, vieille, et dévote. Elle lui écrivit pour lui annoncer la mort inattendue (non attendue) de son mari, la naissance (l'arrivée au monde) de sa fille Virginie, et l'embarras dans lequel elle se trouvait. Elle ne reçut, pour toute réponse, que des reproches et comprit bien qu'elle ne devait compter que sur ses propres ressources.

Paul, à l'âge de douze ans, plus robuste et plus intelligent que les Européens à quinze, avait embelli ce que le noir Domingue cultivait. Il allait avec lui dans les bois voisins, y prenait des plants d'orangers, de dattiers, et de citronniers, et les plantait autour des cabanes ou dans le bassin aux endroits (places) qui leur convenaient. Il avait transformé cette gorge en une délicieuse vallée.

Ces aimables enfants passèrent leurs premiers jours dans l'innocence et le bonheur (félicité). À la belle saison, ils prenaient leurs repas champêtres sous les arbres ou près d'un rocher (roc). Dans la saison pluvieuse (de la pluie), ils passaient la journée (le jour) tous ensemble dans la case (cabane), occupés, maîtres et serviteurs, à faire des paniers de bambou. La nuit venue, madame de La Tour ou Marguerite racontait quelques histoires de voyageurs égarés (perdus) dans les bois de l'Europe infestés de brigands, ou le naufrage (la ruine, la destruction) de quelque vaisseau (bateau) jeté (précipité) par la tempête sur les rochers d'une île déserte. De temps en temps madame de La Tour lisait publiquement quelque histoire touchante de l'Ancien ou du Nouveau Testament. Ils raisonnaient peu sur ces livres sacrés, car leur théologie était toute en sentiment, comme celle de la nature, et leur morale toute en action, comme celle de l'Évangile.

Ainsi grandissaient (croître, grandir, devenir grand) ces deux enfants de la nature ; aucune passion n'avait dépravé leur cœur ; l'amour et la piété développaient chaque jour la beauté de leur âme. Tels (semblables), dans le jardin d'Éden, apparurent (apparaître) nos premiers parents, lorsque (quand),

sortant des mains de Dieu, ils se virent, s'approchèrent et conversèrent d'abord (premièrement) comme frère et comme sœur : Virginie, modeste et confiante comme Ève, et Paul, semblable à Adam, ayant la stature d'un homme, avec la simplicité d'un enfant.

Quelquefois, seul avec elle, il lui disait : " Lorsque je suis fatigué, ta vue me délasse (repose). Quand, du haut de la montagne, je t'aperçois au fond (au bas) de ce vallon, tu me parais comme un bouton de rose (tu as l'apparence d'un bouton de rose). Lorsque (quand) je t'approche, tu ravis tous mes sens. L'azur du ciel est moins beau que le bleu de tes yeux." Virginie lui répondait : " O mon frère ! les rayons du soleil au matin, au haut de ces rochers, me donnent moins de joie que ta présence. J'aime bien ma mère, j'aime bien la tienne (ta mère) ; mais, quand elles t'appellent mon fils, je les aime encore davantage (plus)." Ils s'aimaient comme deux anges.

Bientôt (quelque temps après), Virginie fut agitée d'un mal inconnu (non-connu, ignoré). Ses beaux yeux se marbraient de noir, son teint (couleur du visage) jaunissait (devenait jaune) ; la sérénité n'était plus sur son front. On la voyait tout à

coup (soudain, soudainement) gaie sans joie, et triste (triste est le contraire de "gaie") sans chagrin (affliction). Quelquefois, à la vue de Paul, elle allait vers lui ; puis, tout à coup (soudain), près de l'aborder (l'accoster), un embarras étrange la saisissait (la prenait), un rouge vif (intense) colorait sa figure et ses yeux se fermaient à demi. Si Paul voulait l'embrasser, elle courait (elle galopait) tremblante vers sa mère. L'infortunée était troublée par les caresses de son frère. Paul ne comprenait rien à ses caprices si nouveaux et si étranges.

Les mères des deux enfants remarquèrent bientôt ce changement. Marguerite dit à madame de La Tour: "Pourquoi ne marions-nous pas Paul et Virginie ? ils ont l'un pour l'autre une passion extrême." Madame de La Tour lui répondit: "Ils sont trop jeunes et trop pauvres. Attendons encore. Nous n'avons que le nécessaire de chaque jour. Savez-vous ce qu'il faut faire, ma chère amie ? Il faut faire passer Paul dans l'Inde pour un peu de temps, le commerce lui fournira (lui donnera) assez d'argent pour acheter quelque esclave, et, à son retour ici, nous le marierons à Virginie. Nous en parlerons à notre voisin." Le voisin consulté fut de leur avis ; il pensait aussi qu'une séparation était nécessaire.

Le voyage fut décidé ; il ne restait plus qu'à en informer le voyageur. On l'en informa. Paul répondit qu'il ne consentirait jamais à se séparer de ses mères et de sa sœur.

À cette même époque, un vaisseau (un bateau), arrivé de France, apporta à madame de La Tour une lettre de sa tante. Elle mandait à sa nièce de repasser en France, ou, si sa santé ne lui permettait pas de faire un si long voyage, elle lui enjoignait (enjoindre, commander) d'envoyer (de faire partir) Virginie à laquelle elle destinait une bonne éducation et toute sa fortune. Cette lettre répandit (jeta) la consternation dans la famille. Domingue et Marie se mirent à pleurer et à se lamenter. Paul, immobile d'étonnement (de surprise) paraissait prêt (disposé) à se mettre en colère (à entrer en fureur). Virginie, les yeux fixés sur sa mère, semblait lui demander une réponse. " Pourriez-vous (conditionnel de 'pouvoir') nous quitter maintenant ?" dit Marguerite à madame de La Tour. " Non, mon amie ; non, mes enfants," reprit madame de La Tour ; " je ne vous quitterai point. J'ai vécu (participe passé de 'vivre') avec vous, et c'est avec vous que je veux mourir." À ce discours, la joie couvrit tous les visages. Paul, embrassant madame de La Tour, lui dit : " Je ne vous quitterai pas non plus ;

je n'irai point aux Indes. Nous travaillerons tous pour vous, chère maman."

Le lendemain, au lever du soleil, Domingue les avertit (avertir, informer) qu'un monsieur à cheval, suivi de deux esclaves, s'avançait vers l'habitation. C'était M. de La Bourdonnaye, le gouverneur de l'île. Il entra dans la case où toute la famille était à table. "Madame," dit-il en s'adressant à madame de La Tour, "vous avez une tante de qualité et fort riche à Paris, qui vous réserve sa fortune et vous attend auprès d'elle." Madame de La Tour répondit que sa santé altérée ne lui permettait pas de faire un si long voyage. "Alors (dans ce cas)," reprit M. de La Bourdonnaye, "envoyez votre fille; vous ne pouvez pas sans injustice la priver d'une si grande succession. Enfin, madame, je dois vous dire qu'on m'a écrit d'user dans cette affaire de toute mon influence, et s'il le fallait (si c'était nécessaire) de mon autorité." En disant ces mots, il posa (il plaça) sur la table un gros sac de piastres. "Voilà," continua-t-il, "ce qui est destiné aux préparatifs de voyage de mademoiselle votre fille, de la part de votre tante." Puis encore, il prit madame de La Tour en particulier, et lui dit qu'il se présentait une occasion d'envoyer sa fille en France sur un vaisseau prêt à partir.

"Votre tante," lui-dit-il, "est vieille, elle ne peut pas traîner (vivre encore) plus de deux ans. Virginie sera bientôt de retour. Songez-y bien (pensez-y bien)." Madame de La Tour répondit que sa fille déciderait.

Madame de La Tour n'était pas fâchée (mécontente) de trouver une occasion de séparer pour quelque temps Virginie et Paul. Elle prit sa fille à part et lui dit: "Mon enfant, nos domestiques sont vieux; Paul est bien jeune; Marguerite entre dans l'âge; je suis déjà infirme; si je venais à mourir, que deviendriez-vous sans fortune, au milieu de ces déserts?" Virginie lui répondit: "Maman, la Providence aura soin de nous. Nous travaillerons. Je ne peux pas me résoudre (me décider) à vous quitter."

Le soir, un ecclésiastique, missionnaire de l'île, vint à la case et dit à Virginie qu'elle ne pouvait pas, en conscience, renoncer à cette fortune, qu'il fallait obéir à la Providence, que c'était l'ordre de Dieu. Virginie dit en pleurant (en se lamentant): "Si c'est l'ordre de Dieu, je ne m'oppose à rien."

Paul, informé de cette résolution, devint (parf. déf. de "devenir") fou de chagrin (d'affliction). Il courut à Virginie: "Mademoiselle," lui dit-il.

" vous partez ? La richesse a de grands attraits pour vous. Allez ; vous trouverez bientôt, dans un nouveau monde, à qui donner le nom de frère que vous ne me donnez plus. Mais, comment vivrez-vous sans les caresses de votre mère ? Que deviendra-t-elle (futur de ' devenir '), déjà sur l'âge, quand elle ne vous verra plus à ses côtés (près d'elle) ? Que deviendra la mienne (ma mère) qui vous chérit (affectionne) autant qu'elle ? Que leur dirai-je pour les consoler ? Cruelle ! que deviendrai-je moi-même ?" Il ne put pas continuer ; les sanglots (quand on pleure beaucoup, on sanglote) couvrirent sa voix. Virginie lui dit : " C'est pour toi que je pars, pour te rendre mille fois le bien que tu nous fais. Ô Paul ! ô Paul ! tu m'es beaucoup plus cher qu'un frère. Tu ne veux pas m'aider à me séparer de toi, eh bien ! je reste, je pars, je vis, je meurs : fais de moi ce que tu veux." Paul la saisit dans ses bras et s'écria d'une voix terrible : " Je pars avec elle !" Madame de La Tour lui dit : " Mon fils, si vous nous quittez, qu'allons-nous devenir ?" Il répéta en tremblant ces mots : " Mon fils, . . . mon fils ?" . . . " Vous, ma mère," lui dit-il, " vous qui séparez le frère d'avec la sœur !" et il entra dans une colère (fureur) atroce. Virginie, effrayée, lui dit : " O mon ami, j'atteste les plaisirs de notre pre-

mier âge, tes souffrances, les miennes, si je reste, de ne vivre que pour toi ; si je pars, de revenir un jour pour être à toi. Je le jure par le ciel qui m'entend, par l'air que je respire, par cette mer que je dois traverser."

Le bon voisin qui était présent à cette scène lamentable, mit fin à toutes ces émotions en prenant Paul par la main et en l'emmenant (en le conduisant) chez lui. Après une nuit fort agitée, Paul se leva au point du jour et s'en retourna à son habitation. Le premier objet qu'il vit fut la négresse Marie qui, montée sur un rocher, regardait vers la pleine mer. Hélas ! Virginie était partie ! .

Elle s'était embarquée au point du jour, et déjà on ne voyait plus son vaisseau. Paul, hors de lui (ne se possédant plus) monta sur un roc, au sommet d'une montagne, et vit un point noir au milieu de l'océan. Il resta une partie du jour occupé à le considérer ; il était disparu (part. passé de " disparaître") qu'il croyait le voir encore ; il s'assit dans ce lieu pour accompagner de son regard celle qu'il aimait tant.

Les jours qui suivirent se passèrent dans les gémissements (lamentations). Sa mère et madame de La Tour le priaient de ne pas augmenter leur dou-

leur par son désespoir. Chaque jour, il visitait les lieux où sa bien-aimée avait coutume d'aller ; mais, enfin, voyant que les besoins (nécessités) de la famille demandaient un travail continuel, il se mit, avec l'aide de Domingue, à réparer le jardin.

Plus d'un an et demi s'écoula (se passa) sans que madame de La Tour reçut des nouvelles de sa fille ; elle savait seulement qu'elle était arrivée heureusement (sans accident) en France. Enfin, une lettre arriva, écrite de la propre main de Virginie. Par cette lettre madame de La Tour comprit que sa fille était malheureuse (infortunée). Sa tante l'avait mise en pension pour lui faire étudier l'histoire, la géographie, la grammaire, les mathématiques, la musique, etc., etc.; elle avait déja écrit plusieurs lettres, mais sa tante les avait probablement interceptées. "Ma tante," disait-elle, "est très-bonne pour moi. Elle me donne des robes nouvelles à chaque saison ; elle a mis près de moi deux femmes de chambre, qui sont aussi bien parées (ornées) que de grandes dames ; elle m'a fait prendre le titre de comtesse ; mais qu'est-ce que c'est que tout cela ? Je n'ai pas d'amies ici ; personne ne me parle de vous, je ne puis en parler à personne." Avec cette lettre, elle envoya à Paul quelques graines dans un petit sac, sur lequel on voyait un P et un V entrelacés et

formés de cheveux (les cheveux couvrent notre tête) que Paul reconnut, à leur beauté, pour être ceux de Virginie.

Cette lettre désola toute la famille. On écrivit à cette infortunée jeune fille de rentrer (retourner) à l'Île de France le plus tôt possible. Huit mois se passèrent ; huit mois de silence. Paul était dans les plus cruelles angoisses (tourments).

Enfin, le 24 décembre 1744, un pilote vint annoncer au gouverneur qu'un vaisseau venant de France était au large et qu'il arriverait le lendemain, dans l'après-midi, si le vent était favorable ; il lui remit (donna) en même temps plusieurs lettres que ce vaisseau avait apportées. Il y en avait une pour madame de La Tour, de l'écriture de Virginie. Ô ciel ! Virginie était là, sur ce vaisseau ! Demain, ils pourront la voir et l'embrasser ! Paul était fou de joie. Il court annoncer la nouvelle à son voisin, et tous deux se mettent en route. "Allons au port ! allons au port !" dirent-ils.

En route, on leur dit que le vaisseau de France, appelé "Saint-Géran," tire du canon pour demander du secours, que la mer est très-mauvaise, que les passagers sont en danger de périr. Le Port-Louis est dans une grande animation ; on prétend (on affirme) que le vaisseau a été jeté (précipité) sur l'île

d'Ambre par les courants, et qu'il est impossible de lui porter du secours.

Paul et le voisin partirent à l'instant pour aller à la côte (bord de la mer) qui fait face à l'île d'Ambre. M. de la Bourdonnaye, le gouverneur, partait aussi avec un détachement de soldats et un grand nombre d'habitants et de noirs. Quand ils arrivèrent à la côte, ils ne purent voir le vaisseau qui était couvert d'un brouillard (vapeur qui obscurcit l'air) épais (intense), mais ils entendirent les coups de canon.

Le ciel était noir et tout présageait l'arrivée d'un ouragan (d'une tempête). Vers les neuf heures du matin, on entendit du côté de la mer un bruit (un fracas, un tumulte) épouvantable (terrible); c'était le commencement de la tempête. Un vent violent enleva le brouillard qui couvrait l'île d'Ambre et le canal. Le "Saint-Géran" parut alors à découvert, avec son pont (la partie supérieure du bateau où l'on se promène) chargé de monde (de passagers); il n'était pas loin de la côte, mais il ne pouvait ni avancer ni reculer ("reculer" est le contraire de "avancer"). Les eaux grossissaient à chaque instant. L'horizon offrait tous les signes d'une longue tempête; la mer y paraissait confondue avec le ciel.

Enfin, le vaisseau continuellement soulevé par les vagues en furie, fut jeté sur les rochers non loin du rivage (de la côte). Ce ne fut qu'un cri de douleur parmi les spectateurs. Paul se jeta (se précipita) à la mer pour porter secours à sa bien-aimée. Les vagues le rejetèrent plusieurs fois, mais toujours il retournait avec une nouvelle ardeur vers le vaisseau, que la mer ouvrait par d'horrible secousses (chocs, agitations). Tous les passagers, désespérant de leur salut, se précipitaient à la mer sur des tables, des chaises, des cages. On vit alors une jeune demoiselle tendant les bras vers celui qui faisait tant d'efforts pour la joindre. C'était Virginie. Elle avait reconnu son amant à son intrépidité. Il ne restait sur le pont qu'un matelot (marin) qui s'approcha de Virginie avec respect pour lui proposer de s'abandonner à lui et de se jeter à la mer. Virginie le repoussa avec dignité. Dans ce moment arrivait une montagne d'eau d'une effroyable (horrible) grandeur. À cette terrible vue, le matelot s'élança (se jeta) dans les flots (dans l'eau), et Virginie, seule, voyant la mort inévitable, posa (plaça) une main sur son cœur (le cœur est le siège des affections), et, levant en haut des yeux sereins, parut un ange qui prend son vol (qui commence son ascension) vers les cieux (ciel, pluriel "cieux").

Ô jour affreux (atroce)! hélas! tout fut englouti (submergé)!

Le corps de Virginie fut retrouvé plus tard. Paul fut trouvé sans connaissance sur la côte. Il mourut de douleur deux mois après sa chère Virginie, dont il prononçait sans cesse le nom. Marguerite descendit dans la tombe huit jours après son fils; madame de La Tour ne leur survécut que d'un mois.

BELLA: Pauvre jeune homme!

MARTHE: Que ce dénoûment (cette conclusion) est triste!

LOUIS: Je pense, monsieur, que le moment est venu de donner les jeux à ces demoiselles.

BELLA: Avant de passer aux jeux, monsieur, je vous prie de nous expliquer les mots "y" et "en" que vous avez employés fréquemment. Je les comprends quand je les vois dans une phrase, je les emploie aussi quelquefois, mais je ne peux pas en donner une explication très-claire. Je voudrais que vous nous parliez aussi de certains verbes comme "appeler," "manger," "placer," qui ont une forme particulière à certains temps.

M. VALÈRE: Les mots "y" et "en" sont des adverbes de lieu (place). "Y" signifie "là, à cette

place." Êtes-vous dans la chambre? J'y suis. Allez-vous au théâtre? J'y vais. "En" signifie "de là, de cette place." Venez-vous d'Europe? J'en viens.

"Y" et "en" sont aussi des pronoms. On les place avant le verbe. "Y" représente "à cela, à cette chose." Pensez-vous à cette affaire? J'y pense. "En" représente "de cela, de cette chose, de cette personne." Avez-vous parlé de cette affaire? Nous en avons parlé.

BELLA: Ne pouvez-vous pas employer les pronoms de lui, d'elle, à lui, à elle?

M. VALÈRE: Nous faisons usage de ces pronoms, en parlant des personnes et des choses personnifiées. Je lui dis; je parle souvent de lui. En parlant des choses non personnifiées, on fait usage des pronoms "en" et "y." Ex.: Cette affaire est très-importanté, j'y penserai. Voulez-vous du café? J'en veux, j'en prendrai.

Le pronom "en" est encore employé avec les nombres et avec les mots qui expriment une quantité. Ex.: Avez-vous des livres? J'en ai deux, j'en ai beaucoup.

Voici maintenant l'explication de quelques formes particulières à certains verbes.

Les verbes terminés en "ger" comme "manger,

changer," etc., prennent un *e* muet après le *g*, quand cette lettre est devant un *a* ou un *o*: nous mangeons, je changeai.

Les verbes terminés à l'infinitif par "cer" comme "placer," prennent une cédille (¸) sous le c, quand cette lettre est devant un *a* ou un *o*: je plaçai, nous plaçons.

Les verbes comme lever, mener, qui ont un *e* muet à l'avant-dernière syllabe de l'infinitif, changent cet *e* muet en *è* ouvert devant une syllabe muette: "je lève" et non "je leve;" "je me promènerai" et non "je me promenerai."

Les verbes en "eler," "eter," comme appeler, jeter, redoublent la consonne *l* ou *t* devant un *e* muet: je jette, j'appelle.

Louis: Monsieur, j'ai une observation à faire. Le verbe "acheter" est terminé en "ter;" pourquoi dites-vous "j'achète," et non "j'achette."

M. Valère: Votre observation est parfaitement juste. L'Académie excepte de la règle que je viens de vous donner "acheter" et quelques autres verbes, mais rien ne paraît motiver cette exception. Je suis donc de votre avis, monsieur Louis, je voudrais effacer de la grammaire cette exception inutile.

Voici maintenant quelques jeux en français.

Monsieur Louis va s'éloigner (aller à une petite distance ; " s'éloigner" est l'opposé de " s'approcher") et nous choisirons (choisir, faire le choix de) un mot chacun. Cela fait, monsieur Louis reviendra et nous adressera une question à chacun ; nous devons faire entrer le mot choisi dans notre réponse et monsieur Louis devinera, s'il le peut.

LOUIS : Je m'éloigne, choisissez.

M. VALÈRE : Mademoiselle Bella, je vous donne le mot " fleurs."

BELLA : Et moi, monsieur, je vous donne le mot " or."

M. VALÈRE : Mademoiselle Marthe, vous aurez le mot " soleil."

TOUS : C'est fait.

LOUIS : Mademoiselle Bella, avez-vous vu Marthe ce matin ?

BELLA : Non, monsieur, je ne l'ai pas vue, mais j'ai pensé à elle ; j'ai été à la campagne et je lui ai fait un bouquet des fleurs qui lui plaisent le plus : roses, pensées, myosotis (ne m'oubliez pas).

LOUIS : C'est bouquet.

BELLA : Non, monsieur, c'est " fleurs."

LOUIS : Monsieur, avez-vous bien déjeuné ce matin ?

M. VALÈRE : Parfaitement ; il y avait beaucoup

de plats sur la table, je n'avais que l'embarras du choix ; mais, ce que j'ai mangé avec le plus de plaisir, c'est une belle orange, me souvenant du proverbe que l'orange est de l'or le matin, de l'argent à midi, et du plomb le soir.

LOUIS : Évidemment, c'est le mot orange.

BELLA : Mais non, mais non, vous n'y êtes pas (vous ne devinez pas), c'est le mot or.

LOUIS : Je ne devinerai donc pas. Voyons, Marthe, ne sois pas trop difficile dans ta réponse. As-tu été au parc ce matin ?

MARTHE : Qu'est-ce qu'il faut répondre ? Je vais au parc quand le soleil .... Non, non, je n'ai pas été au parc ce matin, il pleuvait (la pluie tombait) ; j'y vais seulement quand le soleil ....

LOUIS : Oh ! oh ! je devine, n'achève pas (ne finis pas) la phrase, c'est " le soleil."

M. VALÈRE : Mademoiselle Marthe, pensez deux nombres.

MARTHE : Je les ai, monsieur.

M. VALÈRE : Faites-en la somme.

MARTHE : C'est fait.

M. VALÈRE : À cette somme ajoutez (ajouter, faire l'addition) la différence entre vos deux nombres.

MARTHE : C'est encore fait.

M. VALÈRE : Quelle est le total de cette addition ?

MARTHE : Monsieur, c'est 12.

M. VALÈRE : Eh bien, la moitié de ce nombre qui est 6 est le plus grand de vos deux nombres pensés.

MARTHE : C'est juste. Pouvez-vous deviner aussi le plus petit des deux nombres.

M. VALÈRE : Ce n'est pas plus difficile. De la somme des deux nombres ôtex (ôter, faire le soustraction) leur différence.

MARTHE : Il me reste 8.

M. VALÈRE : Votre plus petit nombre n'est-il pas 4, qui est la moitié de 8 ?

Mademoiselle Bella, prenez cette pièce d'or et cette pièce d'argent, et mettez-les chacune dans une main différente. Donnez à la pièce d'or une valeur en nombre pair (2, 4, 6, 8, etc.), et à la pièce d'argent une valeur en nombre impair (1, 3, 5, 7, 9, etc.).

BELLA : Eh bien ?

M. VALÈRE : Doublez la valeur de la pièce qui est dans la main droite.

BELLE : C'est fait.

M. VALÈRE : Triplez la valeur de la pièce qui est dans la main gauche.

BELLA : C'est encore fait.

M. VALÈRE : Additionnez les deux produits.

BELLA : C'est additionné.

M. VALÈRE : La somme est-elle un nombre pair?

BELLA : Non, c'est un nombre impair.

M. VALÈRE : Eh bien ! la pièce d'or est dans votre main droite et la pièce d'argent dans votre main gauche.

MARTHE : J'ai fait en même temps tout ce que vous avez dit, monsieur, mais la somme est un nombre pair.

M. VALÈRE : Eh bien ! la pièce d'or est dans votre main gauche, et la pièce d'argent dans votre main droite.

Voici maintenant les règles du jeu des vingt questions, et après les règles, nous aurons un exemple :

I. Nombre de joueurs. Ce jeu peut être joué par n'importe quel nombre de personnes.

II. Arbitre. Les joueurs choisissent (font le choix de) un arbitre avant de commencer. L'arbitre décide les questions difficiles, et ses décisions sont sans appel.

III. Camps. Les joueurs se divisent en deux camps (deux parties).

IV. Capitaines. Chaque camp choisit un

capitaine. C'est le capitaine qui parle officiellement.

V. Sujet. 1° Les deux camps décident lequel des deux choisira le sujet le premier. 2° Le sujet étant choisi par l'un des camps, le capitaine l'annonce à l'arbitre; celui-ci (l'arbitre) écrit exactement les termes (les mots) du sujet. 3° Toute chose ayant une existence actuelle, en réalité ou en imagination, passée ou présente, matérielle ou immatérielle, peut être prise comme sujet.

VI. Questions et réponses. 1° Le sujet étant choisi et communiqué à l'arbitre, l'autre camp procède à sa recherche au moyen (à l'aide) des vingt questions. 2° On ne peut pas faire deux questions à la fois (en même temps). 3° La réponse doit être très-exacte. 4° On peut répondre vaguement à une question vague. 5° Si l'on ignore complètement ce qui fait l'objet de la question, on peut répondre: "Nous ne savons pas." 6° Un refus de répondre à une question clairement posée (faite) fait perdre la partie. 7° La question est faite par le capitaine et la réponse est donnée par le capitaine de l'autre camp.

Pour rendre le jeu plus intéressant, les joueurs peuvent faire les questions et donner les réponses à tour de rôle (chacun à son tour).

VII. Temps limité. 1° Avant de commencer le jeu, il est bon de limiter le temps pour la question et pour la réponse. Généralement, on accorde (on donne) trois ou quatre minutes. 2° Si le camp ne donne pas de réponse dans le temps fixé, l'autre camp peut faire une question de plus, vingt et une au lieu de vingt. 3° Si la question n'est pas faite dans le temps fixé, on perd une question, on pourra en faire dix-neuf seulement, et non vingt.

VIII. Enfin, quand on a épuisé (fini) le nombre des questions, ou bien quand on croit savoir le sujet, le capitaine dit officiellement le mot. L'arbitre décide si l'on a deviné juste.

Mademoiselle Marthe, voulez-vous avoir la bonté de vous éloigner?

MARTHE : Volontiers, monsieur.

M. VALÈRE : Prenons, si vous voulez, la tête de mademoiselle Marthe ; ce sera amusant, je pense.

BELLA : Oui, oui, c'est cela, ce sera très-amusant.

LOUIS : Marthe, ça y est (c'est fait).

MARTHE : 1. Réel ou imaginaire?

Réel.

2. Matériel ou immatériel?

Matériel.

3. Est-ce dans cette chambre?

Oui.

4. Pouvez-vous le voir ?

Oui.

5. Puis-je le voir ?

Pas à présent.

6. Est-ce un objet d'ornement ?

Un bel ornement.

7. À quoi sert-il maintenant ?

À charmer.

8. Qui charme-t-il ?

Tous ceux (toutes les personnes) qui le regardent.

9. Est-il sur un de nous ?

Oui.

10. Est-il en vie ?

Oui.

11. Est-ce un individu ou une partie d'un individu ?

C'est une partie d'un individu.

12. Une partie d'une personne ?

Oui.

13. Quelle est sa forme ?

Il a une forme irrégulière ; rond dans son ensemble.

14. Quelle couleur ?

Blanc, noir, rouge, et rose.

15. La personne dont-il fait partie est-elle une dame ou un monsieur ?

C'est une dame.

16. Quelle est la couleur de sa robe?

Bronze.

C'est ma tête.

M. VALÈRE : C'est ça (cela). Vous avez deviné.

Voici encore un jeu très-célèbre : c'est un jeu entre Frédéric-le-Grand et Voltaire. Le monarque écrivit, une fois, cette lettre :

$$\frac{P}{\text{à 6 h.}} \quad \text{à} \quad \frac{6}{100}.$$

Voltaire répondit :

G. a.

Pouvez-vous lire ces deux lettres, mes amis?

BELLA : Nous n'avons ni le talent de Frédéric, ni l'esprit de Voltaire.

M. VALÈRE : Voici l'explication. Le roi écrivit : Souper à 6 heures $\left(\frac{P}{\text{à 6 h.}}\right)$ à Sans-Souci $\left(\frac{6}{100}\right)$. Voltaire accepta l'invitation en ces termes : J'ai grand (G.) appétit (a).

MARTHE : Je puis vous dire une anecdote de Frédéric-le-Grand ; c'est mon frère, le docteur Albert, qui me l'a racontée. Frédéric, prisait beaucoup (aspirait beaucoup de tabac par le nez). Il avait fait placer une tabatière sur chaque cheminée de son appartement. Un jour qu'il était dans son cabinet, il aperçut dans la pièce (chambre) voisine,

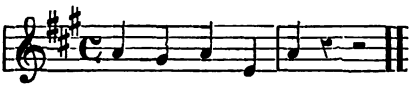
un de ses pages qui mettait les doigts dans la tabatière royale pour prendre du tabac. Il ne dit rien ; mais, au bout d'une heure (une heure après), il appela le page et demanda sa tabatière. Après avoir invité l'indiscret à prendre une prise : "Comment trouvez-vous ce tabac ?" lui dit-il. "Excellent, sire." "Et cette tabatière ?" "Superbe, sire." "Eh bien ! monsieur, prenez-la ; elle est trop petite pour nous deux."

M. VALÈRE : Le mot "priser," que vous venez d'employer, me rappelle l'histoire d'un mouchoir : c'est l'histoire du mouchoir de Cherubini.

Ce grand musicien était très-rangé (il aimait l'ordre) ; tous les objets qu'il possédait étaient numérotés (marqués d'un numéro). Il faut dire aussi qu'il détestait les parfums. Dans sa dernière maladie il demanda un jour un mouchoir de poche. On le lui donna. Il le prit, regarda à un coin (angle) et vit : n° 8 : "Mais," dit-il, "je n'ai pas eu le n° 7." La garde lui répondit : "Je l'avais pris pour vous l'apporter, mais il y est tombé (il est tombé dans le mouchoir) une goutte d'eau de Cologne, et comme vous n'aimez pas les parfums, je . . . . ." "Bah !" fit Cherubini, "donnez-moi le n° 7, je dois observer l'ordre." La garde lui donna le n° 7 ; il le prit et s'en servit ; mais l'eau de Cologne lui fit faire une

grande grimace. Alors, il fit signe à sa garde et lui dit: "Je me suis servi du n° 7: donnez-moi maintenant le n° 8." Il mourut quelques minutes après.

Louis: Vous êtes une grande musicienne, mademoiselle Bella; vous savez que les noms des sept notes sont: do, ré, mi, fa, sol, la, si. Eh bien! un homme étant mort en mangeant une sole (la sole est un poisson) qui s'était arrêtée dans sa



gorge, on mit sur sa tombe une inscription en musique:

La, sol, la, mi, la (la sole l'a mis là).

Bella: Oh! le temps est passé et nous n'avons pas vu du tout monsieur Otto. Où est-il?

Louis: Il est très-occupé. Notre père l'a présenté à l'American League Club; il veut le faire admettre et vous savez que ce n'est pas chose facile. Aussi (pour ce motif), Otto est toujours à visiter des amis.

Bella: C'est une occupation très-pénible (fatigante).

Louis: Oui, très-pénible, et souvent il demande mon assistance.

BELLA : Vous êtes un bon frère, monsieur. Mais, que faites-vous donc ensemble ?

LOUIS : Aujourd'hui nous allons chez un ami, demain nous irons chez un autre ; quelquefois, c'est un dîner chez nous, quelquefois une soirée chez les autres ; un jour, c'est une promenade à cheval, le lendemain une promenade en voiture, etc., etc.; c'est très-fatigant.

BELLA : Oh ! oui, très-fatigant.

LOUIS : Souvent, il fait ses visites tout seul, et quand il passe la journée loin de moi, je m'ennuie (s'ennuyer, avoir de l'ennui) ; je cherche des distractions et je pense en avoir trouvé une bonne.

BELLA : Qu'est-ce que c'est ?

LOUIS : Je fais des excursions à travers la ville.

BELLA : C'est pour vous d'un grand intérêt, je pense.

LOUIS : Si vous le permettez, je vous dirai mes impressions.

TOUS : Mais certainement, monsieur.

LOUIS : Je commence ordinairement mon excursion à cinq heures du matin. Le silence règne dans les rues de cette ville immense : il est seulement interrompu par le bruit d'un tramway qui passe, ou par celui (le bruit) d'un train du chemin de fer aérien (élevé), ou par le chant des oiseaux, ou par

les miaulements des chats. Bientôt, j'entends les cris des laitiers (marchands de lait) qui circulent à cette heure matinale. J'aperçois une voiture, puis une autre, puis encore une autre ; c'est le boulanger qui apporte du pain, des biscuits, des croquants et plusieurs autres sortes de gâteaux (le biscuit est un gâteau) ; c'est le boucher qui apporte de la viande (beefsteak, côtelettes, etc.) ; c'est l'épicier avec toute sorte de provisions, sucre, café, légumes (carottes, oignons, pois, etc.). Les portes des maisons s'ouvrent ; les domestiques mettent la tête à la fenêtre pour voir le temps qu'il fait ; les cheminées fument. La ville s'éveille ; la vie commence.

Les tramways passent maintenant en grand nombre et toutes les places y sont occupées. Il y a des hommes d'une grande force musculaire et des jeunes filles d'une constitution délicate : ce sont des ouvriers et des ouvrières qui vont les uns dans les fabriques, les autres dans les ateliers. À ce moment, on entend un étrange concert donné par toutes les fabriques de la ville : mille coups de sifflet partent de tous côtés (de toutes les directions) ; l'heure du travail est arrivée. Il est sept heures.

Un peu plus tard, les vendeurs (marchands) de journaux arrivent ; les facteurs (les employés de la

poste) portent les lettres à domicile; on sonne le déjeuner dans les maisons, on se met à table.

Les omnibus et les voitures particulières couvrent les avenues. Sur les trottoirs (il y a un trottoir de chaque côté de la rue; nous marchons sur les trottoirs) il y a aussi beaucoup de monde; les uns montent, les autres descendent; les uns vont à droite, les autres à gauche; les messieurs, l'air pressé, montent dans les trains du chemin de fer suspendu (aérien), ils vont à leurs affaires; les demoiselles et les enfants, un paquet de livres sous le bras, se rendent (vont) dans les écoles. Il est neuf heures.

C'est maintenant la vie partout, dans les maisons, dans les ateliers, dans les fabriques, dans les hôtels, dans les banques, dans les magasins, dans les rues. Les omnibus des hôtels vont prendre les voyageurs à la gare; vous voyez passer des charrettes chargées de bagages; les étrangers viennent augmenter le mouvement et la vie.

Allez à "Wall Street." À la Bourse, dans les banques, dans les maisons de change, partout du monde; on entre, on sort; les spéculateurs, les commissionaires, les employés du télégraphe, tout le monde est pressé; l'animation est extrême. Vous entendez un vague murmure, un bruit confus de cris et de paroles; c'est la ville qui parle par la voix

d'un million d'hommes. C'est l'heure du lunch ; mais, les affaires ne souffrent pas d'interruption, il faut travailler, travailler toujours. Le sifflet des machines donne le signal du repos, mais on ne l'entend pas, c'est toujours la même activité, le même mouvement, la même fièvre partout.

Je quitte ce monde des affaires et du pêle-mêle (confusion) et je reviens dans des quartiers où il y a moins de bruit et un peu plus de poésie. Je rencontre des milliers (une multitude) de dames. Elles parlent, elles marchent, elles saluent leurs amies qui passent, elles s'arrêtent devant les magasins, elles examinent les diamants, les bracelets, les broches, les boucles d'oreille, les montres, les chaînes, les bronzes, les vases de porcelaine, les services de table, les articles de toilette, les robes, les manteaux, les dentelles, les guipures, les cachemires, les bonnets, les chapeaux, les ombrelles, les parapluies et mille autres choses ; elles entrent, elles achètent, elles sortent, elles montent en voiture et retournent chez elles ; il y a dans les rues un va-et-vient de superbes équipages.

Voici un groupe d'émigrants, le père et la mère, entourés de leurs enfants. Ils ont débarqué aujourd'hui à Castle Garden et portent encore les

habits de montagnards. Ils sont ici dans un monde nouveau : tout les étonne (tout leur cause de la surprise), tout les intéresse. Le père montre (indique) un magasin à sa fille, la mère en montre un autre à son petit garçon ; ils ouvrent de grands yeux et ne peuvent exprimer leur ébahissement (stupeur, très-grande surprise).

Tout-à-coup (soudain) il se fait dans la rue une excitation extraordinaire, tout le monde court et se précipite d'un certain côté, on crie : Au feu ! au feu ! Une pompe à incendie (machine pour éteindre le feu) passe ; deux, trois, quatre autres suivent (viennent après ; suivre, je suis, tu suis, il suit, nous suivons, etc.). C'est un grand incendie (feu). Les flammes dévorent un des magasins de Broadway ; impossible de sauver les marchandises ; le feu fait de rapides progrès. Les pompiers lancent (jettent) des torrents d'eau sur les flammes de plus en plus menaçantes. Les enfants qui sortent des écoles viennent augmenter la foule (multitude) des curieux ; ils veulent jouir de ce grand spectacle. Il est trois heures. Les pompiers mettent toute leur habileté et toute leur énergie à se rendre maîtres de ce furieux élément de destruction. Dans les avenues aristocratiques, les voitures de luxe défilent vers le parc ; les dames et les messieurs du grand

monde vont y respirer l'air pur et se donner tous les plaisirs d'une charmante promenade.

Les petits garçons courent maintenant à tous les coins de la ville en criant : " Journaux du soir !" Les sifflets des machines annoncent que les heures du travail sont passées. Les omnibus, les tramways, les trains sont pleins de monde. Riches et pauvres, marchands et ouvriers, tous rentrent chez eux. Sur tous les visages vous voyez l'expression de la fatigue ; dans tous les yeux vous lisez le désir du repos. Sur les portes des maisons les enfants attendent leur père avec la plus vive impatience, et quand ils l'aperçoivent, ils s'écrient : " Oh ! papa, papa." Le père les embrasse et entre. À la fenêtre des maisons pauvres, la vieille femme attend sa petite fille, la mère son enfant, la jeune femme son mari. Ils arrivent, ils entrent ; après les fatigues du jour, ils ont le repos dans le sanctuaire de la famille.

La ville entière fait ici une grande pause.

Une nouvelle activité commence avec les mille lumières des rues, des parcs, et des hôtels. C'est l'heure des théâtres, des concerts, des soirées. Ce n'est plus la ville qui travaille, c'est la ville qui s'amuse. Après le théâtre, le souper ; après le souper, le retour à la maison. Il est minuit. Encore le

bruit de quelques voitures et de quelques personnes qui passent, et puis le calme partout. La ville s'endort.

Et maintenant, mesdemoiselles, je pense que le moment est aussi venu de nous retirer.

MARTHE : Un instant, Louis. Bella a quelque chose à te dire.

BELLA : Oui, j'ai une invitation à vous faire. Il y aura demain, dans notre classe d'enfants, une petite fête à laquelle sont invités nos parents et nos amis, et je vous prierai, monsieur Valère et monsieur Louis, de nous faire l'honneur d'y venir.

M. VALÈRE : J'accepte avec le plus grand plaisir, mademoiselle.

LOUIS : Moi, aussi.

MARTHE : Et moi, je me charge d'inviter mon frère Otto. À demain.

VIII.

LA JEUNE CLASSE.

M. Valère : Mesdames et messieurs, j'ai l'honneur de vous remercier, au nom de mademoiselle Bella et de mademoiselle Marthe, d'avoir si gracieusement répondu à leur invitation. Vous êtes venus en grand nombre ; ces demoiselles en sont très-heureuses et très-flattées. Elles veulent vous montrer les progrès faits dans leur classe par vos charmantes petites filles et vos gentils petits garçons. Vous serez satisfaits, je l'espère, des fruits portés par ces jeunes intelligences ; pour moi, je le suis pleinement (complètement). J'ai déjà causé avec vos chers enfants et je suis heureux de vous dire que les résultats obtenus sont admirables, eu égard

au peu de temps (en considérant le peu de temps) qu'ils ont étudié sous la direction de leur jeunes professeurs.

Je suis chargé de vous dire le programme de cette petite fête. Le voici :

1° Mademoiselle Bella fera la conversation avec ses petits amis.

2° Les élèves liront un petit conte dans leur livre français.

3° Les élèves se feront des questions les uns aux autres.

4° Un petit garçon dira une fable.

5° Mademoiselle Marthe racontera une histoire.

6° Enfin, une petite fille récitera une poésie.

BELLA : Mes petits amis, je suis heureuse de vous voir. Comment allez-vous ?

TOUS : Très-bien, très-bien, mademoiselle, et vous ?

BELLA : Merci, mes enfants, je me porte aussi très-bien. Mademoiselle Marie, votre petite sœur Alice va-t-elle mieux aujourd'hui ?

MARIE : Oui, mademoiselle, je vous remercie ; le docteur a dit que tout danger a disparu.

BELLA : A-t-elle quitté le lit ?

MARIE : Oh ! non, mademoiselle, elle ne peut pas se lever encore.

BELLA : A-t-elle bien dormi la nuit dernière ?

MARIE : Maman m'a dit qu'elle s'est endormie à dix heures et qu'elle s'est éveillée seulement à quatre heures dans le matin.

BELLA : Dites : à quatre heures du matin.

MARIE : Elle s'est éveillée à quatre heures du matin. C'est la première fois qu'elle dort si longtemps.

BELLA : A-t-elle la fièvre ?

MARIE : Pas ce matin, mademoiselle.

BELLA : A-t-elle bon appétit ?

MARIE : Ce matin elle a mangé un biscuit et bu un peu de lait. Je suis bien contente.

BELLA : Je le suis aussi. Et vous, George, qu'est-ce que vous avez fait aujourd'hui ?

GEORGE : Aujourd'hui, rien, mademoiselle ; je suis fatigué, mais le jour passé . . .

BELLA : Nous ne disons pas en français "le jour passé," nous disons "hier."

GEORGE : Hier, j'ai été au Parc avec Arthur, Randolph, et autres amis.

BELLA : Qu'est-ce que vous avez fait au Parc ?

GEORGE : Nous avons joué de la balle.

BELLA : Dites : nous avons joué à la balle. Vous jouez du piano, de la flûte, d'un instrument de musique, mais vous jouez à la balle, votre papa joue au billard.

GEORGE : Nous avons joué à la balle.

BELLA : Aimez-vous ce jeu ?

GEORGE : Beaucoup, mademoiselle.

BELLA : Qui a gagné la partie ?

GEORGE : Évidemment, c'est nous, Arthur, Randolph, et je, qui ont gagné.

BELLA : Oh ! oh ! votre phrase n'est pas bonne. Il faut dire : c'est nous, Arthur, Randolph, et moi, qui avons gagné. " Je" est le pronom sujet qui accompagne le verbe ; " moi " est employé sans le verbe.

GEORGE : C'est nous qui avons gagné.

BELLA : C'est pour cela que vous marchez la tête haute aujourd'hui ; vous êtes fier de votre victoire d'hier.

GEORGE : Un peu, mademoiselle.

BELLA : Et naturellement, vos pauvres adversaires sont désolés de leur défaite.

GEORGE : Probablement. Oh ! mademoiselle, pourquoi n'étiez-vous pas là ? Randolph et Arthur jouent dans la perfection.

RANDOLPH : Et toi aussi, George, tu joues bien.

ARTHUR : Mademoiselle, George joue admirablement.

BELLA : Y avait-il des spectateurs pour applaudir à votre triomphe ?

GEORGE : Il n'y en avait pas beaucoup.

ARTHUR : Mais oui, il y en avait beaucoup.

GEORGE : Il n'y en avait pas plus que dix.

BELLA : Dites : Il n'y en avait pas plus de dix. " Plus," adverbe de quantité, veut après lui la préposition "de."

GEORGE : Il n'y en avait pas plus de dix.

ARTHUR : J'en ai vu plus de cent.

GEORGE : Où étaient-ils ? Je ne les ai pas vus.

ARTHUR : Ils étaient tout près de nous ; ils nous encourageaient en criant : Bêe, bêe.

GEORGE : Ah ! je comprends ; tu ne parles pas des personnes ; tu parles des petits animaux qui étaient là. Mademoiselle, quel est le nom de ces petits animaux ?

BELLA : Mon ami, je ne sais pas de quels animaux vous voulez parler.

RANDOLPH : Je vais vous le dire, mademoiselle. Cet animal n'est pas très-gros, il a deux yeux pour voir, une bouche pour manger, deux oreilles pour entendre, quatre jambes pour marcher et, sur la tête il a deux . . . Oh ! quel est ce mot ? Le bœuf, mademoiselle, qu'a-t-il sur la tête ?

BELLA : Deux cornes.

RANDOLPH : Il a deux cornes et il crie : Bêe ! bêe !

BELLA : Je devine, c'est le mouton.

ARTHUR : Il y avait des grands et des petits moutons.

BELLA : Dites : Il y avait de grands et de petits moutons. On supprime l'article et on emploie seulement la préposition " de," quand le nom, employé dans un sens partitif, est précédé d'un adjectif.

ARTHUR : Il y avait de grands et de petits moutons.

BELLA : Le jeune mouton s'appelle " l'agneau."

RANDOLPH : Mademoiselle, Marie sait la petite chanson : " Mary had a little lamb ;" dites-lui de nous la chanter.

MARIE : Non, Randolph, pas dans cette classe.

BLANCHE : J'ai été faire une promenade hier avec mon oncle ; j'ai passé dans le Parc à cheval, mais je ne vous ai pas vus, mes amis.

BELLA : Avez-vous fait une agréable promenade ?

BLANCHE : Très-agréable, mademoiselle.

BELLA : Quel temps faisait-il ?

BLANCHE : Il faisait beau, mais il nous est arrivé un petit accident.

TOUS : Oh ! es-tu tombée de cheval ?

BLANCHE : Pas moi.

TOUS : Ton oncle ?

BLANCHE : Non, pas mon oncle ; c'est son chapeau qui est tombé. L'air agitait les arbres . . .

BELLA : Ne dites pas " l'air," dites : le vent. Le vent souffle quelquefois avec force. Dans les jardins, il fait tomber les fruits des arbres ; dans la forêt les arbres n'ont pas de fruits, ils ont des feuilles, et le vent les fait tomber à terre.

BLANCHE : Quel est le nom de cet arbre qui n'a pas de larges feuilles, comme les autres ; ses feuilles sont comme des pointes, et il est toujours vert.

BELLA : C'est le pin.

BLANCHE : Eh bien ! le vent agitait les arbres et une branche de pin a fait tomber dans l'eau le chapeau de mon oncle.

BELLA : C'est un petit malheur ! Qui d'entre vous sait le contraire de " malheur " ? . . . Personne ? . . . Le contraire de " malheur " est " bonheur." George et ses amis ont eu hier un grand bonheur, le bonheur de vaincre leurs adversaires.

Dites-nous maintenant, mademoiselle Blanche, ce que vous avez vu dans votre promenade.

BLANCHE : J'ai vu un grand nombre de moutons.

BELLA : Un grand nombre forme un troupeau ; vous avez vu un troupeau de moutons.

BLANCHE : J'ai vu un troupeau de moutons, un homme qui le gardait et . . .

BELLA : L'homme qui garde les moutons s'appelle " le berger."

BLANCHE : Avec le berger, il y avait encore un animal qui faisait la garde.

BELLA : C'était un chien. Lilie, savez-vous quel est le grand ennemi des moutons ?

LILIE : C'est le loup. Oh ! je n'aime pas le loup ; j'aime les agneaux.

BELLA : Vous avez raison, chère petite, de ne pas aimer le loup, c'est une bête cruelle.

BLANCHE : J'ai vu aussi un autre animal dont j'ai oublié le nom.

BELLA : Faites-nous une petite description de cet animal.

BLANCHE : Il est plus gros que le mouton ; il a deux cornes et deux grands yeux ronds.

BELLA : Je ne comprends pas encore très-bien. Donnez une différence entre le mouton et cet animal.

BLANCHE : Le mouton est très-utile par . . . . qu'est-ce qui recouvre le corps du mouton, mademoiselle ?

BELLA : C'est de la laine. Le manteau que vous portez est fait de laine. La laine sert à vous garantir du froid pendant l'hiver.

BLANCHE : Le mouton est couvert de laine et c'est par sa laine qu'il nous est utile; l'animal dont je cherche le nom n'est pas couvert de laine, mais il nous donne le lait que nous buvons le matin avec du café, et c'est par là qu'il nous est utile.

LILIE : Mademoiselle, je sais le nom de cet animal ; c'est la vache.

BELLA : C'est bien cela. Le corps de la vache n'est pas couvert de laine, il est couvert de poils.

ARTHUR : Je comprends ce mot. Ma tête est couverte de poils, n'est-ce pas ?

BELLA : Non, non ; en français on dit que la tête d'une personne est couverte de "cheveux" et non de "poils." La barbe et la moustache sont formées de poils. Comprenez-vous la différence ?

ARTHUR : C'est une distinction bien étrange, mademoiselle.

BLANCHE : J'ai vu encore un autre animal qui n'est pas aussi gros que la vache, mais un peu plus grand que le mouton. Son corps est couvert de poils, mais de poils plus longs que ceux de la vache.

BELLA : De quelle couleur est le poil ?

BLANCHE : De quelle couleur ? . . . J'ai oublié les noms des couleurs.

BELLA : George, dites les couleurs à mademoiselle.

GEORGE : Blanc—ce papier est blanc ; noir—vos cheveux sont noirs ; bleu—mes yeux sont bleus ; rouge—ce ruban est rouge ; vert—cet autre ruban est vert ; jaune . . . .

BELLA : C'est assez pour le moment. Eh bien, Blanche, de quelle couleur est le poil de cet animal ?

BLANCHE : L'animal que j'ai vu était blanc et noir. Il avait deux cornes et une barbe. Il donne du lait comme la vache, mais pas en aussi grande abondance ; il crie : Méhé ! méhé !

GEORGE : Ah ! je sais ; cet animal ressemble à l'antilope de Rocky Mountains.

BELLA : C'est la chèvre. Le mâle de la chèvre s'appelle "le bouc ;" le petit s'appelle "le chevreau."

ARTHUR : C'est un animal très-intéressant, la chèvre ; elle mange quelquefois du papier.

RANDOLPH : J'en ai deux pour ma petite voiture.

BELLA : Oh ! c'est charmant ! Qui vous les a données ?

RANDOLPH : Papa.

BELLA : Quand ?

RANDOLPH : Le jour de . . .

BELLA : Quel jour ?

RANDOLPH : Le 25 décembre.

BELLA : C'est le jour de Noël.

RANDOLPH : Mes deux chèvres sont très-jolies ; aussi, ma petite sœur était jalouse.

BELLA : Ce n'est pas gentil cela ! Votre sœur n'a-t-elle rien reçu le jour de Noël ?

RANDOLPH : Mais si, maman lui a donné quelque-chose très-joli.

BELLA : Dites : quelque chose de très-joli. En français on met la préposition "de" après les mots "quelque chose," "rien ;" quelque chose de joli, rien de bon.

RANDOLPH : Maman lui a donné quelque chose de très-joli .... Qu'est-ce que vous avez au doigt de votre main, mademoiselle ?

BELLA : À quel doigt ?

RANDOLPH : Au quatrième doigt.

BELLA : C'est une bague.

RANDOLPH : Eh bien ! maman lui a donné une petite bague bien jolie.

BELLA : Une bague en or ou en argent ?

RANDOLPH : Une bague en or, et papa lui a donné plusieurs autres belles choses.

BELLA : Et votre sœur n'est pas contente ?

LILIE : Oh ! oh !

BELLA : Nous avons assez causé, mes enfants.

Prenez maintenant votre livre français, et lisons l'histoire d'un petit arbre.

Voilà la page. Lisons tous ensemble.

Tous: Il y avait dans une forêt un petit arbre vert qui n'était pas content. "Les autres arbres," disait-il, "ont de belles feuilles ; moi, j'ai des pointes. Je n'aime pas ces pointes, j'aime les feuilles, ... je voudrais des feuilles d'or."

La nuit vint et tous les arbres s'endormirent et le petit arbre s'endormit aussi. Le lendemain matin, le soleil se leva, le petit arbre s'éveilla : il était couvert de feuilles d'or. "Ô merveille!" s'écria-t-il. "Je suis content maintenant ; je suis le plus beau, le plus riche, le plus brillant de la forêt?" Hélas! un homme à longue barbe passa, aperçut ces feuilles d'or et les prit toutes. Le petit arbre était désolé. Il dit: "Je ne veux plus de feuilles d'or ; je voudrais des feuilles de cristal."

La nuit vint et tous les arbres s'endormirent et le petit arbre s'endormit aussi. Le lendemain matin, le soleil se leva, le petit arbre s'éveilla : il était couvert de feuilles de cristal. "Oh ! les belles feuilles ! les belles feuilles !" s'écria-t-il. À ce moment, un vent violent commença à souffler dans la forêt ; les branches du petit arbre furent fortement agitées

et toutes les feuilles de cristal tombèrent à terre. Le petit arbre désolé dit: "Ces feuilles de cristal sont bien fragiles! Je ne veux plus de feuilles de cristal, je voudrais des feuilles larges et vertes comme celles de tous les autres arbres." Le lendemain matin, il avait des feuilles larges et vertes. "C'est bon," dit-il, "je suis content." Alors, une chèvre et ses petits chevreaux arrivèrent, virent les larges feuilles vertes et les mangèrent. Le petit arbre était encore plus désolé que les autres fois; il dit: "Je ne veux plus de feuilles vertes, ni de feuilles de cristal, ni de feuilles d'or, je voudrais revoir mes pointes, mes chères pointes." Et le lendemain, le soleil se leva, le petit arbre s'éveilla, quel bonheur! il avait ses chères pointes.

BELLA: Avez-vous compris tous les mots, mes enfants?

MARIE: Non, mademoiselle, qu'est-ce que "hélas!"

BELLA: "Helas!" est une interjection qui marque la douleur.

RANDOLPH: J'ai oublié la signification de "lendemain."

BELLA: Vous avez parlé du jour de Noël qui est le 25 décembre; le 26 décembre est le lendemain de Noël.

RANDOLPH : Merci, mademoiselle.

BELLA : Avez-vous compris tout le reste ?

TOUS : Oui, mademoiselle.

BELLA : Maintenant, ayez la bonté de vous adresser quelques questions les uns aux autres. Blanche, veuillez commencer.

BLANCHE : Combien de questions dois-je faire ?

BELLA : Cinq.

BLANCHE : Où était le petit arbre, Lilie ?

LILIE : Dans une forêt.

BLANCHE : Pourquoi n'était-il pas content ?

LILIE : Parce qu'il n'avait pas de grandes feuilles.

BLANCHE : Quelle était la forme de ses feuilles ?

LILIE : Ses feuilles étaient comme des pointes.

BLANCHE : Qu'est-ce qu'il désirait ?

LILIE : Des feuilles d'or.

BLANCHE : Que firent les arbres quand la nuit fut venue ?

LILIE : Ils s'endormirent.

MARIE : Et le petit arbre que fit-il, George ?

GEORGE : Il s'endormit aussi.

MARIE : Est-ce que les arbres dorment pendant la nuit ?

GEORGE : La fable le dit.

MARIE : À quelle heure s'éveilla le petit arbre, le lendemain ?

GEORGE : Au lever du soleil.

MARIE : Était-il changé ?

GEORGE : Il était couvert de feuilles d'or.

MARIE : Était-il content ?

GEORGE : Oh ! Très-content.

LILIE : Qui lui avait donné ces feuilles, Randolph ?

RANDOLPH : Une fée, probablement.

LILIE : Est-ce qu'il était très-beau ?

RANDOLPH : Il était superbe.

LILIE : Plus beau que les autres arbres ?

RANDOLPH : Oh ! oui, il était le plus beau de la forêt.

LILIE : Qui prit ces feuilles ?

RANDOLPH : Un homme qui passait.

LILIE : Combien en prit-il ?

RANDOLPH : Il les prit toutes.

ARTHUR : Auriez-vous pris ces feuilles, vous, Blanche ?

BLANCHE : Et vous, Arthur ?

ARTHUR : Pourquoi l'arbre était-il désolé ?

BLANCHE : Parce qu'il avait perdu ses belles feuilles.

ARTHUR : Qu'est-ce qu'il désira cette fois ?

BLANCHE : Il désira des feuilles de cristal.

ARTHUR : Le cristal est-il aussi précieux que l'or ?

BLANCHE : Le cristal est moins précieux que l'or.

ARTHUR : L'arbre conserva-t-il longtemps ses feuilles de cristal ?

BLANCHE : Pas bien longtemps.

RANDOLPH : Qu'est-ce qui les fit tomber à terre, Marie ?

MARIE : Le vent.

RANDOLPH : Quelles feuilles le petit arbre demanda-t-il cette fois ?

MARIE : Des feuilles larges et vertes.

RANDOLPH : Quel fut le sort de ces feuilles vertes ?

MARIE : Elles furent mangées par une chèvre et ses petits chevreaux.

RANDOLPH : Comment s'appelle le mâle de la chèvre ?

MARIE : Le bouc.

RANDOLPH : L'arbre revit-il ses chères pointes ?

MARIE : Oui.

GEORGE : Quand est-ce que l'arbre revit ses pointes, Arthur ?

ARTHUR : Le lendemain matin.

GEORGE : As-tu pitié de cet arbre ?

ARTHUR : Non.

GEORGE : Pourquoi ?

ARTHUR : Parce qu'il ne mérite pas de pitié.

GEORGE : Est-ce gentil de ressembler à ce petit arbre ?

ARTHUR : Non, il faut être toujours content.

GEORGE : Y a-t-il des personnes qui ressemblent à ce petit arbre ?

ARTHUR : Oh ! il y en a beaucoup.

BELLA : Je vous fais mon compliment, mes enfants : vous voyez que vos parents et vos amis vous donnent de chaleureux (ardents) applaudissements ; je pense que vous les méritez.

Nous n'avons pas beaucoup de temps aujourd'hui, aussi nous n'écrirons pas dans la classe ; nous écrirons demain. Arthur, ayez la bonté de nous dire la fable que nous avons étudiée dans la dernière leçon.

ARTHUR : Un agneau eut un jour l'imprudence d'aller boire tout seul au bord d'un ruisseau (petite rivière). Un loup l'aperçut et lui dit : " Pourquoi troubles-tu mon breuvage (l'eau) ? L'eau de la rivière est-elle pour toi seul ? Tu seras puni de ta témérité." " Sire," répondit l'agneau, " ne vous irritez pas. Voyez, je suis plus bas que vous, et par conséquent je ne puis en aucune façon (manière)

troubler l'eau que vous buvez." "Tu la troubles," reprit cette bête cruelle; "et puis, je sais que l'année (l'an) dernière tu as parlé mal de moi." "L'année dernière!" dit l'agneau, "mais, sire, je n'étais pas né." "Si ce n'est toi, c'est ton frère." "Je n'en ai point." "C'est donc quelqu'un de tes parents. Il faut que je me venge." Et aussitôt le loup saisit l'agneau, l'emporta dans la forêt et le mangea.

BELLA: Et maintenant, mademoiselle Marthe, ayez la bonté de raconter votre histoire.

Il y a longtemps, bien longtemps, vivait un roi. Il avait de grands palais, avec des salles magnifiques, et les palais étaient entourés de jardins splendides. Les plus belles femmes du pays avaient le privilège de se promener dans les jardins, et les plus braves chevaliers du royaume celui (le privilège) de se battre dans les salles. De tous ces chevaliers, deux surtout, les deux plus forts, faisaient la joie du roi et de ces belles dames; mais, l'un était jaloux, méchant (pervers) et haïssait (détestait) l'autre qui était plus riche, plus jeune et plus beau que lui. Le misérable alla trouver le roi et lui dit toute sorte de méchantes choses de son adversaire. Le roi ne voulut pas l'entendre; mais, comprenant la gravité

de la situation, il défendit aux deux chevaliers d'avoir la moindre (la plus petite) querelle (dispute) dans sa cour.

Il arriva qu'un jour le méchant et jaloux chevalier rencontra, dans une forêt, celui qu'il haïssait, et fondit (fondre, tomber avec violence) sur lui dans l'intention de le tuer (de le mettre à mort); mais, il fut tué lui-même par son adversaire. Beaucoup de chevaliers prirent part à cette action, et plusieurs tombèrent: le fils du roi était au nombre des morts. Quand on eut apporté les cadavres (les corps des morts) au palais, il y eut une grande affliction, et le roi s'écria dans sa douleur: "Où est l'assassin de mon fils?"

Les amis du brave chevalier vinrent trouver le roi, tombèrent à ses genoux et lui demandèrent grâce pour leur ami. Et le roi dit: "Je me rends (j'accède) à votre prière. Je veux bien adoucir (mitiger, atténuer) la peine, puisque vous me jurez (vous m'affirmez devant Dieu) qu'il n'est pas la cause de ce malheur. Mais, qu'il quitte aujourd'hui même mon royaume et qu'il n'y revienne (retourne) jamais plus, s'il ne fait pas ce que je vais lui ordonner. Loin dans l'Orient demeure le sultan, l'ennemi et l'insulteur de mon trône et de mon royaume. Qu'il aille dans ce pays, qu'il entre de

force dans le palais du sultan, qu'il tue le vizir qui est assis à sa droite à table, qu'il embrasse la princesse qui est assise à sa gauche, qu'il coupe les bouts (l'extrémité) de la longue barbe du sultan lui-même, et qu'il m'apporte ici quatre de ses grosses dents ('dentiste' vous explique 'dents')." Les amis s'en allèrent (se retirèrent; s'en aller, je m'en vais, tu t'en vas, il s'en va, nous nous en allons, vous vous en allez, ils s'en vont) tout tristes; cet ordre, c'était l'exil pour leur ami. Lui (le brave chevalier), au contraire, s'en alla plein de courage, monté sur un bon cheval, et un vieux serviteur de son père le suivit.

Ils voyagèrent pendant plusieurs longues semaines par monts et par vaux (vallées), à travers les villes et les villages; un vaisseau les porta de l'autre côté de la mer dans un pays habité par des hommes très-étranges; puis, ils continuèrent leur route sur leurs chevaux et arrivèrent avant la nuit à la lisière (au bord) d'une forêt profonde. Le serviteur, pris d'une peur (terreur) subite, dit au chevalier: "Oh, monseigneur, n'entrez pas dans cette forêt, j'ai entendu dire qu'elle est hantée [par un esprit]." Le chevalier dit: "Un vrai chevalier ne doit jamais avoir peur. Suis-moi (impératif de 'suivre') et compte sur moi et sur mon épée (l'épée est l'arme

des chevaliers)." Et de nouveau (une seconde fois) le serviteur trembla de tous ses membres et dit: "Votre épée pourrait vous protéger contre les hommes, mais que peut-elle contre les esprits!" Le chevalier mit pied à terre et mena (conduisit) son cheval par la bride, le serviteur en fit autant (fit la même chose); le sentier (petite route) était très-étroit (étroit est le contraire de "large").

Il était nuit noire partout; les branches des arbres craquaient, des animaux aux formes les plus bizarres sautaient (sauter, bondir) devant eux deçà et delà (de côté et d'autre), des oiseaux voletaient (les oiseaux volent dans l'air; "voleter" signifie "voler à de petites distances") ouvrant de grands yeux enflammés, et, à distance, on entendait les rugissements (les cris) des animaux féroces. Le serviteur dit: "Ô monseigneur, voyez! voyez! . . . Entendez-vous? . . . Monseigneur, c'est ce que je vous ai dit; la forêt est enchantée; un esprit règne dans toutes ces créatures qui rôdent (circulent) autour de nous. . . Ce sont les âmes des hommes métamorphosés qui demeurent ici. . . . Reculez (reculer est le contraire de 'avancer'), je vous en prie." En parlant ainsi, le pauvre serviteur tremblait comme les feuilles qui, en ce moment, étaient violemment agitées: un orage (une tempête) épou-

vantable (terrible) passait par la forêt, le tonnerre roulait avec fracas, les éclairs (lumière causée par l'électricité de l'atmosphère) brillaient dans le ciel, la pluie tombait à torrents. Le chevalier cherchait sa route avec son épée.

Tout-à-coup, l'orage se dissipa, la pluie cessa de tomber. La lune brillait devant eux, les étoiles faisaient descendre du ciel une douce (charmante) lumière. Soudain une vive clarté (lumière) apparaît à leurs yeux ! C'était comme une étoile enveloppée des rayons de mille soleils ; au milieu, un char (voiture) d'or, traîné par des léopards, et dans le char, un jeune homme d'une grande beauté. Ce jeune homme descendait des hauteurs du ciel. De l'air le plus aimable il agita un lis (le lis est une fleur) qu'il tenait dans sa main gauche pour saluer le chevalier, et une délicieuse mélodie sortit de la corne qu'il avait dans sa main droite. Le chevalier le regarda avec confiance. Alors le jeune homme dit : "Sache (impératif de 'savoir'), ô chevalier, que je suis Oberon, l'esprit de la forêt, ton esprit protecteur ; je t'ai gardé depuis le jour de ta naissance, et je te protègerai tant que (aussi longtemps que) tu seras bon et brave. Sois sans crainte (peur), je t'aiderai dans toutes tes entreprises. Prends cette corne merveilleuse ; si tu la fais sonner douce-

ment (faiblement) et lentement, tous les méchants se mettront à danser comme des forcenés (furieux); si tu la fais sonner trois fois très-fort, je serai là à l'instant pour te protéger. Prends aussi ce gobelet: si tu le portes à tes lèvres (les lèvres sont la partie rouge et extérieure qui borde la bouche), il se remplira d'un vin généreux, mais pour les méchants il restera vide, et s'ils le portent à leurs lèvres, il sera comme un feu dévorant." Et l'esprit le salua de nouveau (une seconde fois) avec son lis. Les léopards s'élancèrent et le char merveilleux remonta dans le ciel. L'air resta longtemps embaumé.

Le chevalier suspendit la corne à son bras droit et donna au serviteur le gobelet d'or qui brillait comme un diamant. Puis, il remonta à cheval et tout joyeux (content) continua sa route. Ils voyagèrent toute la nuit. Le lendemain matin, arrivés à l'extrémité de la forêt, ils virent une scène terrible: un riche Sarrasin, à cheval, attaqué par un lion furieux. En un instant le cheval fut mis en pièces et le lion bondit sur le cavalier qui se défendait avec la rage du désespoir. Déjà les forces abandonnaient le musulman, quand le brave chevalier, qui s'était avancé au galop de son cheval, perça de son épée le farouche (féroce) animal qui tomba mort avec un formidable rugissement. Le

Sarrasin tomba de fatigue. Alors le chevalier descendit de cheval, porta le gobelet à ses lèvres et but un vin rafraîchissant ; puis il présenta la coupe merveilleuse au musulman, qui la saisit avec avidité et la porta à sa bouche. Aussitôt, il eut un cri terrible et jeta le gobelet loin de lui : il s'était brûlé (le feu brûle) les lèvres et les mains. Il se mit à insulter le chevalier et à blasphémer le Dieu des chrétiens (du christianisme), et, sautant (bondissant) sur le cheval du serviteur, il partit au galop. Impossible de courir après lui, l'autre cheval paissait (paître, manger de l'herbe) un peu loin de là.

Quelques minutes après, le chevalier remonta sur son cheval et le serviteur le suivit à pied. Ils marchèrent lentement, et le soir, il était très-tard quand ils arrivèrent à la ville où demeurait le sultan. Il y avait grande affluence dans cette ville ; on était venu de tous les pays environnants ; toutes les maisons étaient pleines de monde, et c'est seulement à l'extrémité de la ville qu'ils trouvèrent une tente où ils purent entrer. Une vieille femme les y reçut et consentit à leur donner un asile pour la nuit. Après leur avoir offert des dattes et du lait, elle leur apprit (elle leur annonça) que, le lendemain, on célèbrerait le mariage d'une princesse. " C'est une princesse bien malheureuse," continua-t-elle ; " le sul-

tan veut lui donner un mari qu'elle n'aime pas. Elle attend l'arrivée d'un homme qu'elle a vu trois fois dans ses rêves (pendant qu'elle dormait). Dans trois nuits successives, elle a rêvé que d'un pays lointain viendrait (conditionnel de 'venir') un chevalier aux yeux bleus, aux cheveux blonds, un chevalier fort et brave, et c'est celui-là qu'elle veut prendre pour mari."

La vieille raconta tout cela et beaucoup d'autres choses encore; elle leur dit aussi que sa fille était la femme de chambre de la princesse, et que la princesse était plus belle qu'aucune autre princesse de la terre. Enfin, comme le chevalier était fatigué, la bonne vieille le conduisit dans sa meilleure (comparatif de "bon") chambre. Quand il eut ôté son casque, elle remarqua qu'il avait de longs cheveux blonds et des yeux bleus, et elle s'écria dans un transport: "Vous êtes le chevalier! Oh! quelle joie pour la princesse!" Quand le chevalier s'éveilla le lendemain matin, il trouva tout près de son lit un turban, un long et riche manteau, des pistolets, des sabres ornés de diamants. Il mit le turban sur sa tête, jeta le manteau sur ses épaules (l'épaule est l'extrémité supérieure du bras) et prit un sabre et plusieurs pistolets: il avait tout l'air d'un riche Turc de l'Orient.

Ainsi équipé, il alla au palais du sultan. Les

gardes qui étaient aux portes s'inclinèrent respectueusement devant lui ; il entra dans la grande salle. Il y avait peut-être là mille convives (invités) assis à de longues tables. Le sultan était au milieu ; à sa gauche .... Oh ! quelle beauté ! la princesse ; et à sa droite .... n'était-ce pas le Sarrasin qui avait été attaqué par le lion ? Oui, c'était lui, l'ingrat (un ingrat est un homme qui n'a pas de gratitude) ! le blasphémateur du Dieu des chrétiens ! Transporté de colère, le chevalier tira son épée et lui trancha (coupa) la tête. Tout le monde se lève de table, c'est un tumulte indescriptible, et le sultan vocifère cet ordre : " Tuez le misérable." Pendant que les convives tirent l'épée, le brave chevalier souffle doucement dans sa corne, et tous se mettent à danser. Ils dansent, ils dansent toujours sans pouvoir s'arrêter ; le sultan danse aussi et tombe, à la fin, brisé de fatigue, sur un divan. Seule, la princesse était tranquille à sa place. Le chevalier s'approcha d'elle pour exécuter le deuxième ordre de son roi, lui fit une profonde révérence et lui baisa le front. Un rouge tendre colora le visage de la princesse ; elle regarda d'un air timide le chevalier qui lui adressait la parole ; puis, tout-à-coup elle s'écria : " Mon chevalier, vous êtes mon libérateur ; c'est vous que j'attendais. Oh ! venez, venez, par-

tons." Et il la prit par les mains et ils s'enfuirent (s'enfuir, partir avec précipitation) tous deux. Au port, ils trouvèrent le serviteur qui les conduisit à bord d'un vaisseau prêt à partir. Juste au moment où le capitaine allait donner le signal du départ, Oberon apparut doux et aimable comme la première fois et dit au chevalier: "Tu as exécuté deux ordres de ton maître, mes petits esprits ont fait le reste. Voici: prends les dents et la barbe du sultan, et donne—les à ton roi dans cette boîte ornée de diamants, et il te traitera avec bienveillance (faveur, affection). Maintenant, avant de partir d'ici, entends bien l'épreuve à laquelle je te soumets. N'adresse pas la parole (ne dis pas un mot) à ta fiancée; ne la touche pas même du bout du doigt, avant que le roi te l'ait donnée pour femme. Sois fort, mon chevalier, et reste maître de toi. Pense à Oberon." Le vaisseau partit lentement et vint à l'extrémité du port; là, le vent souffla dans les voiles et le poussa dans la pleine mer.

MARIE: Est-ce que c'est tout, mademoiselle?

MARTHE: Non, ma chère enfant, mais l'heure est passée et la petite Lilie veut réciter la poésie de "la mendiante."

GEORGE: Oh! mademoiselle Marthe continuez.

ARTHUR: Quelle est la fin de cette belle histoire?

BLANCHE : Le chevalier, qu'a-t-il fait après cela ?

RANDOLPH : Et la princesse, a-t-elle été heureuse dans la suite ?

MARTHE : Patience ! patience ! mes amis. Je vous dirai tout cela à la prochaine leçon et bien d'autres choses encore. Dites-moi seulement si vous avez tout compris.

MARIE : J'ai compris toute l'histoire.

MARTHE : Mais, vous n'avez pas compris tous les mots ?

MARIE : Les mots ? . . . . pas tous.

MARTHE : C'est ce que je pensais ; je les expliquerai tous demain. Mademoiselle Bella, j'ai fini.

BELLA : Lilie, ayez la bonté de nous réciter cette petite poésie que vous nous avez si bien dite dans la leçon d'hier.

LILIE :

" C'est la petite mendiante
Qui vous demande un peu de pain ;
Donnez à la pauvre innocente,
Donnez, donnez, car elle a faim.
Ne rejetez point ma prière ;
Votre cœur vous dira pourquoi :
J'ai six ans, je n'ai plus de mère,
J'ai faim, ayez pitié de moi.

" Hier, c'était fête au village,
A moi personne n'a songé.

Chacun dansait sous le feuillage,
Hélas! et je n'ai pas mangé.
Pardonnez-moi, si je demande.
Je ne demande que du pain,
Du pain, je ne suis pas gourmande,
Ah! ne me grondez pas, j'ai faim.

"N'allez pas croire que j'ignore
Que dans ce monde il faut souffrir;
Mais je suis si petite encore,
Ah! ne me laissez pas mourir.
Donnez à la pauvre petite
Et pour vous comme elle priera!
Elle a faim; donnez, donnez vite,
Donnez, quelqu'un vous le rendra.

"Si ma plainte vous importune,
Eh bien! je vais rire et chanter:
De l'aspect de mon infortune
Je ne dois pas vous attrister.
Quand je pleure, l'on me rejette,
Chacun me dit: Éloigne-toi.
Écoutez donc ma chansonnette,
Je chante, ayez pitié de moi."

BOUCHER DE PERTHES.

IX.

LE BOURGEOIS GENTILHOMME.

. . . . . .

BELLA : Je vous remercie, monsieur Otto, de votre bon compliment. Oui, je pense que tout s'est très-bien passé hier. Les parents de ces chers enfants m'ont dit les choses les plus aimables. Monsieur Valère lui-même s'est écrié : Voilà l'idéal d'une bonne classe.

MARTHE : Bella, j'ai quelque chose à vous demander.

BELLA : Quoi donc, ma chère amie ?

MARTHE : Monsieur Valère est-il marié ?

BELLA : Je ne sais ; il n'a jamais parlé de cela et je n'ai jamais eu le courage de le lui demander.

MARTHE : Mais, il n'est plus jeune !

BELLA : Oh ! il n'est pas vieux. Monsieur Otto, pensez-vous qu'il ait 38 ans ?

OTTO : Trente-huit ans ? . . . Je ne sais, vraiment. Il y a des jours où il paraît jeune, et d'autres jours, il . . .

MARTHE : Voici mon frère Louis qui pourra peut-être nous le dire.

LOUIS : Bonjour, mesdemoiselles ; bonjour, Otto. Oh ! mademoiselle Bella, je vous admire. Vous êtes un professeur émérite (accompli). Quelle bonne leçon vous avez donnée ? Comme vous parlez bien ! Et toi, ma chère Marthe, oh ! j'étais fier de toi. Cette petite fête vous a coûté, sans doute, beaucoup de travail.

BELLA : Oui, monsieur, nous y avons travaillé longtemps, Marthe et moi ; mais ce travail a été un vrai plaisir pour nous.

OTTO : Vous pourrez vous reposer maintenant, nous allons entrer en vacances aujourd'hui.

MARTHE : Louis, nous voulions te demander quelques renseignements (informations), nous sommes curieuses de savoir . . .

LOUIS : Vraiment, tu es curieuse ? C'est étonnant.

MARTHE : Sais-tu l'âge de M. Valère ?

LOUIS : L'âge de M. Valère ? . . . Je ne sais . . .

Mais, je puis vous dire quelque chose qui vous intéressera peut-être. Ce matin, j'ai trouvé dans un tramway, M. Valère assis à côté d'une jeune dame. Il m'a présenté à elle et m'a dit: "C'est ma nièce qui est arrivée hier soir de Paris."

MARTHE: Ah! quel bonheur!

BELLA: Certainement vous lui avez parlé.

LOUIS: Oui, en français; elle ne sait pas un mot d'anglais. Ah! elle m'a dit quelque chose qui va vous étonner (causer de la surprise). Devinez.

BELLA: Elle connaît ma sœur.

LOUIS: Justement. Elle a fait sa connaissance dans un voyage de Cologne à Paris.

BELLA: Oh! comme je voudrais la voir!

LOUIS: Vous la verrez, mademoiselle. Nous avons causé longtemps ensemble; elle m'a dit beaucoup de choses de mademoiselle Anna.

BELLA: Monsieur Louis, cette rencontre paraît vous avoir causé beaucoup de plaisir.

MARTHE: Mademoiselle Bella, avez-vous fini cette lettre à Anna dont vous m'avez parlé hier soir.

BELLA: Oui, chère amie, je l'ai apportée pour vous la lire, et si ces messieurs veulent m'honorer d'un peu d'attention, je vais la lire avant l'arrivée de M. Valère.

TOUS: Lisez, lisez, mademoiselle.

BELLA :

"MA CHÈRE ANNA : Ta dernière lettre nous a fait le plus grand plaisir. Nos parents sont très-heureux de savoir que tu te trouves bien à Paris. Ils se portent tous très-bien et te prient de faire leurs compliments à M. le Dr Stellen et à madame Stellen ; ils leur écriront bientôt.

"J'ai été très-occupée tous ces jours-ci ; c'est pour cela que je ne t'ai pas écrit depuis mardi. Aujourd'hui j'ai encore beaucoup à faire ; je t'envoie seulement quelques mots. Après demain, je t'écrirai une longue, bien longue lettre dans laquelle je te donnerai des nouvelles intéressantes.

"Monsieur Otto est rentré dans notre classe après une assez longue absence. La dernière fois, je t'avais dit qu'il sollicitait l'honneur d'entrer dans l'American League Club ; je t'annonce qu'il a été admis hier.

"Je te dirai aussi des nouvelles de monsieur Louis. Il a commencé à fumer des cigares. Comment trouves-tu cela ?"

LOUIS : Oh ! mademoiselle, pourquoi avez-vous écrit cela ?

MARTHE : N'interrompez pas la lecture, Louis.

LOUIS : Eh bien ! j'écrirai à mademoiselle Anna et je prendrai ma revanche.

BELLA : . . . "Comment trouves-tu cela ?

"Je suis très-fatiguée ; il faut que je me repose.

Les fêtes arrivent bien à propos; j'irai les passer auprès de notre bonne tante de Washington.

" Hier, nous avons reçu, Marthe et moi, beaucoup d'honneurs. Je t'ai déjà parlé de notre classe d'enfants; nous avons eu hier un exercice devant beaucoup de monde. Oh! comme nous tremblions toutes les deux! mais, tout s'est très-bien passé. Marthe y a brillé beaucoup. Monsieur Meister, sa femme, et leurs filles Marguerite et Marthe, nous ont honorées de leur présence; ils vont tous très-bien et te font leurs compliments.

" Nos amis de l'Ouest travaillent beaucoup; ils nous écrivent souvent; ils ont beaucoup de succès.

" Ce soir nous donnerons aux enfants une petite fête qui se terminera par un bal masqué. Je m'arrête ici; je t'écrirai plus longuement la prochaine fois. Je dois aller à notre classe de français; c'est aujourd'hui notre dernière réunion avant les fêtes.

" Adieu, ma chère sœur. Je t'envoie mille baisers."

Il faut que j'ajoute dans un post-scriptum ce que vous m'avez dit, monsieur Louis. Vous permettez?

LOUIS: Voilà la plume, mademoiselle.

BELLA: Voici:

P. S.—" Je dois t'annoncer encore quelque chose. Monsieur Louis vient de me dire que mademoiselle Valère est arrivée ici; il l'a vue et elle lui a

dit qu'elle te connaît. C'est la nièce de ce M. Valère dont je t'ai souvent parlé dans mes lettres. N'est-ce pas une étrange coïncidence? Je l'inviterai au bal de ce soir; j'espère que M. Valère me fera l'honneur de l'accompagner, et je . . ."

MARTHE: Monsieur Valère est là; c'est lui qui frappe.

LOUIS: Entrez.

M. VALÈRE: Bonjour, mes amis. Monsieur Otto, je suis bien aise de vous revoir au milieu de nous. Monsieur votre frère vous a dit que nous avons parlé, la dernière fois, de la littérature française, particulièrement de Molière et de ses comédies, et aujourd'hui j'ai l'intention de vous donner l'analyse du "Bourgeois Gentilhomme." Je vais commencer tout de suite, si vous voulez bien.

BELLA: Vous seriez bien aimable, monsieur, de nous donner quelques règles sur l'emploi du subjonctif, avant de commencer la comédie de Molière. J'introduis quelquefois ce mode dans mes phrases, mais je serais très-embarrassée, si mes élèves m'en demandaient une explication grammaticale.

M. VALÈRE: Je vais vous donner quelques règles qui vous serviront simplement de guide dans l'étude du subjonctif, car il faut étudier ce mode dans les

exemples. Quand vous trouvez un subjonctif dans vos lectures, vous devez toujours vous arrêter et vous poser cette question : " Pourquoi ce subjonctif ?" À la fin, vous en comprendrez parfaitement l'emploi.

Le subjonctif est le mode du doute, de l'indécision.

On emploie le subjonctif après certaines conjonctions dont vous trouverez la liste dans les tableaux de grammaire.

Lorsque (quand) deux propositions sont unies par la conjonction " que," le second verbe se met au subjonctif.

1° Après les verbes qui expriment le doute, la supposition, le désir, la volonté, la crainte, la surprise. Ex.: Je désire " que cette personne vienne." Je veux " qu'elle sorte." Je doute " qu'elle sache" parler français.

2° Après les verbes accompagnés d'une négation. Ex.: Je ne pense pas " qu'il fasse" beau demain.

3° Après les verbes employés interrogativement. Ex.: Croyez-vous " que ce domestique soit" fidèle ?

4° Après les verbes impersonnels il faut, il importe, il convient, il est possible, il est bon, etc., et en général après ceux qui expriment la volonté, la

supposition, le doute. Ex.: Il faut "que j'aille" à Paris. Il est bon "que je vous dise" cela.

On fait encore usage du subjonctif :

1° Après un superlatif et après ces mots "le seul," "peu." Ex.: Cet orateur est le plus éloquent que "j'aie" jamais entendu. C'est le seul homme qui "soit" capable de nous gouverner. Il y a peu d'hommes qui "sachent" supporter l'adversité.

2° Généralement toutes les fois qu'il y a quelque chose de douteux, d'incertain dans la pensée. Ex.: Je cherche une personne qui me "plaise." J'irai dans une retraite où "je sois" tranquille.

Ces règles ne sont pas absolues. Si l'on considère la chose que l'on veut exprimer comme certaine ou très-probable, on n'emploie pas le subjonctif. Ex.: J'irai dans une maison où je serai tranquille. Croyez-vous que l'âme est immortelle? Vous ne dites pas que vous êtes marié. Je vous répète, mes amis, que vous devez étudier le subjonctif dans les livres français que vous lirez ; les exemples vous le feront comprendre. Voici maintenant le "Bourgeois Gentilhomme."

Monsieur Jourdain est un simple bourgeois, marié à une femme de bon sens, bourgeoise comme lui. Il a la folie de la grandeur et recherche le commerce

(la société) des gens de qualité. Un comte, appelé Dorante, homme ruiné, le flatte et cultive son amitié pour lui extorquer de l'argent. "Je connais une marquise," lui dit-il un jour, "qui vous aime et qui me parle souvent de vous, de votre grâce, de vos bonnes manières." C'est de pure invention. La vérité est que le comte Dorante fait la cour à une marquise, appelée Dorimène, et que n'ayant pas d'argent pour lui offrir des présents, il s'adresse à M. Jourdain et profite de sa folie. Le bourgeois est dupe de la flatterie. À dater de ce jour, il ne désire qu'une chose, c'est d'être gentilhomme, d'avoir les airs d'une homme de qualité pour plaire à cette marquise. Comme son éducation a été très-négligée, il appelle chez lui quatre professeurs, un maître de musique, un maître de danse, un maître d'armes, et un maître de philosophie. Le maître de musique et le maître de danse arrivent de bonne heure; M. Jourdain prend ses leçons en robe de chambre. Puis, il donne l'ordre à ces deux professeurs de préparer un ballet pour le soir, en l'honneur de la marquise Dorimène, qu'il a fait inviter par M. Dorante. "Un mot encore," dit-il au maître de danse. "Comment faut-il faire une révérence pour saluer une grande dame?" "Si vous voulez la saluer avec beaucoup de respect," répond le professeur, "il

faut faire d'abord (premièrement) une révérence en arrière ('en arrière' est le contraire de 'en avant'), puis, marcher vers elle avec trois révérences en avant; la dernière doit être très-profonde." Plus tard, quand la marquise arrive, le bourgeois commence ses révérences. Après en avoir fait deux, il est trop près de Dorimène et dit: "Un peu plus loin, madame." "Comment?" dit la marquise. "Un peu plus loin, s'il vous plait; reculez ('reculer' est le contraire de 'avancer') un peu pour la troisième."

Mais, n'anticipons pas.

Le maître d'armes vient aussi donner sa leçon et enfin voici le tour du maître de philosophie qui demande à M. Jourdain s'il veut étudier la logique, ou la morale, ou la physique, ou . . . Monsieur Jourdain ne veut rien de tout cela; il le prie de lui enseigner (le professeur "enseigne," l'élève "apprend") l'orthographe et puis l'almanach pour savoir quand il y a de la lune et quand il n'y en a point. Le professeur lui répond que pour traiter cette matière en philosophe, il faut commencer par une exacte connaissance de la nature des lettres et de la différente manière de les prononcer. Et il continue ainsi:

Il y a cinq voyelles ou voix, A, E, I, O, U.

Monsieur Jourdain : J'entends tout cela (je comprends tout cela).

Le maître de philosophie : La voix A se forme en ouvrant fort (beaucoup) la bouche : A.

Monsieur Jourdain : A, A. Oui.

Le maître de philosophie : La voix E se forme en rapprochant la mâchoire (la mâchoire est cette partie de la bouche où sont fixées les dents) inférieure de la mâchoire supérieure : A, E.

Monsieur Jourdain : A, E ; A, E . . . . Oui. Ah ! que cela est beau.

Le maître de philosophie : Et la voix I, en rapprochant encore davantage (plus) les mâchoires l'une de l'autre, et écartant (retirant) les deux coins (angles) de la bouche vers les oreilles : A, E, I.

Monsieur Jourdain : A, E, I, I, I, I. Cela est vrai. Vive la science !

Le maître de philosophie : La voix O se forme en rouvrant les mâchoires et rapprochan les lèvres par les deux coins, le haut et le bas : O.

Monsieur Jourdain : O, O. Il n'y a rien de plus juste. A, E, I, O, I, O. Cela est admirable ! I, O ; I, O.

Le maître de philosophie : L'ouverture de la bouche fait justement comme un petit rond qui représente un O.

Monsieur Jourdain : O, O, O. Vous avez raison. O. Ah ! la belle chose que de savoir quelque chose !

Le maître de philosophie : La voix U se forme

en rapprochant les dents sans les joindre entièrement, en allongeant (allonger signifie " faire long") les deux lèvres en dehors (à l'extérieur), les approchant aussi l'une de l'autre, sans les joindre tout à fait (entièrement) : U.

Monsieur Jourdain : U, U. Il n'y a rien de plus véritable : U.

Le professeur continue l'explication des consonnes d'une manière très-comique ; après quoi, M. Jourdain lui fait une confidence : " Je suis amoureux," lui dit-il " d'une personne de grande qualité. Je lui ai déjà offert des bouquets et un gros diamant, et je veux maintenant lui écrire un petit billet."

Le maître de philosophie : Sont-ce des vers que vous lui voulez écrire ?

Monsieur Jourdain : Non, non ; point de vers.

Le maître de philosophie : Vous ne voulez que de la prose ?

Monsieur Jourdain : Non, je ne veux ni prose ni vers.

Le maître de philosophie : Il faut bien que ce soit l'un ou l'autre.

Monsieur Jourdain : Pourquoi ?

Le maître de philosophie : Par la raison, monsieur, qu'il n'y a pour s'exprimer que la prose ou les vers.

Monsieur Jourdain : Il n'y a que la prose ou les vers ?

Le maître de philosophie : Oui, monsieur. Tout ce qui n'est point prose est vers, et tout ce qui n'est point vers est prose.

Monsieur Jourdain : Et comme l'on parle, qu'est-ce que c'est donc que cela ?

Le maître de philosophie : De la prose.

Monsieur Jourdain : Quoi ! quand je dis, "Nicole, . . . donnez-moi mon bonnet de nuit," c'est de la prose ?

Le maître de philosophie : Oui, monsieur.

"Je n'en savais rien," continue le bourgeois ; "il y a plus de quarante ans que je dis de la prose sans le savoir, et je vous suis le plus obligé du monde de m'avoir appris (participe passé de 'apprendre') cela. Je voudrais donc lui mettre dans un billet : 'Belle marquise, vos beaux yeux me font mourir d'amour ;' mais je voudrais que cela fût mis d'une manière galante." Le professeur propose un changement et arrange la phrase à sa manière.

Monsieur Jourdain : Non, vous dis-je ; je ne veux que ces seules paroles-là dans le billet, mais tournées à la mode, bien arrangées comme il faut. Je vous prie de me dire un peu, pour voir les diverses manières dont on les peut mettre.

Le maître de philosophie : On peut les mettre, premièrement, comme vous avez dit : Belle mar-

quise, vos beaux yeux me font mourir d'amour ; ou bien : D'amour mourir me font, belle marquise, vos beaux yeux ; ou bien : Vos yeux beaux d'amour me font, belle marquise, mourir ; ou bien : Mourir vos beaux yeux, belle marquise, d'amour me font ; ou bien : Me font vos yeux beaux mourir, belle marquise, d'amour.

Monsieur Jourdain : Mais de toutes ces façons-là (ces manières-là) laquelle est la meilleure (" meilleur" est le comparatif de " bon") ?

Le maître de philosophie : Celle que vous avez dite : " Belle marquise, vos beaux yeux me font mourir d'amour." Et M. Jourdain est aux anges d'avoir fait cette belle phrase. Quand la leçon est terminée le tailleur arrive apportant un habit de cour à M. Jourdain, et les garçons-tailleurs le lui mettent en dansant. Quand madame Jourdain le voit dans ce ridicule accoutrement, elle l'accable (elle le couvre) de reproches ; sa domestique Nicole se joint à elle pour dire à monsieur que tout le monde se moque de lui. Les deux femmes lui demandent alors ce que viennent faire dans la maison tous ces professeurs, s'il veut apprendre à danser pour quand il n'aura plus de jambes, etc., etc. Monsieur Jourdain répond à tout cela :

Vous parlez toutes deux comme des bêtes et j'ai honte (je suis confus) de votre ignorance. Par exemple, [*à madame Jourdain*] savez-vous, vous, ce que c'est que vous dites à cette heure.

Madame Jourdain : Oui, je sais que ce que je dis

est fort bien (très bien) et que vous devriez songer (penser) à vivre d'autre sorte.

Monsieur Jourdain : Je ne parle pas de cela. Je vous demande ce que c'est que les paroles que vous dites ici.

Madame Jourdain : Ce sont des paroles bien sensées, et votre conduite ne l'est guère (l'est peu).

Monsieur Jourdain : Je ne parle pas de cela, vous dis-je. Je vous demande, ce que je parle avec vous, ce que je vous dis à cette heure, qu'est-ce que c'est ?

Madame Jourdain : Des chansons (des nonsens).

Monsieur Jourdain : Hé ! non, ce n'est pas cela. Ce que nous disons tous deux ? le langage que nous parlons à cette heure ? . . .

Madame Jourdain : Eh bien !

Monsieur Jourdain : Comment est-ce que cela s'appelle ?

Madame Jourdain : Cela s'appelle comme on veut l'appeler.

Monsieur Jourdain : C'est de la prose, ignorante.

Madame Jourdain : De la prose ?

Monsieur Jourdain : Oui, de la prose. Tout ce qui est prose n'est point vers, et tout ce qui n'est point vers est prose. Et voilà ce que c'est que d'étudier ! [*à Nicole.*] Et toi, sais-tu bien comme il faut faire pour dire un U ?

Nicole : Comment ?

Monsieur Jourdain : Oui, qu'est-ce que tu fais quand tu dis un U ?

Nicole : Quoi ?

Monsieur Jourdain : Dis un peu U, pour voir.

Nicole : Eh bien, U.

Monsieur Jourdain : Qu'est-ce que tu fais ?

Nicole : Je dis U.

Monsieur Jourdain : Oui, mais quand tu dis U, qu'est-ce que tu fais ?

Nicole : Je fais ce que vous me dites.

Monsieur Jourdain : Oh ! l'étrange chose que d'avoir affaire à des bêtes ! Tu allonges les lèvres en dehors, et approches la mâchoire d'en haut (supérieure) de celle d'en bas (de la mâchoire inférieure). U, vois-tu ?

Madame Jourdain continue ses reproches au sujet du comte Dorante qui ne vient dans la maison que pour emprunter (demander) de l'argent. Le bourgeois s'excuse en disant que le comte rendra l'argent qu'il emprunte. "Il ne le rendra jamais," dit madame. "Je vous dis qu'il le rendra," réplique monsieur. Et juste à ce moment arrive le comte, qui, après beaucoup de compliments, emprunte encore de l'argent au stupide bourgeois. Madame se retire, furieuse, au fond du théâtre. C'est alors que le comte déclare à M. Jourdain que le diamant a produit un très-bon effet sur la marquise. Il n'est pas besoin (il n'est pas nécessaire) de dire que M.

Dorante a donné le diamant en son propre nom; Dorimène n'a jamais entendu prononcer le nom de M. Jourdain, si ce n'est (excepté) à l'occasion du dîner qui se prépare pour le soir. M. Jourdain annonce au comte que sa femme ira (futur de "aller") dîner chez sa sœur, qu'elle y passera toute la soirée et que, par conséquent il pourra (futur de "pouvoir") faire les honneurs de la maison à la belle marquise. Nicole qui a entendu cette conversation en fait part (la communique) à madame Jourdain. Celle-ci dans l'après-midi feint (feindre, simuler) d'aller dîner en ville, et, le soir, quand tout le monde est à table, elle vient troubler la fête; elle entre furieuse dans la salle à manger et fait les plus vives (sévères) remontrances à son mari, au comte et à la marquise.

Ce n'est pas tout. M. Jourdain a une fille, appelée Lucile, qui veut épouser (se marier avec) un jeune homme, appelé Cléonte. Celui-ci vient demander officiellement la main de mademoiselle Lucile. Madame Jourdain est toute disposée à lui donner sa fille, mais il faut encore le consentement du père. Cléonte le rencontre et lui fait sa demande, "Avant de vous répondre, lui dit le bourgeois, je vous prie de me dire si vous êtes gentilhomme." Cléonte, après avoir déclaré qu'il est d'une hono-

rable famille, avoue (confesse) qu'il n'est pas gentilhomme. Eh bien ! dit M. Jourdain, ma fille n'est pas pour vous."

Naturellement, le jeune homme est désolé, mais, son valet Covielle lui promet d'obtenir le consentement de M. Jourdain. "Je vais organiser," dit-il, "une petite comédie ; le succès sera complet. M. Jourdain est homme à jouer son rôle à merveille (parfaitement)." Quelques minutes après, il se présente déguisé en Turc.

Covielle : Monsieur, je ne sais pas si j'ai l'honneur d'être connu de vous.

Monsieur Jourdain : Non, monsieur.

Covielle : [*étendant le main à un pied de terre.*] Je vous ai vu que vous n'étiez pas plus grand que cela.

Monsieur Jourdain : Moi ?

Covielle : Oui. Vous étiez le plus bel enfant du monde, et toutes les dames vous prenaient dans leurs bras pour vous baiser (quand on embrasse une personne, on la baise).

Monsieur Jourdain : Pour me baiser ?

Covielle : Oui. J'étais grand ami de feu (mort) monsieur votre père.

Monsieur Jourdain : De feu monsieur mon père ?

Covielle : Oui. C'était un fort honnête gentilhomme.

Monsieur Jourdain : Comment dites-vous ?

Covielle : Je dis que c'était un fort honnête gentilhomme.

Monsieur Jourdain : Mon père ?

Covielle : Oui.

Monsieur Jourdain : Vous l'avez fort connu ?

Covielle : Assurément.

Monsieur Jourdain : Et vous l'avez connu pour gentilhomme.

Covielle : Sans doute.

Monsieur Jourdain : Je ne sais donc pas comment le monde est fait.

Covielle : Comment ?

Monsieur Jourdain : Il y a de sottes (stupides, insensées) gens qui me veulent dire qu'il a été marchand. " Lui, marchand ? il ne l'a jamais été," répond Covielle. "Il était très obligeant ; il allait de tous les côtés acheter du drap et en donnait à ses amis pour de l'argent : Voilà tout ce qu'il faisait." Et il continue : Je viens vous annoncer la meilleure nouvelle du monde.

Monsieur Jourdain : Quelle nouvelle ?

Covielle : Vous savez que le fils du Grand-Turc est ici ?

Monsieur Jourdain : Moi ? non.

Covielle : Comment ! il a un train tout à fait magnifique, tout le monde le va voir, et il a été reçu en ce pays comme un seigneur d'importance.

Monsieur Jourdain : . . . Je ne savais pas cela.

Covielle : Ce qu'il y a d'avantageux pour vous, c'est qu'il est amoureux de votre fille.

Monsieur Jourdain : Le fils du Grand-Turc ?

Covielle : Oui, et il veut être votre gendre.

Monsieur Jourdain : Mon gendre, le fils du Grand-Turc !

Covielle : Le fils du Grand-Turc, votre gendre. Comme je le fus voir, et que j'entends parfaitement sa langue ; il s'entretint (il conversa) avec moi ; et, après quelques autres discours, il me dit : " Acciam croc soler onch alla moustaphidélum amanahem varahini oussere carbulath ?" c'est-à-dire : " N'as-tu point vu une jeune belle personne qui est la fille de monsieur Jourdain, gentilhomme parisien ?"

Monsieur Jourdain : Le fils du Grand-Turc a dit cela de moi ?

Covielle : Oui. Comme je lui eus répondu que je vous connaissais particulièrement, et que j'avais vu votre fille : " Ah !" me dit-il, " Marababa sahem !" c'est-à-dire : " Ah ! que je suis amoureux d'elle !"

Monsieur Jourdain : " Marababa sahem," veut dire : " Ah ! que je suis amoureux d'elle ?"

Covielle : Oui.

Monsieur Jourdain : . . . Vous faites bien de me le dire ; car, pour moi, je n'aurais jamais cru (supposé, participe passé de " croire") que " marababa sahem," eût voulu dire : " Ah ! que je suis amoureux d'elle !" Voilà une langue admirable que ce turc.

Covielle : Plus admirable qu'on ne peut croire. Savez-vous bien ce que veut dire " cacaracamouchen" ?

Monsieur Jourdain : " Cacaracamouchen" ? Non.

Covielle : C'est-à-dire : " Ma chère âme."

Monsieur Jourdain : " Cacaracamouchen," veut dire : " Ma chère âme ?"

Covielle : Oui.

Monsieur Jourdain : Voilà qui est merveilleux ! " Cacaracamouchen," ma chère âme ! Dirait-on jamais cela ? Voilà qui me confond.

Covielle : Enfin, pour achever mon ambassade, il vient vous demander votre fille en mariage ; et, pour avoir un beau-père qui soit digne de lui, il veut vous faire " mamamouchi," qui est une certaine grande dignité de son pays.

Monsieur Jourdain : " Mamamouchi ?"

Covielle : Oui, " mamamouchi," c'est-à-dire, en notre langue, " paladin." Paladin, ce sont de ces anciens . . . Paladin enfin. Il n'y a rien de plus noble que cela dans le monde. . . .

Monsieur Jourdain : Le fils du Grand-Turc m'honore beaucoup ; et je vous prie de me mener (conduire) chez lui pour lui en faire mes remercîments.

Covielle : Comment ! le voilà qui va venir ici.

Monsieur Jourdain : Il va venir ici ?

Covielle : Oui, . . . pour la cérémonie de votre dignité.

Monsieur Jourdain : Voilà qui est bien prompt.

Covielle : Son amour ne peut souffrir aucun retard.

Monsieur Jourdain : Tout ce qui m'embarrasse ici, c'est que ma fille est une opiniâtre (obstinée) qui s'est allée mettre dans la tête un certain Cléonte, et elle jure de n'épouser personne que celui-là.

Covielle : Elle changera de sentiment, quand elle verra (futur de "voir") le fils du Grand-Turc ; et puis, il se rencontre ici une aventure merveilleuse, c'est que le fils du Grand-Turc ressemble à ce Cléonte. . . . Je l'entends venir, le voilà.

Cléonte [*en turc*] : Ambousahi moqui boraf, Giourdina salamalé qui !

Covielle [*à Monsieur Jourdain*] : C'est-à-dire : "Monsieur Jourdain, que votre cœur soit toute l'année comme un rosier fleuri !" Ce sont façons (manières) de parler obligeantes dans ce pays-là.

Monsieur Jourdain : Je suis très-humble serviteur de son Altesse turque.

Covielle : Carigar camboto oustin moraf.

Cléonte : Oustin yoc catamaléqui basum base alla moram !

Covielle : Il dit : "Que le ciel vous donne la force des lions et la prudence des serpents !"

Monsieur Jourdain : Son Altesse turque m'honore trop, et je lui souhaite toutes sortes de prospérités.

Covielle : Ossa binamen sadoc baballi oracaf ouram.

Cléonte : Bel-men.

Covielle : Il dit que vous alliez vite avec lui vous préparer pour la cérémonie, afin de voir ensuite (après) votre fille, et de conclure le mariage.

Monsieur Jourdain : Tant de choses en deux mots.

Covielle : Oui. La langue turque est comme cela ; elle dit beaucoup en peu de paroles. Allez vite où il souhaite (il désire).

[*Plusieurs Turcs entrent gravement, deux à deux, au son des instruments. Le mufti, entouré des dervis, invoque Mahomet en faisant beaucoup de contorsions et de grimaces sans proférer* (*prononcer*) *une parole ; les Turcs assistants se prosternent en chantant : "Alli," puis ils lèvent les bras au ciel, en chantant : "Alla." Deux dervis vont chercher M. Jourdain. Il arrive en Turc, la tête rasée* (*on rase la tête avec le rasoir*), *sans turban et sans sabre. Le mufti porte un turban d'une grosseur démesurée, orné de quatre ou cinq rangs de chandelles allumées : c'est lui qui fait la cérémonie ; elle est des plus grotesques ; on parle turc, M. Jourdain aussi. À la fin, on lui met le turban, et on lui donne des coups de bâton en cadence. Quand sa femme le voit dans ce costume*] :

Madame Jourdain : Ah ! mon Dieu ! miséricorde (pitié) ! Qu'est-ce que c'est donc que cela ? Quelle figure ! . . . Est-il temps d'aller en masque ? Parlez donc, et qu'est-ce que c'est que ceci ? . . .

Monsieur Jourdain : Voyez l'impertinente, de parler de la sorte à un mamamouchi !

Madame Jourdain : Comment donc ?

Monsieur Jourdain : Oui, il me faut porter du respect maintenant, et l'on vient de me faire mamamouchi.

Madame Jourdain : Que voulez-vous dire avec votre mamamouchi ?

Monsieur Jourdain : Mamamouchi, vous dis-je. Je suis mamamouchi.

Madame Jourdain : Quelle bête est-ce là ?

Monsieur Jourdain : Mamamouchi, c'est-à-dire, en notre langue, " paladin."

Madame Jourdain : Baladin. Êtes-vous en âge de danser dans des ballets ?

Monsieur Jourdain : Quelle ignorante ! je dis paladin ; c'est une dignité dont on vient de me faire la cérémonie.

Madame Jourdain : Quelle cérémonie donc ?

Monsieur Jourdain : Mahameta per Giourdina.

Madame Jourdain : Qu'est-ce que cela veut dire ?

Monsieur Jourdain : Giourdina, c'est-à-dire : Jourdain.

Madame Jourdain : Eh bien, quoi, Jourdain ?

Monsieur Jourdain : Voler far un paladina de Giourdina.

[*Et il se met à parler turc et à répéter les mots de la cérémonie. Madame Jourdain sort désespérée. Bientôt arrivent Dorante et Dorimène qui viennent féliciter le bourgeois de sa nouvelle dignité. M. Jourdain leur répond en leur disant qu'il leur souhaite la force des serpents et la pru-*

dence des lions. Sur ces entrefaites (à ce moment) entre Cléonte. Comme l'interprète n'est pas là, M. Jourdain est très-embarrassé pour lui présenter la marquise et le comte, et il essaie de se faire comprendre : "Strouf, strif, strof, straf," dit-il; "monsieur est un grande segnore, grande segnore, grande segnore; et madame une granda dama, granda dama. [Voyant qu'il ne se fait pas comprendre] : "*Ah! monsieur, lui, mamamouchi français; et madame, mamamouchi française. Je ne puis pas parler plus clairement. Bon! voici l'interprète.*" *Et enfin, l'interprète arrive avec Lucile. Celle-ci qui reconnait Cléonte sous son déguisement consent à l'épouser. Madame Jourdain, informée de ce qui se passe consent aussi au mariage. Cléonte épouse Lucile, Dorante épouse Dorimène, et Covielle Nicole.*]

Louis : C'est très-comique, monsieur ; je veux lire Molière.

Otto : Je pensais bien que Louis aimerait le grand Molière.

Bella : Je vous remercie, monsieur ; vous nous avez bien amusés.

Marthe : Et moi aussi, monsieur, je vous remercie.

Louis : Avant de nous séparer, je dois vous dire, mesdemoiselles, que je n'ai pas compris tous les

mots de la petite poésie d'hier ; ces petits enfants comprennent mieux que moi.

MARTHE : Mais, Louis, ne savez-vous pas que les enfants ont étudié longtemps cette pièce ?

M. VALÈRE : Quels sont ces mots ?

LOUIS : Mendiante, rire, songé, gronder.

M. VALÈRE : La petite fille qui parle demande l'aumône (la charité), elle mendie (elle demande l'aumône), c'est une mendiante. Elle est malheureuse, elle ne rit pas, au contraire, elle pleure. Quand vous allez au théâtre, et que vous assistez à la représentation d'une bonne comédie, vous riez (infinitif " rire").

Songé est le participe passé du verbe songer (penser).

Gronder signifie faire des reproches ; quand les enfants ne sont pas sages, les parents les grondent.

LOUIS : Merci, monsieur.

M. VALÈRE : Et maintenant, mes amis, l'heure est venue de nous séparer.

MARTHE : Ah ! que c'est triste une séparation !

M. VALÈRE : Ce sera une séparation de courte durée.

BELLA : Mes amis, je n'aime pas à dire " adieu ;" disons-nous " au revoir."

TOUS : Au revoir, au revoir, au revoir.

TABLEAUX DE GRAMMAIRE.

ARTICLE DÉFINI.

Masculin (singulier) : Le, l'. Le livre. L'ami.
Féminin (singulier) : La, l'. La table. L'amitié.
Masculin et féminin (pluriel) : Les. Les livres. Les tables.

ARTICLE INDÉFINI.

Masculin (sing.) : Un. Un homme.
Féminin (sing.) : Une. Une femme.
Masculin et féminin (pl.) : Des. Des hommes et des femmes.

ARTICLE PARTITIF.

Masculin (sing.) : Du, de l'. J'ai du papier, de l'amour propre.
Féminin (sing.) : De la, de l'. Je veux de la viande, de l'eau.
Masculin et féminin (pl.) : Des. J'ai des amis, des amies.

ARTICLE CONTRACTÉ.

Masculin (sing.) : Du (de le), au (à le). La porte du théâtre est ouverte. Je vais au théâtre.
Masculin et féminin (pl.) : Des (de les), aux (à les). J'entends les voix des acteurs. Je donne de l'argent aux pauvres.

FORMATION DU PLURIEL DANS LES SUBSTANTIFS.

1. Le livre, les livres. La table, les tables. L'ami, les amis.

2. Noms terminés par s, x ou z : Un héros, des héros. Une voix, des voix. Un nez, des nez.

3. Noms terminés, en "au" et en "eu": Un tableau, des tableaux. Un jeu, des jeux. Exception : Un landau, des landaus.

4. Noms terminés, par " ou" : Un clou, des clous. Exceptions : bijou, caillou, chou, genou, hibou, joujou, pou ; bijoux, cailloux, choux, genoux, hiboux, joujoux, poux.

5. Noms terminés en al : Le cheval, les chevaux. Un hôpital, des hôpitaux. Excepté : bal, carnaval, chacal, régal, pal, serval, nopal (plante), etc.; bals, carnavals, chacals, régals, pals, servals, nopals, etc.

6. Noms terminés en ail : Un portail, des portails. Un gouvernail, des gouvernails. Excepté : bail, corail, émail, soupirail, travail, vantail, vitrail ; baux, coraux, émaux, soupiraux, travaux, vantaux, vitraux.

7. Aïeul, ciel, œil ; aïeux, cieux, yeux.

8. Ail, ails ou aulx.

ADJECTIFS QUALIFICATIFS.

FORMATION DU FÉMININ DANS LES ADJECTIFS.

1. Masc.: grand, petit, sensé, saint ; fém.: grande, petite, sensée, sainte.

2. Adjectifs terminés par e : large, honnête, sage; fém.: large, honnête, sage.

3. Adjectifs terminés par s, el, eil, en, on, et, ot : gros, grosse ; cruel, cruelle ; pareil, pareille ; ancien, ancienne ; bon, bonne ; muet, muette ; sot, sotte. Excepté : complet, concret, discret, inquiet, replet, secret ; fém.: complète, concrète, discrète, inquiète, replète, secrète.

4. Adjectifs terminés en ier, er : étranger, étrangère ; altier, altière.

5. Adjectifs terminés par f : craintif, craintive ; naïf, naïve.

6. Adjectifs terminés par x : heureux, heureuse ; jaloux, jalouse. Excepté : doux, faux, roux, vieux, préfix ; douce, fausse, rousse, vieille, préfixe.

7. Beau, jumeau, nouveau, fou, mou, vieux (bel, nouvel, fol, mol, vieil) ; fém.: belle, jumelle, nouvelle, folle, molle, vieille.

8. Nul, nulle ; gentil, gentille ; paysan, paysanne; tiers, tierce ; blanc, blanche ; franc, franche ; sec, sèche ; frais, fraîche ; public, publique ; turc, turque ; caduc, caduque ; ammoniac, ammoniaque ; grec, grecque ; long, longue ; oblong, oblongue ; bénin, bénigne ; malin, maligne ; coi (tranquille), coite ; favori, favorite ; devin, devineresse.

9. Aigu, ambigu, bégu, contigu, exigu : aiguë, ambiguë, contiguë, etc.

10. Adjectifs en "eur" : trompeur, trompeuse ; pêcheur, pêcheuse. Excepté : pécheur, pécheresse ; vengeur, vengeresse ; chasseur (dans le style poétique), chasseresse ; majeur, majeure ; mineur, mineure ; meilleur, meilleure.

11. Adjectifs terminés en "teur" : accusateur, accusatrice ; protecteur, protectrice. Excepté : enchanteur, enchanteresse.

12. Adjectifs en "érieur" : supérieur, supérieure.

13. Témoin (masc. et fém.) ; grognon (masc. et fém.).

14. Aquilin, châtain, fat, dispos ne s'emploient pas au féminin.

FORMATION DU PLURIEL DANS LES ADJECTIFS.

1. Grand, grands ; bonne, bonnes.

2. Adjectifs terminés par s ou x : gros, gros, heureux, heureux.

3. Adjectifs en "eau": beau, beaux; nouveau, nouveaux.

4. Adjectifs en "al": loyal, loyaux; égal, égaux. Excepté: fatal, fatals; final, finals; natal, natals; amical, amicals; frugal, frugals; glacial, glacials; matinal, matinals; nasal, nasals; naval, navals; pascal, pascals; théâtral, théâtrals.

DEGRÉS DE SIGNIFICATION DANS LES ADJECTIFS.

POSITIF.	COMPARATIF.	SUPERLATIF.
Large	Plus large	Très-large; fort large; bien
	Aussi large	extrêmement large. [large;
	Moins large	Le plus large; la plus large.
Beau	Plus beau	Très-beau; fort beau; bien
	Aussi beau	extrêmement beau. [beau;
	Moins beau	Le plus beau; la plus belle.
Bon	Meilleur	Très-bon; le meilleur.
Mauvais	Pire	Très-mauvais; le pire.
Petit	Moindre	Très-petit; le moindre.

ADJECTIFS DÉMONSTRATIFS.	PRONOMS DÉMONSTRATIFS.	
Masc. sing.: Ce, cet.	Masc. sing.: Celui,	Celui-ci, celui-là.
Fém. sing.: Cette.	Fém. sing.: Celle,	Celle-ci, celle-là.
Masc. fém. pl.: Ces.	Masc. pl.: Ceux,	Ceux-ci, ceux-là.
Ce chapeau. Cet ami. Cette robe. Ces livres.	Fém. pl.: Celles,	Celles-ci. celles-là.
	Ce, ceci, cela.	

Ce chapeau est noir; celui de madame est blanc. Cette robe est noire; celle de madame est blanche.

ADJECTIFS POSSESSIFS.

Sing. masc.:	Sing. fém.:	Pl. masc. fém.:
Mon,	Ma,	Mes.
Ton,	Ta,	Tes.
Son,	Sa,	Ses.
Notre,	Notre,	Nos.
Votre,	Votre,	Vos.
Leur,	Leur,	Leurs.

PRONOMS POSSESSIFS.

Sing. masc.:	Sing. fém.:	Pl. masc.:	Pl. fém.:
Le mien,	La mienne,	Les miens,	Les miennes.
Le tien,	La tienne,	Les tiens,	Les tiennes.
Le sien,	La sienne,	Les siens,	Les siennes.
Le nôtre,	La nôtre,	Les nôtres,	Les nôtres.
Le vôtre,	La vôtre,	Les vôtres,	Les vôtres.
Le leur,	La leur,	Les leurs,	Les leurs.

Votre frère est ici; le mien n'est pas encore arrivé. Ma sœur est malade; la tienne se porte bien.

ADJECTIF INTERROGATIF.	PRONOMS INTERROGATIFS.
Masc. sing.: Quel.	Qui?
Fém. sing.: Quelle.	Que?
Masc. pl.: Quels.	Quoi?
Fém. pl.: Quelles.	Lequel?

Quel fruit préférez-vous, la pomme ou la pêche? Qui parle?

PRONOMS RELATIFS.

Masc. sing.: Lequel, duquel, auquel.
Fém. sing.: Laquelle, de laquelle, à laquelle.
Masc. pl.: Lesquels, desquels, auxquels.
Fém. pl.: Lesquelles, desquelles, auxquelles.
Qui, que, quoi, dont.

La personne qui parle ; la personne que je vois ; la personne dont je parle. Le cheval sur lequel je suis monté. La chaise sur laquelle je suis assise. J'ai rencontré le mari de votre sœur, lequel viendra me voir.

ADJECTIFS INDÉFINIS.	PRONOMS INDÉFINIS.
Chaque,	Chacun,
Autre,	Autrui, autre,
Quelque,	Quelqu'un.
Aucun, nul,	Personne, nul,
Quelconque,	Quiconque,
Maint, même,	On, l'on, l'un, l'autre, rien,
Tel, tout, plusieurs, certain.	Tel, tout, plusieurs, certains.

Chaque personne a un livre. Chacun de nous a un livre. J'ai vu plusieurs (adj.) personnes. Plusieurs (pronom) ont péri. Tout (adj.) homme doit mourir. Tout (pronom) est fini.

PRONOMS PERSONNELS.

Sujet.	Sujet.	Complément direct.	Complément indirect avant le verbe.	Complément indirect.
Je,	moi,	me,	me,	à moi.
tu,	toi,	te,	te,	à toi.
il,	lui,	le, se,	lui,	à lui.
elle,	elle,	la, se,	lui,	à elle.
nous,	nous,	nous,	nous,	à nous.
vous,	vous,	vous,	vous,	à vous.
ils,	eux,	les, se,	leur,	à eux.
elles,	elles,	les, se,	leur,	à elles.

EXEMPLES.

Qui parle ?	Moi ; c'est moi.	Il me regarde.	Il me donne ce fruit.
" " ?	Toi ; c'est toi.	Il te regarde.	Il te donne ce fruit.

Qui parle ? Lui ; c'est lui.	Il le ou se regarde.	Il lui donne ce fruit.
" " ? Elle ; c'est elle.	Il la regarde ou elle se regarde.	Il lui donne ce fruit.
" " ? Nous ; c'est nous.	Il nous regarde.	Il nous donne ce fruit.
" " ? Vous ; c'est vous.	Il vous regarde.	Il vous donne ce fruit.
" " ? Eux ; ce sont eux.	Il les regarde ; ils se regardent.	Il leur donne ce fruit.
" " ? Elles ; ce sont elles.	Il les regarde, ou elles se regardent.	Il leur donne ce fruit.

Il me le donne.	À qui s'adresse-t-il ?			À moi.
Il te le donne.	"	"	" ?	à toi.
Il le lui donne.	"	"	" ?	à lui ou à elle.
Il nous le donne.	"	"	" ?	à nous.
Il vous le donne.	"	"	" ?	à vous.
Il le leur donne.	"	"	" ?	à eux ou à elles.

EXEMPLES DU PRONOM AVEC L'IMPÉRATIF.

Donnez-moi.	Donnez-le-moi.
Donne-toi.	Donne-le-toi.
Donnez-lui.	Donnez-le-lui.
Donnez-nous.	Donnez-le-nous.
Donnez-vous.	Donnez-le-vous.
Donnez-leur.	Donnez-le-leur.
Ne me donnez pas.	Ne me le donnez pas.
Ne te donne pas.	Ne te le donne pas.
Ne lui donnez pas.	Ne le lui donnez pas.
Ne nous donnez pas.	Ne nous le donnez pas.
Ne vous donnez pas.	Ne vous le donnez pas.
Ne leur donnez pas.	Ne le leur donnez pas.

Autres pronoms personnels : soi, en, y.

Pronoms personnels composés : moi-même, toi-même, lui-même, elle-même, soi-même, nous-mêmes, vous-mêmes, eux-mêmes, elles-mêmes. Je l'ai fait moi-même ; il l'a fait lui-même.

AVOIR.

INDICATIF.

Présent.	*Parfait Indéfini.*
J'ai,	J'ai eu,
Tu as,	Tu as eu,
Il ou elle a,	Il ou elle a eu,
Nous avons,	Nous avons eu,
Vous avez,	Vous avez eu,
Ils ou elles ont.	Ils ou elles ont eu.
Imparfait.	*Plus-que-Parfait.*
J'avais,	J'avais eu,
Ju avais,	Tu avais eu,
Il ou elle avait,	Il ou elle avait eu,
Nous avions,	Nous avions eu,
Vous aviez,	Vous aviez eu,
Ils ou elles avaient.	Ils ou elles avaient eu.
Parfait Défini.	*Parfait Antérieur.*
J'eus,	J'eus eu,
Tu eus,	Tu eus eu,
Il ou elle eut,	Il ou elle eut eu,
Nous eûmes,	Nous eûmes eu,
Vous eûtes,	Vous eûtes eu,
Ils ou elles eurent.	Ils ou elles eurent eu.
Futur.	*Futur Antérieur.*
J'aurai,	J'aurai eu,
Tu auras,	Tu auras eu,
Il ou elle aura,	Il ou elle aura eu,
Nous aurons,	Nous aurons eu,
Vour aurez,	Vous aurez eu,
Ils ou elles auront.	Ils ou elles auront eu.

CONDITIONNEL.

Présent.	*Passé.*
J'aurais,	J'aurais eu,
Tu aurais,	Tu aurais eu,
Il ou elle aurait,	Il ou elle aurait eu,
Nous aurions,	Nous aurions eu,
Vous auriez,	Vous auriez eu,
Ils ou elles auraient,	Ils ou elles auraient eu.

IMPÉRATIF.

Aie, ayons, ayez.

SUBJONCTIF.

Présent.	*Parfait.*
Que j'aie,	Que j'aie eu,
Que tu aies,	Que tu aies eu,
Qu'il ou qu'elle ait,	Qu'il ou qu'elle ait eu,
Que nous ayons,	Que nous ayons eu,
Que vous ayez,	Que vous ayez eu,
Qu'ils ou qu'elles aient.	Qu'ils ou qu'elles aient eu.

Imparfait.	*Plus-que-Parfait.*
Que j'eusse,	Que j'eusse eu,
Que tu eusses,	Que tu eusses eu,
Qu'il ou qu'elle eût,	Qu'il ou qu'elle eût eu,
Que nous eussions,	Que nous eussions eu,
Que vous eussiez,	Que vous eussiez eu,
Qu'ils ou qu'elles eussent.	Qu'ils ou qu'elles eussent eu.

INFINITIF.

Présent.	*Passé.*
Avoir.	Avoir eu.

PARTICIPE.

Présent.	*Passé.*
Ayant.	Eu, eue, ayant eu.

ÊTRE.

INDICATIF.

Présent.	*Parfait Indéfini.*
Je suis,	J'ai été,
Tu es,	Tu as été,
Il ou elle est,	Il ou elle a été,
Nous sommes,	Nous avons éte,
Vous êtes,	Vous avez été,
Ils ou elles sont.	Ils ou elles ont été.

Imparfait.	*Plus-que-Parfait.*
J'étais,	J'avais été,
Tu étais,	Tu avais été,
Il ou elle était,	Il ou elle avait été,
Nous étions,	Nous avions été,
Vous étiez,	Vous aviez été,
Ils ou elles étaient.	Ils ou elles avaient été.

Parfait Défini.	*Parfait Antérieur.*
Je fus,	J'eus été,
Tu fus,	Tu eus été,
Il ou elle fut,	Il ou elle eut été,
Nous fûmes,	Nous eûmes été,
Vous fûtes,	Vous eûtes été,
Ils ou elles furent.	Ils ou elles eurent été.

Futur.	*Futur Antérieur.*
Je serai,	J'aurai été,
Tu seras,	Tu auras été,
Il ou elle sera,	Il ou elle aura été,
Nous serons,	Nous aurons été,
Vous serez,	Vous aurez été,
Ils ou elles seront.	Ils ou elles auront été.

CONDITIONNEL.

Présent.	*Passé.*
Je serais,	J'aurais été,
Tu serais,	Tu aurais été,
Il ou elle serait,	Il ou elle aurait été,
Nous serions,	Nous aurions été,
Vous seriez,	Vous auriez été,
Ils ou elles seraient.	Ils ou elles auraient été.

IMPÉRATIF.

Sois, Soyons, Soyez.

SUBJONCTIF.

Présent.	*Parfait.*
Que je sois,	Que j'aie été,
Que tu sois,	Que tu aies été,
Qu'il ou qu'elle soit,	Qu'il ou qu'elle ait été,
Que nous soyons,	Que nous ayons été,
Que vous soyez,	Que vous ayez été,
Qu'ils ou qu'elles soient.	Qu'ils ou qu'elles aient été.

Imparfait.	*Plus-que Parfait.*
Que je fusse,	Que j'eusse été,
Que tu fusses,	Que tu eusses été,
Qu'il ou qu'elle fût,	Qu'il ou qu'elle eût été,
Que nous fussions,	Que nous eussions été,

Que vous fussiez, Que vous eussiez été,
Qu'ils ou qu'elles fussent. Qu'ils ou qu'elles eussent été.

INFINITIF.

Présent.	*Passé.*
Être.	Avoir été.

PARTICIPE.

Présent.	*Passé.*
Étant.	Été. Ayant été.

Première Conjugaison en ER.

Verbe PORTER.

INDICATIF.

Présent.	*Parfait Indéfini.*
Je porte,	J'ai porté,
Tu portes,	Tu as porté,
Il porte,	Il a porté,
Nous portons,	Nous avons porté,
Vous portez,	Vous avez porté,
Ils portent.	Ils ont porté.

Imparfait.	*Plus-que-Parfait.*
Je portais,	J'avais porté,
Tu portais,	Tu avais porté,
Il portait,	Il avait porté,
Nous portions,	Nous avions porté,
Vous portiez,	Vous aviez porté,
Ils portaient.	Ils avaient porté.

Parfait Défini.	*Parfait Antérieur.*
Je portai,	J'eus porté,
Tu portas,	Tu eus porté,
Il porta,	Il eut porté,
Nous portâmes,	Nous eûmes porté,
Vous portâtes,	Vous eûtes porté,
Ils portèrent.	Ils eurent porté.

Futur.	*Futur Antérieur.*
Je porterai,	J'aurai porté,
Tu porteras,	Tu auras porté,
Il portera,	Il aura porté,
Nous porterons,	Nous aurons porté,
Vous porterez,	Vous aurez porté,
Ils porteront.	Ils auront porté.

CONDITIONNEL.

Présent.	*Passé.*
Je porterais,	J'aurais ou j'eusse porté,
Tu porterais,	Tu aurais ou tu eusses porté,
Il porterait,	Il aurait ou il eût porté,
Nous porterions,	Nous aurions ou nous eussions porté,
Vous porteriez,	Vous auriez ou vous eussiez porté,
Ils porteraient.	Ils auraient ou ils eussent porté.

IMPÉRATIF.

Porte,	Portons,	Portez.

SUBJONCTIF.

Présent.	*Parfait.*
Que je porte,	Que j'aie porté,
Que tu portes,	Que tu aies porté,
Qu'il porte,	Qu'il ait porté,
Que nous portions,	Que nous ayons porté,
Que vous portiez,	Que vous ayez porté,
Qu'ils portent.	Qu'ils aient porté.
Imparfait.	*Plus-que-Parfait.*
Que je portasse,	Que j'eusse porté,
Que tu portasses,	Que tu eusses porté,
Qu'il portât,	Qu'il eût porté,
Que nous portassions,	Que nous eussions porté,
Que vous portassiez,	Que vous eussiez porté,
Qu'ils portassent.	Qu'ils eussent porté.

INFINITIF.

Présent.	*Passé.*
Porter.	Avoir porté.

PARTICIPE.

Présent.	*Passé.*
Portant.	Porté, portée, ayant porté.

Deuxième Conjugaison en IR.

Verbe FINIR.

INDICATIF.

Présent.	*Parfait Indéfini.*
Je finis,	J'ai fini,
Tu finis,	Tu as fini,
Il finit,	Il a fini,
Nous finissons,	Nous avons fini,
Vous finissez,	Vous avez fini,
Ils finissent.	Ils ont fini.

Imparfait.

Je finissais,
Tu finissais,
Il finissait,
Nous finissions,
Vous finissiez,
Ils finissaient.

Plus-que-Parfait.

J'avais fini,
Tu avais fini,
Il avait fini,
Nous avions fini,
Vous aviez fini,
Ils avaient fini.

Parfait Défini.

Je finis,
Tu finis,
Il finit,
Nous finîmes,
Vous finîtes,
Ils finirent.

Parfait Antérieur.

J'eus fini,
Tu eus fini,
Il eut fini,
Nous eûmes fini,
Vous eûtes fini,
Ils eurent fini.

Futur.

Je finirai,
Tu finiras,
Il finira,
Nous finirons,
Vous finirez,
Ils finiront.

Futur Antérieur.

J'aurai fini,
Tu auras fini,
Il aura fini,
Nous aurons fini,
Vous aurez fini,
Ils auront fini.

CONDITIONNEL.

Présent.

Je finirais,
Tu finirais,
Il finirait,
Nous finirions,
Vous finiriez,
Ils finiraient.

Passé.

J'aurais ou j'eusse fini,
Tu aurais ou tu eusses fini,
Il aurait ou il eût fini,
Nous aurions ou nous eussions fini,
Vous auriez ou vous eussiez fini,
Ils auraient ou ils eussent fini.

IMPÉRATIF.

Finis, Finissons, Finissez.

SUBJONCTIF.

Présent.	*Parfait.*
Que je finisse,	Que j'aie fini,
Que tu finisses,	Que tu aies fini,
Qu'il finisse,	Qu'il ait fini,
Que nous finissions,	Que nous ayons fini,
Que vous finissiez,	Que vous ayez fini,
Qu'ils finissent.	Qu'ils aient fini.

Imparfait.	*Plus-que-Parfait.*
Que je finisse,	Que j'eusse fini,
Que tu finisses,	Que tu eusses fini,
Qu'il finît,	Qu'il eût fini,
Que nous finissions,	Que nous eussions fini,
Que vous finissiez,	Que vous eussiez fini,
Qu'ils finissent.	Qu'ils eussent fini.

INFINITIF.

Présent. Finir. — *Passé.* Avoir fini.

PARTICIPE.

Présent. Finissant. — *Passé.* Fini, finie ; ayant fini.

Troisième Conjugaison en OIR.

Verbe RECEVOIR.

INDICATIF.

Présent.	*Parfait Indéfini.*
Je reçois,	J'ai reçu,
Tu reçois,	Tu as reçu,
Il reçoit,	Il a reçu,
Nous recevons,	Nous avons reçu,
Vous recevez,	Vous avez reçu,
Ils reçoivent.	Ils ont reçu.

Imparfait.	*Plus-que-Parfait.*
Je recevais,	J'avais reçu,
Tu recevais,	Tu avais reçu,
Il recevait,	Il avait reçu,
Nous recevions,	Nous avions reçu,
Vous receviez,	Vous aviez reçu,
Ils recevaient.	Ils avaient reçu.
Parfait Défini.	*Parfait Antérieur.*
Je reçus,	J'eus reçu,
Tu reçus,	Tu eus reçu,
Il reçut,	Il eut reçu,
Nous reçûmes,	Nous eûmes reçu,
Vous reçûtes,	Vous eûtes reçu,
Ils reçurent.	Ils eurent reçu.
Futur.	*Futur Antérieur.*
Je recevrai,	J'aurai reçu,
Tu recevras,	Tu auras reçu,
Il recevra,	Il aura reçu,
Nous recevrons,	Nous aurons reçu,
Vous recevrez,	Vous aurez reçu,
Ils recevront.	Ils auront reçu.

CONDITIONNEL.

Présent.	*Passé.*
Je recevrais,	J'aurais ou j'eusse reçu,
Tu recevrais,	Tu aurais ou tu eusses reçu,
Il recevrait,	Il aurait ou il eût reçu,
Nous recevrions,	Nous aurions ou nous eussions reçu,
Vous recevriez,	Vous auriez ou vous eussiez reçu,
Ils recevraient.	Ils auraient ou ils eussent reçu.

IMPÉRATIF.

Reçois, Recevons, Recevez.

SUBJONCTIF.

Présent.	*Parfait.*
Que je reçoive,	Que j'aie reçu,
Que tu reçoives,	Que tu aies reçu,
Qu'il reçoive,	Qu'il ait reçu,
Que nous recevions,	Que nous ayons reçu,
Que vous receviez,	Que vous ayez reçu,
Qu'ils reçoivent.	Qu'ils aient reçu.
Imparfait.	*Plus-que-Parfait.*
Que je reçusse,	Que j'eusse reçu,
Que tu reçusses,	Que tu eusses reçu,
Qu'il reçut,	Qu'il eût reçu,
Que nous reçussions,	Que nous eussions reçu,
Que vous reçussiez,	Que vous eussiez reçu,
Qu'ils reçussent.	Qu'ils eussent reçu.

INFINITIF.

Présent.	*Passé.*
Recevoir.	Avoir reçu.

PARTICIPE.

Présent.	*Passé.*
Recevant.	Reçu, reçue ; ayant reçu.

Quatrième Conjugaison en RE.

Verbe RENDRE.

INDICATIF.

Présent.	*Parfait Indéfini.*
Je rends,	J'ai rendu,
Tu rends,	Tu as rendu,
Il rend,	Il a rendu,
Nous rendons,	Nous avons rendu,
Vous rendez,	Vous avez rendu,
Ils rendent.	Ils ont rendu.

Imparfait.	*Plus-que-Parfait.*
Je rendais,	J'avais rendu,
Tu rendais,	Tu avais rendu,
Il rendait,	Il avait rendu,
Nous rendions,	Nous avions rendu,
Vous rendiez,	Vous aviez rendu,
Ils rendaient.	Ils avaient rendu.

Parfait Défini.	*Parfait Antérieur.*
Je rendis,	J'eus rendu,
Tu rendis,	Tu eus rendu,
Il rendit,	Il eut rendu,
Nous rendîmes,	Nous eûmes rendu,
Vous rendîtes,	Vous eûtes rendu,
Ils rendirent.	Ils eurent rendu.

Futur.	*Futur Antérieur.*
Je rendrai,	J'aurai rendu,
Tu rendras,	Tu auras rendu,
Il rendra,	Il aura rendu,
Nous rendrons,	Nous aurons rendu,
Vous rendrez,	Vous aurez rendu,
Ils rendront.	Ils auront rendu.

CONDITIONNEL.

Présent.	*Passé.*
Je rendrais,	J'aurais ou j'eusse rendu,
Tu rendrais,	Tu aurais ou tu eusses rendu,
Il rendrait,	Il aurait ou il eût rendu,
Nous rendrions,	Nous aurions ou nous eussions rendu,
Vous rendriez,	Vous auriez ou vous eussiez rendu,
Ils rendraient.	Ils auraient ou ils eussent rendu.

IMPÉRATIF.

Rends,	Rendons,	Rendez.

SUBJONCTIF.

Présent.	*Parfait.*
Que je rende,	Que j'aie rendu,
Que tu rendes,	Que tu aies rendu,
Qu'il rende,	Qu'il ait rendu,
Que nous rendions,	Que nous ayons rendu,
Que vous rendiez,	Que vous ayez rendu,
Qu'ils rendent.	Qu'ils aient rendu.
Imparfait.	*Plus-que-Parfait.*
Que je rendisse,	Que j'eusse rendu,
Que tu rendisses,	Que tu eusses rendu,
Qu'il rendît,	Qu'il eût rendu,
Que nous rendissions,	Que nous eussions rendu,
Que vous rendissiez,	Que vous eussiez rendu,
Qu'ils rendissent.	Qu'ils eussent rendu.

INFINITIF.

Présent.	*Passé.*
Rendre.	Avoir rendu.

PARTICIPE.

Présent.	*Passé.*
Rendant.	Rendu, rendue; ayant rendu.

Conjugaison du Verbe neutre

ARRIVER.

INDICATIF.

Présent.	*Parfait Indéfini.*
J'arrive,	Je suis arrivé,
Tu arrives,	Tu es arrivé,

Il arrive,
Nous arrivons,
Vous arrivez,
Ils arrivent.

Il est arrivé,
Nous sommes arrivés,
Vous êtes arrivés,
Ils sont arrivés.

Imparfait.

J'arrivais,
Tu arrivais,
Il arrivait,
Nous arrivions,
Vous arriviez,
Ils arrivaient.

Plus-que-Parfait.

J'étais arrivé,
Tu étais arrivé,
Il était arrivé,
Nous étions arrivés,
Vous étiez arrivés,
Ils étaient arrivés.

Parfait Défini.

J'arrivai,
Tu arrivas,
Il arriva,
Nous arrivâmes,
Vous arrivâtes,
Ils arrivèrent.

Parfait Antérieur.

Je fus arrivé,
Tu fus arrivé,
Il fut arrivé,
Nous fûmes arrivés,
Vous fûtes arrivés,
Ils furent arrivés.

Futur.

J'arriverai,
Tu arriveras,
Il arrivera,
Nous arriverons,
Vous arriverez,
Ils arriveront.

Futur Antérieur.

Je serai arrivé,
Tu seras arrivé,
Il sera arrivé,
Nous serons arrivés,
Vous serez arrivés,
Ils seront arrivés.

CONDITIONNEL.

Présent.

J'arriverais,
Tu arriverais,
Il arriverait,
Nous arriverions,
Vous arriveriez,
Ils arriveraient.

Passé.

Je serais arrivé,
Tu serais arrivé,
Il serait arrivé,
Nous serions arrivés,
Vous seriez arrivés,
Ils seraient arrivés.

IMPÉRATIF.

Arrive,	Arrivons,	Arrivez.

SUBJONCTIF.

Présent.	*Parfait.*
Que j'arrive,	Que je sois arrivé,
Que tu arrives,	Que tu sois arrivé,
Qu'il arrive,	Qu'il soit arrivé,
Que nous arrivions,	Que nous soyons arrivés,
Que vous arriviez,	Que vous soyez arrivés,
Qu'ils arrivent.	Qu'ils soient arrivés.
Imparfait.	*Plus-que-Parfait.*
Que j'arrivasse,	Que je fusse arrivé,
Que tu arrivasses,	Que tu fusses arrivé,
Qu'il arrivât,	Qu'il fût arrivé,
Que nous arrivassions,	Que nous fussions arrivés.
Que vous arrivassiez,	Que vous fussiez arrivés.
Qu'ils arrivassent.	Qu'ils fussent arrivés.

INFIFITIF.

Présent.	*Passé.*
Arriver.	Être arrivé.

PARTICIPE.

Présent.	*Passé.*
Arrivant.	Arrivé, arrivée ; étant arrivé.

Verbes neutres ou intransitifs qui se conjuguent avec " être" : aller, venir, arriver, mourir, décéder, naître, choir, devenir, parvenir, revenir, éclore.

Verbes intransitifs qui se conjuguent avec " avoir": courir, dormir, marcher, vivre, succomber, régner, périr, succéder, paraître, et autres verbes exprimant une action.

Verbes intransitifs conjugués tantôt avec " avoir," tantôt avec " être": descendre, passer, cesser,

accourir, demeurer, apparaître, disparaître, monter, entrer, partir, vieillir, croître, sortir, grandir, déchoir, empirer, etc.

Verbe conjugué interrogativement.

INDICATIF.

Présent.	*Parfait Indéfini.*
Porté-je ou est-ce que je porte ?	Ai-je porté ?
Portes-tu ?	As-tu porté ?
Porte-t-il ?	A-t-il porté ?
Portons-nous ?	Avons-nous porté ?
Portez-vous ?	Avez-vous porté ?
Portent-ils ?	Ont-ils porté ?
Imparfait.	*Plus-que-Parfait.*
Portais-je ?	Avais-je porté ?
Portais-tu ?	Avais-tu porté ?
Portait-il ?	Avait-il porté ?
Portions-nous ?	Avions-nous porté ?
Portiez-vous ?	Aviez-vous porté ?
Portaient-ils ?	Avaient-ils porté ?
Parfait Défini.	*Parfait Antérieur.*
Portai-je ?	Eus-je porté ?
Portas-tu ?	Eus-tu porté ?
Porta-t-il ?	Eut-il porté ?
Portâmes-nous ?	Eûmes-nous porté ?
Portâtes-vous ?	Eûtes-vous porté ?
Portèrent-ils ?	Eurent-ils porté ?
Futur.	*Futur Antérieur.*
Porterai-je ?	Aurai-je porté ?
Porteras-tu ?	Auras-tu porté ?
Portera-t-il ?	Aura-t-il porté ?

[redacted]

Forme interrogative et négative.

Ne porté-je pas ? ou est-que je ne porte pas ?	N'ai-je pas porté ?
	N'avais-je pas porté ?
	N'eus-je pas porté ?
Ne port ais-je pas ?	N'aurai-je pas porté ?
Ne portai-je pas ?	N'aurais-je pas porté ?
Ne porterai-je pas ?	
Ne porterais-je pas ?	

Verbe impersonnel

TONNER.

Il tonne.	Il a tonné.
Il tonnait.	Il avait tonné.
Il tonna.	Il eut tonné.
Il tonnera.	Il aura tonné.
Il tonnerait.	Il aurait tonné.
Qu'il tonne.	Qu'il ait tonné.
Qu'il tonnât.	Qu'il eût tonné.

Verbe Réfléchi

SE REPENTIR.

INDICATIF.

Présent.	*Parfait Indéfini.*
Je me repens,	Je me suis repenti,
Tu te repens,	Tu t'es repenti,
Il se repent,	Il s'est repenti,
Nous nous repentons,	Nous nous sommes repentis,
Vous vous repentez,	Vous vous êtes repentis,
Ils se repentent.	Ils se sont repentis.
Imparfait.	*Plus-que Parfait.*
Je me repentais,	Je m'étais repenti,
Tu te repentais,	Tu t'étais repenti,
Il se repentait.	Il s'était repenti,

Nous nous repentions,
Vous vous repentiez,
Ils se repentaient.

Nous nous étions repentis,
Vous vous étiez repentis,
Ils s'étaient repentis.

Parfait Défini.

Je me repentis,
Tu te repentis,
Il se repentit,
Nous nous repentîmes,
Vous vous repentîtes,
Ils se repentirent.

Parfait Antérieur.

Je me fus repenti,
Tu te fus repenti,
Il se fut repenti,
Nous nous fûmes repentis,
Vous vous fûtes repentis,
Ils se furent repentis.

Futur.

Je me repentirai,
Tu te repentiras,
Il se repentira,
Nous nous repentirons,
Vous vous repentirez,
Ils se repentiront.

Futur Antérieur.

Je me serai repenti,
Tu te seras repenti,
Il se sera repenti,
Nous nous serons repentis,
Vous vous serez repentis,
Ils se seront repentis.

CONDITIONNEL.

Présent.

Je me repentirais,
Tu te repentirais,
Il se repentirait,
Nous nous repentirions,
Vous vous repentiriez,
Ils se repentiraient.

Passé.

Je me serais repenti,
Tu te serais repenti,
Il se serait repenti,
Nous nous serions repentis,
Vous vous seriez repentis,
Ils se seraient repentis.

IMPÉRATIF.

Repens-toi, Repentons-nous, Repentez-vous.

SUBJONCTIF.

Présent.	*Parfait.*
Que je me repente,	Que je me sois repenti,
Que tu te repentes,	Que tu te sois repenti,
Qu'il se repente,	Qu'il se soit repenti,
Que nous nous repentions,	Que nous nous soyons repentis,
Que vous vous repentiez,	Que vous vous soyez repentis,
Qu'ils se repentent.	Qu'ils se soient repentis.

Imparfait.	*Plus-que-Parfait.*
Que je me repentisse,	Que je me fusse repenti,
Que tu te repentisses,	Que tu te fusses repenti,
Qu'il se repentît,	Qu'il se fût repenti,
Que nous nous repentissions,	Que nous nous fussions repentis,
Que vous vous repentissiez,	Que vous vous fussiez repentis,
Qu'ils se repentissent.	Qu'ils se fussent repentis.

INFINITIF.

Présent.	*Passé.*
Se repentir.	S'être repenti.

PARTICIPE.

Présent.	*Passé.*
Se repentant.	Repenti, repentie ; s'étant repenti.

Verbe NE PAS SE REPENTIR.

Je ne me repens pas,	Je ne me suis pas repenti,
Tu ne te repens pas,	Tu ne t'es pas repenti,
Il ne se repent pas,	Il ne s'est pas repenti,

Nous ne nous repentons pas,	Nous ne nous sommes pas repentis,
Vous ne vous repentez pas,	Vous ne vous êtes pas repentis,
Ils ne se repentent pas.	Ils ne se sont pas repentis.
Je ne me repentais pas, etc.	Je ne m'étais pas repenti, etc.
Je ne me repentis pas, etc.	Je ne me fus pas repenti, etc.
Je ne me repentirai pas, etc.	Je ne me serai pas repenti, etc.
Je ne me repentirais pas, etc.	Je ne me serais pas repenti, etc.
Ne te repens pas,	Ne nous repentons pas,
Ne vous repentez pas.	
Que je ne me repente pas, etc.	Que je ne me sois pas repenti, etc.
Que je ne me repentisse pas, etc.	Que je ne me fusse pas repenti, etc.
Ne pas se repentir.	Ne s'être pas repenti.
Ne se repentant pas.	Ne s'étant pas repenti.

Double Forme Interrogative.

Est-ce que je me repens?	Est-ce que je ne me repens pas?
Te repens-tu?	Ne te repens-tu pas?
Se repent-il?	Ne se repent-il pas?
Nous repentons-nous?	Ne nous repentons-nous pas?
Vous repentez-vous?	Ne vous repentez-vous pas?
Se repentent-ils?	Ne se repentent-ils pas?
Me repentais-je?	Ne me repentais-je pas?
Me repentis-je?	Ne me repentis-je pas?
Me suis-je repenti?	Ne me suis-je pas repenti?
M'étais-je repenti?	Ne m'étais-je pas repenti?

Me fus-je repenti ?	Ne me fus-je pas repenti ?
Me repentirai-je ?	Ne me repentirai-je pas ?
Me serai-je repenti ?	Ne me serai-je pas repenti ?
Me repentirais-je ?	Ne me repentirais-je pas ?
Me serais-je repenti ?	Ne me serais-je pas repenti ?

VERBES IRRÉGULIERS.

Première Conjugaison en ER.

Aller.—Ind. prés., je vais, tu vas, il va, nous allons, vous allez, ils vont ; imparf., j'allais ; parf. déf., j'allai ; parf. indéf., je suis allé ; fut. j'irai ; cond. prés. j'irais ; impér., va, allons, allez ; subj. prés., que j'aille, que tu ailles, qu'il aille, que nous allions, que vous alliez, qu'ils aillent ; imparf., que j'allasse ; part. allant, allé.

Envoyer.—Ind., prés. j'envoie, tu envoies, il envoie, nous envoyons, vous envoyez, ils envoient ; imparf., j'envoyais ; parf. déf., j'envoyai ; fut. j'enverrai ; cond., j'enverrais ; part. envoyant, envoyé.

Renvoyer comme *envoyer.*

Verbes en *eler, eter :* Appeler ; j'appelle, tu appelles, il appelle, nous appelons, vous appelez, ils appellent ; j'appelais ; j'appelai ; j'appellerai ; j'appellerais. Jeter ; je jette, tu jettes, il jette, nous jetons, vous jetez, ils jettent ; je jetais ; je jetai ; je jetterai ; je jetterais. Excepté : Acheter, bourreler, celer, écarteler, geler, harceler, modeler, peler, épousseter, étiqueter, j'achète et non j'achette, tu achètes, etc.; j'achèterai. Il gèle. Je pèle. Il me harcèle.

Verbes terminés en "cer" : nous perçons ; je percais. Il effaça ; nous effaçons.

Verbes terminés en "ger" : nous mangeons ; je mangeais. Il changea.

Verbes qui ont un e muet à l'avant-dernière syllabe de l'infinitif : lever, mener, etc. Je lève et non je leve, tu lèves, il lève, nous levons, vous levez, ils lèvent ; je lèverai. Je mène, tu mènes, etc.

Deuxième Conjugaison en IR.

Acquérir.—Ind. prés., j'acquiers, il acquiert, nous acquérons, ils acquièrent ; imparf., j'acquérais ; parf. déf. j'acquis ; fut., j'acquerrai ; cond. prés., j'acquerrais ; subj. prés., que j'acquière, que nous acquérions, qu'ils acquièrent ; imparf., que j'acquisse, que nous acquissions ; part., acquérant, acquis, acquise.

Bouillir.—Ind. prés., je bous, tu bous, il bout, nous bouillons, vous bouillez, ils bouillent ; imparf. je bouillais, nous bouillions ; parf. déf., je bouillis ; fut. je bouillirai ; cond. prés., je bouillirais ; impér. bous, bouillons, bouillez ; subj. prés., que je bouille, que nous bouillions ; imparf., que je bouillisse, que nous bouillissions ; part., bouillant, bouilli, bouillie.

Courir.—Ind. prés., je cours, tu cours, il court, nous courons, vous courez, ils courent ; imparf., je courais ; parf. déf., je courus ; fut., je courrai ; cond. prés. je courrais ; impér., cours, courons, courez ; subj. pr., que je coure, que nous courions ; imp. que je courusse ; part., courant, couru, courue.

Accourir comme *courir.*

Cueillir.—Ind. prés., je cueille, nous cueillons, ils cueillent ; imparf., je cueillais ; parf. déf., je cueillis ; fut. je cueillerai ; cond. pr., je cueillerais ; imp., cueille, cueillons, cueillez ; subj. pr., que je cueille ; imp., que je cueillisse ; part., cueillant, cueilli, cueillie.

Dormir.—Ind. prés., je dors, tu dors, il dort, nous dormons, vous dormez, ils dorment ; imparf., je dormais, etc.

Faillir.—Ind prés., (je faux, tu faux, il faut), nous faillons, vous faillez, ils faillent; imparf., je faillais; parf. déf., je faillis; fut., je faillirai; impér., faille, faillez; subj. prés., que je faille, que nous faillions; faillant, failli, e.

Fleurir.—Imparf., je fleurissais ou je florissais; part., présent fleurissant ou florissant.

Fuir.—Ind. prés., je fuis, tu fuis, il fuit., nous fuyons, vous fuyez, ils fuient; imparf., je fuyais, nous fuyions; parf. déf., je fuis, nous fuîmes; fut., je fuirai; cond. pr., je fuirais; impér., fuis, fuyons, fuyez; subj. pr., que je fuie, que nous fuyions, qu'ils fuient; imparf., que je fuisse; part., fuyant, fui, e.

S'*enfuir* comme *fuir.*

Gésir (être couché).—Indic. prés., il gît, nous gisons, vous gisez, ils gisent; imparf., je gisais, tu gisais, etc.; part. pr., gisant. Inusité aux autres temps ainsi qu'à l'infinitif.

Haïr.—Ind. prés., je hais, tu hais, il hait, nous haïssons; imparf., je haïssais, etc.

Mentir.—Ind. prés., je mens, nous mentons; imparf., je mentais; parf. déf., je mentis; fut., je mentirai; cond. prés., je mentirais; impér., mens, mentons, mentez; subj., pr., que je mente; imparf. que je mentisse; part., mentant, menti.

Mourir.—Ind. prés., je meurs, tu meurs, il meurt, nous mourons, vous mourez, ils meurent; imparf., je mourais; parf. déf., je mourus; fut. je mourrai; cond., je mourrais; impér., meurs, mourons, mourez; subj. pr., que je meure, que nous mourions, qu'ils meurent; imparf., que je mourusse; part., mourant, mort, e.

Offrir.—Ind. pr., j'offre; imparf., j'offrais; parf. déf., j'offris; fut., j'offrirai; cond. pr., j'offrirais; impér., offre, offrons, offrez; subj. pr., que j'offre; imparf., que j'offrisse; part., offrant, offert, e.

Ouïr (entendre).—Temps usités : infinitif, ouïr ; part. passé, ouï ; parf. déf., j'ouïs, tu ouïs, il ouït, nous ouïmes, vous ouïtes, ils ouïrent ; parf. indéf., j'ai ouï, etc.; plus-que-parf., j'avais ouï, etc.; imparf. du subj.: que j'ouïsse, que tu ouïsses, etc.

Ouvrir comme *offrir*.

Partir.—Ind. prés., je pars, tu pars, il part ; imparf., je partais ; parf. déf., je partis ; fut., je partirai ; impér., pars, partons, partez ; subj. pr., que je parte ; imparf., que je partisse ; part., partant, parti, e.

Repartir comme partir.

Saillir (sauter).—Fut., je saillirai.

Saillir (s'avancer en dehors, être en saillie). Fut., il saillera.

Sentir.—Ind. pr., je sens, tu sens, il sent, comme *mentir*.

Sortir.—Ind. pr., je sors, tu sors, il sort, comme *mentir*.

Souffrir.—Ind. pr., je souffre, tu souffres, il souffre, comme *offrir*.

Tenir.—Ind. pr., je tiens, tu tiens, il tient, nous tenons, vous tenez, ils tiennent ; imparf., je tenais ; parf. déf., je tins, tu tins, il tint, nous tînmes, vous tîntes, ils tinrent ; fut., je tiendrai ; cond., je tiendrais ; impér., tiens, tenons, tenez ; subj. pr., que je tienne, que nous tenions, qu'ils tiennent ; imparf., que je tinsse, qu'il tînt, que nous tinssions, qu'ils tinssent ; part., tenant, tenu, e.

Retenir, *contenir*, *maintenir*, *obtenir*, *appartenir* comme *tenir*.

Tressaillir.—Ind. prés., je tressaille ; imparf., je tressaillais ; parf. déf., je tressaillis ; fut., je tressaillirai ; cond. pr., je tressaillirais ; impér., tressaille, tressaillons, tressaillez ; subj. pr., que je tressaille ; imparf., que je tressaillisse ; part., tressaillant, tressailli.

Venir.—Ind. prés., je viens, tu viens, il vient,

nous venons, vous venez, ils viennent, comme *tenir*.

Revenir, comme *venir*.

Vêtir.—Ind. prés., je vêts, tu vêts, il vêt, nous vêtons, vous vêtez, ils vêtent; imparf., je vêtais; parf. déf., je vêtis; fut., je vêtirai; cond. pr., je vêtirais; impér., vêts, vêtons, vêtez; subj. pr., que je vête; imparf., que je vêtisse; part., vêtant, vêtu, e.

Troisième Conjugaison en OIR.

Choir (tomber).—Usité à l'infinitif.

Déchoir.—Ind. prés., je déchois, nous déchoyons, ils déchoient; imparf., je déchoyais; parf. déf., je déchus; fut., je décherrai; subj. pr., que je déchoie, que nous déchoyions, qu'ils déchoient; imparf., que je déchusse; part. passé, déchu. Point de part. présent.

Échoir.—Usité au part. prés., échéant; au part. passé, échu; à la 3e personne du présent de l'indic., il échoit; au parf. déf., j'échus; au fut., j'écherrai; au cond. prés., j'écherrais; à l'imparf. du subj., que j'échusse.

Falloir.—Ind. prés., il faut; imparf., il fallait; parf. déf., il fallut; parf. indéf., il a fallu; fut., il faudra; cond. pr., il faudrait; subj. pr., qu'il faille; imparf., qu'il fallût; part., fallu.

Mouvoir.—Ind. prés., je meus, il meut, nous mouvons, ils meuvent; imparf., je mouvais; parf. déf., je mus; fut., je mouvrai; cond. pr., je mouvrais; subj. pr., que je meuve; imparf., que je musse; part., mouvant, mû, mue.

Émouvoir comme *mouvoir*.

Pleuvoir.—Ind. prés., il pleut; imparf., il pleuvait; parf. déf., il plut; fut., il pleuvra; cond. pr., il pleuvrait; sub. pr., qu'il pleuve; imparf., qu'il plût; part., pleuvant, plu.

Pouvoir.—Ind. prés., je peux ou je puis, tu peux, il peut, nous pouvons, vous pouvez, ils peuvent; imparf., je pouvais; parf. déf., je pus, nous pûmes; fut., je pourrai; cond. pr., je pourrais; impér. inusité; subj. pr., que je puisse, que nous puissions; imparf., que je pusse; part., pouvant, pu.

S'asseoir.—Ind. prés., je m'assieds, tu t'assieds, il s'assied, nous nous asseyons, vous vous asseyez, ils s'asseyent ou s'asseient; imparf., je m'asseyais, nous nous asseyions; parf. déf., je m'assis; fut., je m'assiérai ou je m'asseyerai; cond. prés., je m'assiérais ou je m'asseyerais; impér., assieds-toi, asseyons-nous, asseyez-vous; subj. prés., que je m'asseye, que nous nous asseyions, qu'ils s'asseyent; imparf., que je m'assisse; part., s'asseyant, s'étant assis.

Autre forme: ind. prés., je m'assois, tu t'assois, il s'assoit, nous nous assoyons, vous vous assoyez, ils s'assoient; imparf., je m'assoyais, etc.

Asseoir comme *s'asseoir.*

Savoir.—Ind. prés., je sais, tu sais, il sait, nous savons, vous savez, ils savent; imparf., je savais; parf. déf., je sus; fut., je saurai; cond., je saurais; impér., sache, sachons, sachez; subj. pr., que je sache, que nous sachions; imparf., que je susse; part., sachant, su, e.

Seoir (être assis).—Usité au part. pr. séant, et au part. passé sis, sise.

Seoir (être convenable).—Usité aux temps suivants: il sied, ils siéent, il seyait, il siéra.

Valoir.—Ind. prés., je vaux, il vaut, nous valons, ils valent; imparf., je valais; parf. déf., je valus; fut., je vaudrai; cond. pr., je vaudrais; impér., vaux, valons, valez; subj. prés., que je vaille, que nous valions, qu'ils vaillent; imparf., que je valusse; part., valant, valu.

Voir.—Ind. prés., je vois, il voit, nous voyons, ils voient; imparf., je voyais, nous voyions; parf. déf., je vis; fut., je verrai; cond. prés., je verrais; impér., vois, voyons, voyez; subj. prés., que je voie, que nous voyions; imparf., que je visse; part., voyant, vu, e.

Revoir comme *voir.*

Vouloir.—Ind. prés., je veux, tu veux, il veut, nous voulons, vous voulez, ils veulent; imparf., je voulais; parf. déf., je voulus; fut., je voudrai; cond. pr., je voudrais; impér., veuille, veuillons, veuillez; subj. pr., que je veuille, que nous voulions, qu'ils veuillent; imparf., que je voulusse; part., voulant, voulu, e.

Quatrième Conjugaison en RE.

Absoudre.—Usité aux temps suivants: ind. pr., j'absous, tu absous, il absout, nous absolvons, vous absolvez, ils absolvent; imparf., j'absolvais, etc.; fut., j'absoudrai, etc.; cond. pr., j'absoudrais, etc.; impér., absous, absolvons, absolvez; subj. pr., que j'absolve, etc.; part. pr., absolvant; part. passé, absous, absoute.

Boire.—Ind. prés., je bois, il boit, nous buvons, vous buvez, ils boivent; imparf., je buvais; parf. déf., je bus; fut., je boirai; cond. pr., je boirais; impér., bois, buvons, buvez; subj. prés., que je boive, que nous buvions, qu'ils boivent; imparf., que je busse; part., buvant, bu, e.

Braire.—Usité à l'infinitif, à l'ind. pr., il brait, ils braient; au fut., il braira, ils brairont; au cond. pr., il brairait, ils brairaient.

Bruire.—Usité à l'infinitif, à l'ind. pr., il bruit et à l'imparf., il bruyait, ils bruyaient.

Clore.—Usité au part. passé clos; aux trois personnes du sing. du pr., de l'ind., je clos, tu clos, il

clôt : au fut., je clôrai, etc.; au cond. pr., je clôrais, etc.; à l'impér. sing., clos, et aux temps composés.

Conclure.—Ind. prés., je conclus, nous concluons; imparf., je concluais; nous concluions; parf. déf., je conclus, nous conclûmes; fut., je conclurai; cond., je conclurais; impér., conclus, concluons, concluez; subj. pr., que je conclue, que nous concluions; imparf., que je conclusse; part., concluant, conclu, e.

Conduire.—Ind. prés. je conduis, nous conduisons; imparf., je conduisais; parf. déf., je conduisis; fut., je conduirai; cond. pr., je conduirais; impér., conduis, conduisons, conduisez; subj. pr., que je conduise; imparf., que je conduisisse; part., conduisant, conduit, e.

Confire.—Ind. pr., je confis, nous confisons; imparf., je confisais, nous confisions; parf. déf., je confis, nous confîmes; fut. je confirai; cond. pr., je confirais; impér., confis, confisons, confisez; subj. pr., que je confise; imparf., inusité; part., confisant, confit, e.

Connaître.—Ind. prés., je connais, tu connais, il connaît, nous connaissons, vous connaissez, ils connaissent; imparf., je connaisais; parf. déf., je connus; fut., je connaîtrai; cond. pr., je connaîtrais; impér., connais, connaissons, connaissez; subj. prés., que je connaisse; imparf., que je connusse; part., connaissant, connu, e.

Reconnaître, méconnaître, comme *connaître.*

Coudre.—Ind. prés., je couds, tu couds, il coud, nous cousons, vous cousez, ils cousent; imparf., je cousais; parf. déf., je cousis, nous cousîmes; fut., je coudrai; cond. pr., je coudrais; impér., couds, cousons, cousez; subj. prés., que je couse; imparf., que je cousisse; part., cousant, cousu, e.

Recoudre, découdre, comme *coudre.*

Craindre.—Ind. prés., je crains, il craint, nous craignons, vous craignez, ils craignent; imparf., je craignais; parf. déf., je craignis; fut., je craindrai; cond. pr., je craindrais; impér., crains, craignons, craignez; subj. pr., que je craigne, que nous craignions; imparf., que je craignisse; part., craignant, craint, e.

Croire.—Ind. prés., je crois, tu crois, il croit, nous croyons, vous croyez, ils croient; imparf., je croyais, nous croyions; parf. déf., je crus, nous crûmes; fut., je croirai; cond. pr., je croirais; impér., crois, croyons, croyez; subj. pr., que je croie, que nous croyions, que vous croyiez, qu'ils croient; imparf., que je crusse; part., croyant, cru, e.

Croître.—Ind. prés., je crois, tu crois, il croît, nous croissons, vous croissez, ils croissent; imparf., je croissais; parf. déf., je crûs, nous crûmes; fut., je croîtrai; cond. pr., je croîtrais; impér., croîs, croissons, croissez; subj. pr., que je croisse; imparf., que je crûsse; part., croissant, crû.

Dire.—Ind. prés., je dis, tu dis, il dit, nous disons, vous dites, ils disent; imparf., je disais; parf. déf., je dis, nous dîmes; fut., je dirai; cond. pr., je dirais; impér., dis, disons, dites; subj. pr., que je dise; imparf., que je disse, que nous dissions; part., disant, dit, e.

Dédire, contredire, interdire, médire, prédire font vous dédisez, vous contredisez, vous interdisez, vous médisez, vous prédisez. Les autres personnes et les autres temps comme *dire.*

Éclore.—Usité à l'indicatif prés., il éclôt, ils éclosent; au fut., il éclôra, ils éclôront; au cond. pr., il éclôrait, ils éclôraient; au subj. pr., qu'il éclose, qu'ils éclosent, et au part. passé, éclos, éclose.

Écrire.—Ind. prés., j'écris, tu écris, il écrit, nous

écrivons, vous écrivez, ils écrivent; imparf., j'écrivais; parf. déf., j'écrivis; fut., j'écrirai; cond. pr., j'écrirais; impér., écris, écrivons, écrivez; subj. pr., que j'écrive, que nous écrivions; imparf., que j'écrivisse; part., écrivant, écrit, e.

Exclure.—Ind. prés., j'exclus, nous excluons; imparf., j'excluais; parf. déf., j'exclus, nous exclûmes; fut., j'exclurai; cond. pr., j'exclurais; part., excluant, exclu, exclue.

Faire.—Ind. prés., je fais, tu fais, il fait, nous faisons, vous faites, ils font; imparf., je faisais; parf. déf., je fis, nous fimes; fut., je ferai; cond. pr., je ferais; impér., fais, faisons, faites; subj. pr., que je fasse, que tu fasses, qu'il fasse, que nous fassions, que vous fassiez, qu'ils fassent; imparf., que je fisse, qu'il fit, que nous fissions; part., faisant, fait, e.

Contrefaire, défaire, refaire, surfaire, satisfaire, comme *faire.*

Frire.—Usité au sing. du prés. de l'indic., je fris, tu fris, il frit; au fut., je frirai, etc.; au cond. prés., je frirais, etc.; à l'impér., fris; et au part. passé, frit, frite. On dit, nous faisons frire, vous faites frire, ils font frire.

Joindre.—Ind. prés., je joins, tu joins, il joint, nous joignons, comme *craindre.*

Lire.—Ind. prés., je lis, tu lis, il lit, nous lisons, vous lisez, ils lisent; imparf., je lisais; parf. déf., je lus, nous lûmes; fut., je lirai; cond. pr., je lirais; impér., lis, lisons, lisez; subj. pr., que je lise; imparf., que je lusse; part., lisant, lu, e.

Relire, comme *lire.*

Luire.—Ind. prés., je luis, tu luis, il luit, nous luisons, etc.; imparf., je luisais; point de parf. déf.; fut., je luirai; cond. pr., je luirais; point d'impér.; subj. pr., que je luise; point d'imparf. du subj.; part., luisant, lui.

Reluire, comme *luire.*

Mettre.—Ind. pr., je mets, tu mets, il met, nous mettons, vous mettez, ils mettent; imparf., je mettais; parf. déf., je mis, nous mîmes; fut., je mettrai; cond. pr., je mettrais; impér., mets, mettons, mettez; subj. pr., que je mette; imparf., que je misse; part., mettant, mis, mise.

Remettre, *admettre*, *soumettre*, *permettre*, comme *mettre.*

Moudre.—Ind. pr., je mouds, tu mouds, il moud, nous moulons, vous moulez, ils moulent; imparf., je moulais; parf. déf., je moulus; fut., je moudrai; cond. pr., je moudrais; impér., mouds, moulons, moulez; subj. pr., que je moule, que nous moulions; imparf., que je moulusse; part., moulant, moulu, e.

Naître.—Ind. pr., je nais, tu nais, il naît, nous naissons, vous naissez, ils naissent; imparf., je naissais; parf. déf., je naquis, nous naquîmes; fut., je naîtrai; cond. pr., je naîtrais; impér., nais, naissons, naissez; subj. pr., que je naisse; imparf., que je naquisse; part., naissant, né, née.

Nuire.—Ind. pr., je nuis, tu nuis, il nuit, nous nuisons, vous nuisez, ils nuisent; imparf., je nuisais; parf. déf., je nuisis, nous nuisîmes; fut., je nuirai; cond. pr., je nuirais; impér., nuis, nuisons, nuisez; subj. pr., que je nuise; imparf., que je nuisisse; part., nuisant, nui.

Paître.—Ind. pr., je pais, tu pais, il paît, nous paissons, ils paissent; imparf., je paissais; point de parf. déf.; fut., je paîtrai; cond. pr., je paîtrais; impér., pais, paissons, paissez; subj. pr., que je paisse; point d'imparf. du subj.; part. pr., paissant; point de part. passé.

Repaître, comme *paître;* parf. déf., je repus; part. pass., repu, e.

Paraître.—Je parais, tu parais, il paraît, nous paraissons, comme *connaître.*

Peindre.—Je peins, tu peins, il peint, nous peignons, comme *craindre.*

Plaire.—Ind. prés., je plais, tu plais, il plaît, nous plaisons, vous plaisez, ils plaisent; imparf., je plaisais; parf. déf., je plus, nous plûmes; fut., je plairai; cond. pr., je plairais; impér., plais, plaisons, plaisez; subj. pr., que je plaise; imparf., que je plusse; part., plaisant, plu.

Prendre.—Ind. prés., je prends, tu prends, il prend, nous prenons, vous prenez, ils prennent; imparf., je prenais; parf. déf., je pris; fut., je prendrai; cond. pr., je prendrais; impér., prends, prenons, prenez; subj. pr., que je prenne, que nous prenions, que vous preniez, qu'ils prennent; imparf., que je prisse; part., prenant, pris, prise.

Reprendre, comprendre, apprendre, comme *prendre.*

Répondre.—Ind. prés., je réponds, tu réponds, il répond, nous répondons; imparf., je répondais; parf. déf., je répondis; fut., je répondrai; cond. pr., je répondrais; impér., réponds, répondons, répondez; subj. pr., que je réponde; imparf., que je répondisse; part., répondant, répondu, e.

Résoudre.—Ind. prés., je résous, tu résous, il résout, nous résolvons, vous résolvez, ils résolvent; imparf., je résolvais; parf. déf., je résolus; fut., je résoudrai; cond. pr., je résoudrais; impér., résous, résolvons, résolvez; subj. pr., que je résolve; imparf., que je résolusse; part., résolvant, résolu ou résous; fém., résolue ou résoute.

Rire.—Ind. prés., je ris, tu ris, il rit, nous rions, vous riez, ils rient; imparf., je riais; parf. déf., je ris, nous rîmes; fut., je rirai; cond., je rirais; impér., ris, rions, riez; subj. pr., que je rie, que tu

ries, qu'il rie, que nous riions, que vous riiez, qu'ils rient ; imparf., que je risse ; part., riant, ri.

Rompre.—Ind. prés., je romps, tu romps, il rompt, nous rompons ; imparf., je rompais ; parf. déf., je rompis ; fut., je romprai ; cond. pr., je romprais ; impér., romps, rompons, rompez ; subj. pr., que je rompe ; imparf., que je rompisse ; part., rompant, rompu, e.

Suffire.—Ind. prés., je suffis, tu suffis, il suffit, nous suffisons, vous suffisez, ils suffisent ; imparf., je suffisais ; parf. déf., je suffis ; fut., je suffirai ; cond. pr., je suffirais ; subj. pr., que je suffise ; part., suffisant, suffi.

Suivre.—Ind. prés., je suis, tu suis, il suit, nous suivons, vous suivez, ils suivent ; imparf., je suivais ; parf. déf., je suivis ; fut., je suivrai ; cond. pr., je suivrais ; impér., suis, suivons, suivez ; subj. pr., que je suive ; imparf., que je suivisse ; part., suivant, suivi, e.

Taire ; se taire.—Ind. pr., je me tais, etc., comme *plaire.*

Traire.—Ind. prés., je trais, tu trais, il trait, nous trayons, vous trayez, ils traient ; imparf., je trayais, nous trayions ; point de parf. déf. ; fut., je trairai ; cond. pr., je trairais ; impér., trais, trayons, trayez ; subj. pr., que je traie, que nous trayions, que vous trayiez, qu'ils traient ; point d'imparf. du subj. ; part., trayant, trait, traite.

Vaincre.—Ind. prés., je vaincs, tu vaincs, il vainc, nous vainquons, ils vainquent ; imparf., je vainquais ; parf. déf., je vainquis ; fut., je vaincrai ; cond. prés., je vaincrais ; impér., vaincs, vainquons, vainquez ; subj. pr., que je vainque, que nous vainquions ; imparf., que je vainquisse ; part., vainquant, vaincu, e.

Vivre.—Ind. prés., je vis, tu vis, il vit, nous vi-

vons, vous vivez, ils vivent; imparf., je vivais; parf. déf., je vécus, nous vécûmes; fut., je vivrai; cond. pr., je vivrais; impér., vis, vivons, vivez; subj. pr., que je vive; imparf., que je vécusse; part., vivant, vécu.

ADVERBES.

Adverbes de lieu: ici, là, y, où, en, loin, ailleurs, deçà, delà, partout, çà, dessus, dessous, dedans, dehors, etc.

Adverbes de temps: quand, souvent, toujours, jamais, quelquefois, depuis, maintenant, aujourd'hui, demain, hier, jadis, alors, longtemps, aussitôt, puis, ensuite, etc.

Adverbes de manière: bien (bien, mieux, le mieux, très-bien), mal (mal, plus mal ou pis, le plus mal ou le pis, très-mal), courageusement, sagement, joliment, vivement, attentivement, admirablement, parfaitement, etc., etc.

Adverbes de quantité: assez, trop, peu, beaucoup, très, tant, plus, moins, etc.

Adverbes d'interrogation: pourquoi? comment? combien? quand?

Adverbes d'affirmation: oui, si, certes, certainement, vraiment, assurément, etc.

Adverbes de négation: non, nenni, ne, pas, point, guère, goutte, personne, rien.

Adverbes de doute: peut-être, probablement.

Locutions adverbiales: à jamais, à la fin, à présent, sans cesse, à dessein, en général, en arrière, au hasard, de nouveau, tour-à-tour, tout-à-coup, à l'envi, au delà, en deçà, tout-à-fait, point du tout, etc.

PRÉPOSITIONS.

Prépositions de tendance ou d'éloignement: à, de, envers, pour.

Prépositions de cause, de propriété ou d'origine : de, par, pour.

Prépositions de manière ou de moyen : avec, de, par, selon, sans, hors, hormis, outre, malgré.

Prépositions de temps : avant, après, dès, depuis, durant, pendant.

Prépositions de lieu : à, dans, en, de, chez, devant, derrière, sur, sous, vers, entre, parmi, voici, voilà.

Autres prépositions : sauf, malgré, attendu, vu, excepté, passé.

Locutions prépositives : à l'égard de, en faveur de, quant à, jusqu'à, en face de, vis-à-vis de, à force de, faute de, loin de, autour de, au devant de, au dessus de, au dessous de, etc.

CONJONCTIONS.

Conjonctions simples : mais, si, ou, ni, or, car, et, que, quand, lorsque, donc, comme, puisque, enfin, cependant, néanmoins, pourtant, quoique, ainsi, etc.

Locutions conjonctives : par conséquent, parce que, afin que, ainsi que, tandis que, à moins que, alors que, sans que, dès que, avant que, après que, au reste, au surplus, etc.

Conjonctions qui veulent après elles l'indicatif : parce que, quand, lorsque, pendant que, tandis que, tant que, vu que, à mesure que, ainsi que, attendu que, aussi bien que, aussitôt que, autant que, de même que, depuis que, dès que, non plus que, outre que.

Conjonctions qui veulent après elles le subjonctif : afin que, pour que, pourvu que, à moins que, avant que, en cas que, quoique, bien que, de peur que, de crainte que, loin que, jusqu'à ce que, non que, sans que, pour peu que, soit que, supposé que.

Locutions conjonctives suivies tantôt de l'indica-

tif, tantôt du subjonctif : de manière que, de sorte que, à condition que, en sorte que, si ce n'est que, sinon que, tellement que.

INTERJECTIONS.

Pour exprimer la joie : Ah ! bon !
" " la douleur : Aïe ! ah ! hélas !
" " la crainte : ha ! hé ! ho !
" " l'admiration : oh ! ah ! eh !
" " la surprise : ha ! ah bah !
" " l'aversion : fi ! fi donc ! bah !
" imposer silence : paix ! chut !
" encourager : allons ! çà ! courage !
" appeler : hola ! hè !

TABLE ANALYTIQUE.

PREMIÈRE PARTIE.

PAGES

PREMIÈRE SECTION.—*Les Deux Continents.* Paris et New-York. L'article. Loin et près. La négation. La découverte de l'Amérique. Voyelles et consonnes. On compte jusqu'à 5. Article contracté. Les 12 mois. Mˡˡᵉ Anna en Europe. Indicatif présent du verbe "être." Comparatif et superlatif. Victor Hugo, Lamartine, Béranger, Alfred de Musset, Corneille, Racine, Molière, La Fontaine, Boileau, Voltaire. Shakespeare. Homère et Virgile. Le livre le plus ancien. Indicatif présent du verbe "avoir." M. Otto a étudié le grec. La langue maternelle de M. Louis. Adjectif démonstratif. Une lettre de Mˡˡᵉ Anna. La résidence. Les boulevards de Paris. Explication de "il y a." Une énigme. La Seine. Une république, un royaume, et un empire. Henri IV. Louis XIV. Napoléon. Le Bois de Boulogne. Le Parc Central. Les oiseaux et les quadrupèdes..... 1–19

DEUXIÈME SECTION.—*Du Temps.* M. Louis est absent. On fait des additions. On compte jusqu'à 12. Mois, saisons, année. Le froid et le chaud. Le jour et la nuit. Un jour de six mois. À quelle heure dîne Mˡˡᵉ Bella. Midi et minuit. Le soleil, la lune, et les étoiles. M. Louis arrive. Deux bouquets. La numération. Ne confondez pas "vous savez" et "vous avez." Caïn et Abel. L'heure. La montre. Adjectifs et pronoms possessifs. Une montre en or, et une montre en argent. Les diamants célèbres: le Kohinoor, le diamant Orloff, le Grand Duc, le diamant du rajah de Mattam, le Régent. Douze millions. Les pierres précieuses. Les couleurs. Joailliers et or-

PAGES

fèvres. Le premier orfèvre. Un chapitre de la Genèse. Où ont été fabriquées les premières montres. Les cadrans solaires. M. de Moltke et une montre. La pendule. Les horloges de Dijon, de Strasbourg, et de Paris. La cloche. Une autre lettre de Mlle Anna. Les sept jours de la semaine. Description de Paris: Notre-Dame, Les Champs-Élysées, l'Arc-de-Triomphe de l'Étoile, l'Opéra-Comique, le Palais-Bourbon, le musée du Louvre, l'Opéra, le Père-Lachaise. Vous et tu. Une leçon de philosophie. Immortalité de l'âme. Socrate. Opinion de Cicéron. Les 7 sages. La lumière et le son. La pensée. Les cinq sens. B. Franklin. *Eripuit cœlo fulmen, sceptrumque tyrannis.* Washington. L'âge de Napoléon. Une anecdote..... 20–47

Troisième Section.—*Le Langage.* M. Louis parle comme un Français. Un secret révélé. Le français, l'anglais, et l'allemand. Un mot de Grimm. Les difficultés de la langue. Prononciation et conjugaisons. Une anecdote. "J'ai une grande femme." I am et j'ai; I have et je suis. Les quatre conjugaisons. Imparfait, futur et conditionnel. Parfait défini. Venir. Un muet qui parle. Une éclipse de soleil. Ce que c'est qu'un orphelin. Le diable est mort. Verbes pronominaux. Frédéric-le-Grand et le soldat français. La différence qu'il y a entre l'imparfait et le parfait défini. La Fontaine et la poire. Un repas frugal. Le mot "coquin" n'est pas un compliment. Voltaire et Piron. Temps composés des verbes. Emploi du parfait indéfini. Un quiproquo..... 48–65

Quatrième Section.—*La Rose.* "Impossible" n'est pas français. Trois choses nécessaires. Le couvert. Le vin et l'eau glacée. Le repos de la nuit. Le fuseau. La Belle au Bois Dormant. Le nombre 13 nombre malheureux. Les dons précieux. Le don funeste. Quinze ans après. Un sommeil de 100 ans. Cent ans après. Le plus beau spectacle qu'un homme

PAGES

puisse voir. Glorification des roses. Poëtes Persans. Ce que c'est que "le rossignol." Bacon, Addison, Pope et les parcs chinois. Saadi et Firdousi. Une vie bien remplie. Une fable orientale. La Fontaine et la rose. Saint-Médard. Fête de Salency. La rosière. Henri IV. Louis XIII. Louis XV. et Marie-Antoinette. Le philosophe Kant. Une épitaphe.... 66–85

CINQUIÈME SECTION.—*En Voyage.* Une promenade en voiture. Un différend. La curiosité piquée. La diligence. Le postillon. Les adieux. Bon voyage! La campagne; la prairie; le ruisseau; un troupeau de moutons; les musiciens des forêts. Un colporteur. Un brave. Un cavalier. Le relais. La fin du voyage. On est invité à dîner et l'on arrive au dessert. Plus de diligences. Plus de chevaux. Un voyage en chemin de fer. L'espoir de voyager en ballon. Montgolfier. Le bateau à vapeur. Le lever et le coucher du soleil. Les vagues comme des montagnes. Rien n'égale la poésie de l'océan. Une poésie qui n'est pas comprise. Dans un coupé. Une visite. De New-York à Paris. Un préjugé. Une bonne traversée. Au Havre. Le kilomètre. Les vagons français. Le buffet de Rouen. La monnaie française. À Paris. Le chez soi. La réponse. Un touriste sceptique. Vive l'Amérique! Un Anglais dans un fiacre. Too sweet! L'âne. Les Trois Frères. Le tour de France. Le dernier sou. La misère. Le petit homme vieux. La table merveilleuse. La formule. Un bon repas. La surprise. Le Gros. Bon âne, servez-moi. Un âne comme les autres ânes. Le gourdin. Le plus bête des trois n'est pas celui qu'on pense. Le voyage de monsieur Perrichon. Les parapluies. Le sac de nuit. Le panama. Trois premières pour Lyon. La flèche de Guillaume Tell. Un carnet. Les bagages. On sait son compte. M. Perrichon est enregistré. Va pour vingt sous. Impressions de voyage. Adieu, France! reine des nations! 86–114

DEUXIÈME PARTIE.

PAGES

SIXIÈME SECTION.—*La Littérature Française.* Une dame qui a étudié le français. Un monde nouveau. Un secret. Une classe d'enfants. Mademoiselle Bella institutrice et élève. Les Gaulois. Les Romains. La langue d'oïl et la langue d'oc. Premières fleurs. Les troubadours. Richard Cœur-de-Lion et Bertram de Born. Croisade contre les Albigeois. Les patois du Midi. Les trouvères. Le Chanson de Roland. La Marseillaise de la chevalerie. Roman de Renart. Les mystères. La terre, le paradis et l'enfer. La farce de maître Pathelin. "Revenons à nos moutons." La Renaissance. Rabelais, Marot, Ronsard, Montaigne et Malherbe. Une lettre de condoléance. Une faute. Richelieu fonde l'Académie française. La grande époque. "La merveille de France." Un mot de Sully. Le mouchoir de la reine Élizabeth. Manger et boire. Chateaubriand et Mathusalem. Béranger. Le Sage. Manies de gens de lettres. Mézeray, la chandelle à la main. Buffon en grande toilette. Monseigneur Dupanloup. Un écrivain qui mange des bonbons. Les chiens. Siffler et bailler. Zaïre. Une tête tranchée. Victor Hugo et François Coppée. Place de l'adjectif. L'accord du participe. Suppression de l'article. "Ce" à la place de "il, elle, ils, elles." Les classiques. Les romantiques. Les trois unités. Les Grecs. Ce que sont les Français. La civilité française. Les jeunes filles en France. Formules qui terminent les lettres. Cartes d'invitation. Au bal. Le langage des domestiques. Le ton impératif. Un mariage dans le monde. La corbeille. À l'église. Le déjeuner 117–145

SEPTIÈME SECTION.—*Récréations.* La jeune classe. Une promesse tenue. Paul et Virginie. Monsieur de La Tour arrive à l'Ile de France. Il va à Madagascar. Il meurt. Marguerite. Les deux veuves. Le voisin.

PAGES

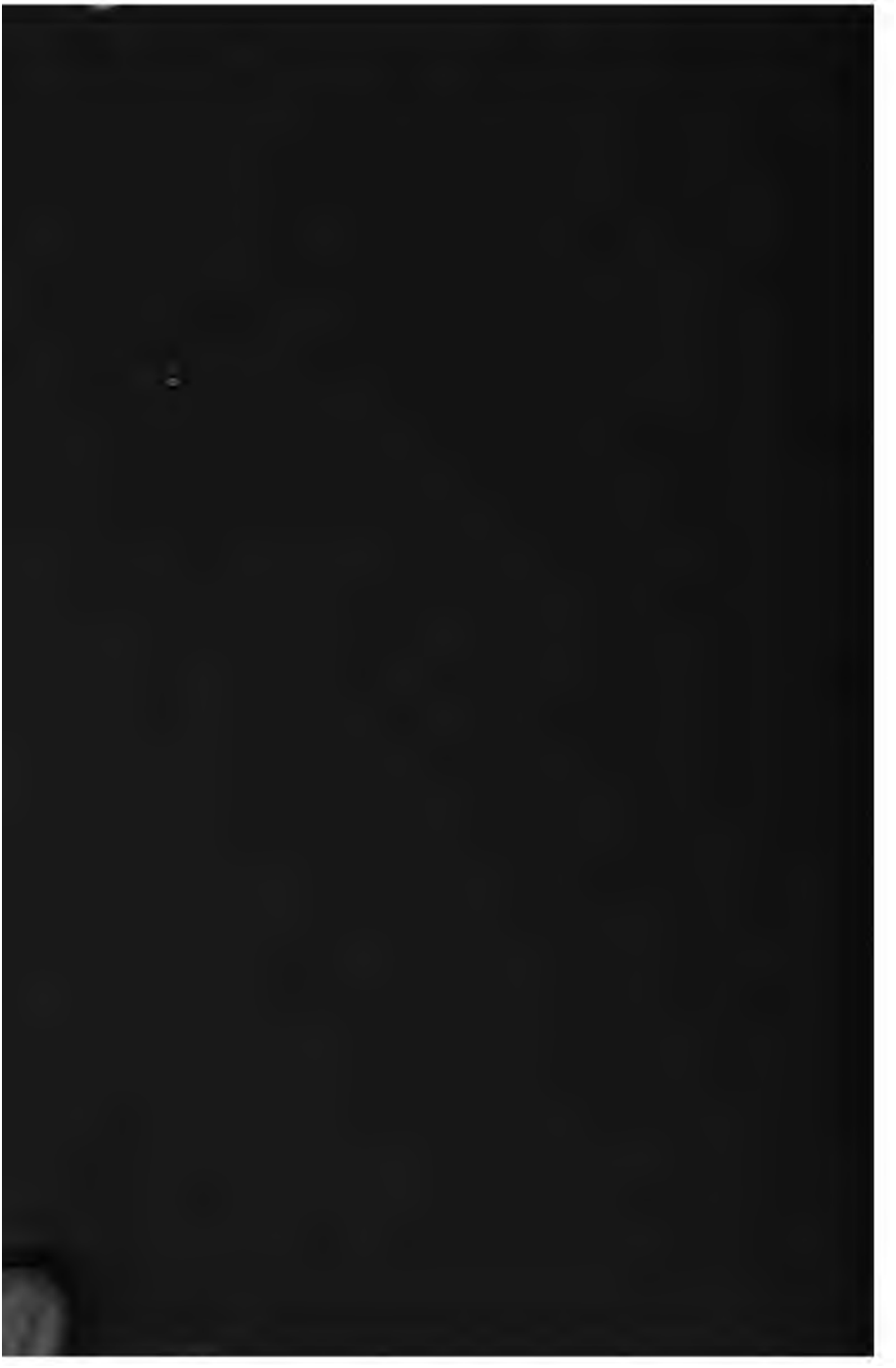
Une naissance. L'Éducation de la nature. Craintes de madame de La Tour. La tante. Comment on passait la journée. La nuit. Frère et sœur. Un amour naissant. Une grave détermination. Une lettre de France. La consternation. La joie. M. de la Bourdonnaye. Un missionnaire. C'est l'ordre de Dieu. La désolation de Paul. Virginie était partie. Les gémissements de Paul. Une lettre de Virginie. Huit mois de silence. Le retour. La tempête. Le naufrage du "Saint-Géran." O jour affreux! "Y" et "en." Les verbes en "ger," en "cer," en "eler," "eter," etc. Jeux d'esprit. Jeux de nombres. Jeu des vingt questions. La tête de Melle Marthe. Un jeu entre Frédéric-le-Grand et Voltaire. La tabatière. Le mouchoir de Cherubini. Une inscription en musique. L'American League Club. Une occupation très-pénible. Une excursion. La ville s'éveille. Les tramways, les omnibus, les voitures. La vie partout. Le milieu de la journée. Le monde des affaires. Les quartiers élégants. Un groupe d'émigrants. Un incendie. Les voitures de luxe. Journaux du soir. Le retour à la maison. Une pause. Les théâtres. La ville qui s'amuse. La ville s'endort. Une invitation.....146–183

HUITIÈME SECTION.—*La Jeune Classe.* Le programme de la fête. La victoire. Je et moi. Les spectateurs. Une promenade à cheval. Un accident. Le troupeau, le berger et le chien. La laine. Les poils et les cheveux. Les couleurs. Un animal barbu. Les cadeaux de Noël. Un conte. Feuilles d'or, feuilles de cristal et feuilles vertes. Trente questions. Des arbres qui dorment. Le loup et l'agneau. Un roi. Deux chevaliers. Une rencontre. Le fils du roi au nombre des morts. La sentence. Le départ du brave chevalier. Une forêt hantée. Un orage. Une étoile enveloppée des rayons de mille soleils. Oberon, l'esprit de la forêt. La corne merveilleuse. Le gobelet.

PAGES

Un Sarrasin attaqué par un lion. La vieille femme. La belle princesse. Attente d'un chevalier. La salle du festin. Le blasphémateur du Dieu des chrétiens. Tête tranchée. Tumulte. On danse. Un baiser. La délivrance. Encore Oberon. La Petite Mendiante.....184–212

NEUVIÈME SECTION.—*Le Bourgeois Gentilhomme.* Compliments. Une demoiselle curieuse. Une lettre de mademoiselle Bella. Le subjonctif. Le Bourgeois Gentilhomme. Une marquise adorée. Quatre professeurs. Le ballet. Comment il faut saluer une grande dame. Une leçon de philosophie. A, E, I, O, U. Un prosateur sans le savoir. Un billet doux. Le tailleur. Le bon sens de madame Jourdain. Un emprunt. Le diamant. Une fête troublée. Un prétendant évincé. Une petite comédie. Le plus bel enfant du monde. Un marchand de drap. Le fils du Grand-Turc. Où l'on parle turc. Une demande en mariage. Une fille opiniâtre. Comment on dit "Bonjour" en turc. La création d'un mamamouchi. Une cérémonie grotesque. Madame Jourdain est desolée. La force des serpents et la prudence des lions. Une présentation. Un mariage conclu. Les remercîments. Les adieux.....213–238

TABLEAUX DE GRAMMAIRE.....239–282

FIN.